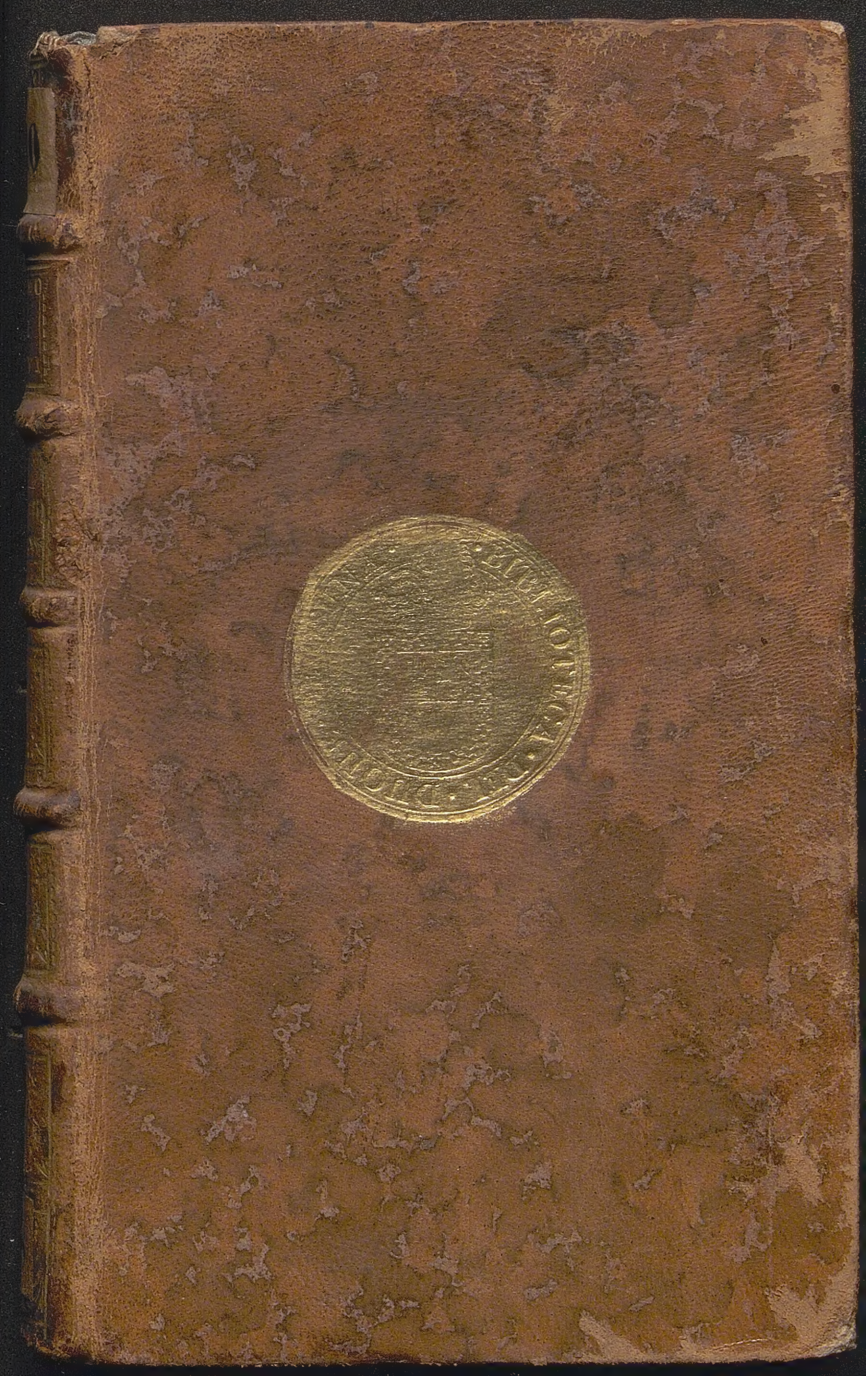






SERMONS
DU PERE
CHARLES FREY DE NEUVILLE.

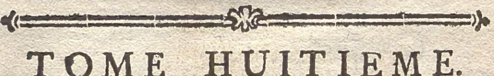


SERMONS

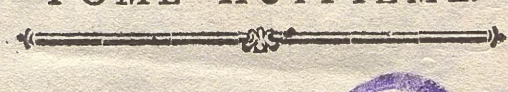
DU PERE

CHARLES FREY DE NEUVILLE.

RETRAITE SPIRITUELLE ET EXHORTATIONS.

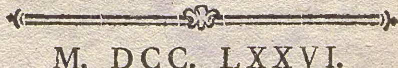


TOME HUITIEME.



A PARIS,

Chez MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.



M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.





RETRAITE
SPIRITUELLE.
DE NEUF JOURS.

MEDITATION
POUR l'ouverture de la Retraite.

Ducam eam in solitudinem, & loquar ad cor ejus.

Je la conduirai dans la solitude, & là je lui parlerai au cœur. Osée, c. 2.



C'EST de l'ame Chrétienne, devenue infidele à son Dieu, que le Prophête parle sous le nom de Jerusalem : quand le Seigneur, attendri sur les malheurs qui suivront son infidélité, prend le dessein de la retiter de la voie égarée des pécheurs, il la conduit dans la solitude, & là, seul avec elle seule,

il lui parle au cœur, il lui fait entendre sa voix, il la trouble, il l'agite, il la presse, il la conjure de se rendre à lui.

Commençons cette méditation par nous prosterner en esprit devant Dieu, & par lui rendre mille actions de graces du dessein qu'il nous a inspiré de venir dans cette solitude chercher les bienfaits de sa miséricorde qui nous y attendent. Qu'avez-vous affaire de moi, ô mon Dieu, je me suis obstiné à vous fuir comme si je pouvois être heureux sans vous? Vous êtes constant à me suivre comme si vous ne pouviez être heureux sans moi. Entraîné par mes passions, j'allois me perdre loin de vous; vous me rappellez, vous m'avez conduit ici pour exécuter sur moi les projets de miséricorde que votre amour vous inspire. Je m'abandonne à vous, ô mon Dieu; je me livre sans réserve à l'empire de votre grace; vous daignerez me parler, je veux vous écouter & n'écouter que vous seul.

Telles sont les dispositions dans lesquelles vous devez commencer cette retraite. Malheur à vous, si la bienséance, le respect humain, la coutume, peut-être une curiosité profane, étoit ce qui vous a conduits ici. Malheur à qui chercheroit autre chose que Dieu, & malheur aussi à qui ne le chercheroit pas bien!

Commençons par apprendre combien il nous importe de profiter de cette retraite, & ce que nous devons faire pour en pro-

ſiter. C'eſt ici une méditation fondamentale, & d'où dépend le fruit de la retraite.

Nous conſidérerons dans le premier point la néceſſité de bien faire la retraite ; dans le ſecond point, les diſpoſitions néceſſaires pour bien faire la retraite. Je vous conjure, ô mon Dieu, par le ſang adorable que vous avez répandu pour les ames Chrétiennes à qui je parle, de les rendre dociles à votre parole.

PREMIER POINT.

Ce qui nous perd devant Dieu, ce qui nous rend infiniment coupables, ce qui conſomme le terrible ouvrage de notre réprobation, j'oſe le dire, ce ne ſont pas tant les péchés que l'on croit avoir le plus à ſe reprocher, que l'abus des graces que nous recevons de Dieu. En quelques déſordres que nous ayons eu le malheur de tomber, ſi nous ſavions ſuivre l'impreſſion de la grace qui nous rappelle, nos fautes même pourroient, à quelques égards, nous devenir utiles. Mais notre cœur, dur & inſenſible, fuit la voix de Dieu, & Dieu enfin rebuté nous abandonne à l'eſprit de menſonge & de péché. Craignons donc de laiſſer la grace de Jeſus-Chriſt inutile, & craignons d'autant plus, que ces graces ſont plus grandes.

Il n'en eſt point de plus grande que la grace de la retraite. Une retraite inutile nous ſeroit bien funeſte. Néceſſité de bien faire la retraite,

fondée sur trois raisons : premierement, sur le besoin que nous avons de la bien faire ; secondement, sur la facilité que nous trouvons dans la retraite de nous convertir véritablement à Dieu ; troisiemement, sur le peu d'espérance qu'il y a de nous convertir jamais, si nous ne le faisons pendant cette retraite. Appliquez-vous.

1° Besoin, nécessité véritable & trop véritable de bien faire cette retraite ; besoin qui n'est pas le même pour tous, mais qui est assez grand en tous pour obliger chacun de nous à ne rien négliger pour revenir sincerement à Dieu pendant cette retraite. Les uns n'ont jamais été bien pénétrés des grandes vérités de la Religion ; ils n'ont jamais été véritablement à Dieu : les autres y ont été, mais ils n'y sont plus ; enfin quelques-uns, plus fideles, plus heureux, semblent avoir vécu dans l'innocence & dans la vertu, & n'avoir rien de considérable à se reprocher devant Dieu. Or, je dis qu'il importe extrêmement à tous de bien faire cette retraite.

Nécessité absolue pour ceux qui n'ont jamais été à Dieu comme ils devoient y être ; pour ces personnes qui se disent Chrétiennes, & qui, n'ayant point assez étudié la Religion, assez réfléchi sur les devoirs que commande la Religion, n'ont point méné une vie Chrétienne.

Que le nombre en est grand ! Je ne dis pas seulement dans le monde, je dis dans les demeures les plus saintes ; je ne dis pas seu-

lement parmi ces personnes en quelque sorte dévouées au libertinage & livrées à leurs passions, je dis parmi les personnes dont la conduite paroît édifiante. On vit comme au hazard, on n'a qu'une surface de Religion; vie toute inutile, vertus de bienséaance, probité mondaine, un cœur vuide de l'amour de Dieu & plein de l'amour de lui-même.

De-là cette vie molle, sensuelle, délicate dans ceux qui ont une fortune opulente; de-là ces plaintes, ces murmures, ces impatiences dans ceux qui souffrent; de-là tant d'animosités, d'antipathies, d'aversions secretes, de liaisons trop tendres, d'amitiés profanes, de respects humains, de médisance, de curiosité; de-là ce défaut de modestie, de recueillement, de charité, d'humilité, de patience. Hélas, à peine connoît-on le nom de ces vertus!

Sondez les cœurs qui vous paroissent les plus vertueux; ouvrez le vôtre, voyez ce qui s'y passe: quelle foule d'attachemens, de desirs, de craintes, d'espérances, de passions qui l'agitent tour à tour & qui le déchirent! Pourquoi sommes-nous sur la terre? d'où venons-nous? où allons-nous? qui est-ce qui y pense? qui est-ce qui s'en occupe? La mort, le jugement, une éternité, les obligations & les devoirs du Christianisme; voilà ce qu'on n'a peut-être jamais bien su; voilà ce qu'on néglige, ce qu'on oublie, Suis-je dans l'état de perfection où Dieu m'appelle?

Ai-je les mérites ; les vertus néceſſaires pour entrer dans le ciel ?

De-là enfin tant de graces rejettées, tant d'inſpirations mépriſées, tant de devoirs négligés, tant de confeſſions faites preſque ſans préparations, ſans examen, ſans douleur ; tant de communions qui n'ont peut-être ſervi qu'à deshonorer Dieu & à nous rendre plus coupables. En un mot, on ne ſait ni ce qu'on eſt, ni ce qu'on doit être ; & qu'il eſt triſte, qu'il eſt affreux de ne l'avoir jamais ſçu ! Mourir, entrer dans l'éternité, ſans avoir jamais approfondi ce que l'on doit faire, ce que l'on doit éviter pour n'être pas éternellement malheureux, ſans avoir jamais ſoigneuſement débrouillé le cahos de ſa conſcience, ſans avoir jamais fait une confeſſion dont on puiſſe raiſonnablement s'aſſurer. Eſt-ce trop de huit jours pour s'inſtruire à fond de ces vérités terribles qu'on ne peut jamais trop étudier, trop ſavoir ?

Beſoin de faire la retraite pour pluſieurs qui ont été à Dieu & qui n'y ſont plus, qui ont ſervi Dieu, mais qui ne le ſervent plus, qui ont connu leur devoir, mais qui ne le pratiquent pas.

Comment arrive-t-il, ô mon Dieu, que la raiſon ſemble ne croître & ne s'élever que ſur les ruines de l'innocence & de la piété ? Plus on vous connoît, plus on devroit vous aimer ; plus on a reçu de graces, plus on devroit être fidele. Hélas, plus on avance

en âge ; plus on s'éloigne de vous ! A meſure que l'on commence à devenir homme, on ceſſe ſouvent d'être Chrétien, & plus on a reçu de bienfaits, moins on a de vertus !

Rappellons-nous ce que nous fûmes dans nos premieres années : quelle délicateſſe de conſcience, quelle horreur du péché, quelle crainte des moindres fautes, quels remords, quelles inquiétudes ! Que de vives allarmes dans les premiers dérangemens ! Nous ne pouvions calmer notre cœur & retrouver la paix ; à peine avions-nous péché, que, baignés de larmes, nous venions demander au Miniſtre de Jeſus-Chriſt la grace de ſa réconciliation : nos confeſſions ne nous paroiſſoient point aſſez exactes, notre douleur aſſez vive, notre repentir aſſez ſincere, notre pénitence aſſez rigoureuſe ; on n'avoit de peine qu'à nous raſſurer : aujourd'hui, accoutumés à pécher, nos jours coupables s'écoulent dans un repos funeſte ; nous traitons tout de bagatelle, de ſcrupules, de dévotions d'enfance. L'exemple nous a ſéduit ; nous avons voulu vivre comme vivent les autres ; le commerce ou néceſſaire ou recherché avec des perſonnes peu vertueuſes nous a fait prendre leurs manieres de penſer, de parler & d'agir : le reſpect humain nous a entraînés ; nous avons rougi de paroître ce que nous étions, ou d'être ce que nous n'oſions paroître ; les paſſions ſe ſont allumées, multipliées, & quels ont été leurs ravages ? Il ne reſte plus de veſtiges de notre

ancienne exactitude ; elle a passé comme un songe. Ai-je donc pu vous oublier ainsi, mon Dieu ? ai-je pu m'oublier moi-même ? Je me cherche, & je ne me trouve plus. Où sont ces vertus de mon premier âge ? A leur place, que de vices, que de péchés, que de mauvaises habitudes, quelle négligence pour mon salut, quelle tiédeur ! Dieu le sait, je commence à l'entrevoir moi-même, je me connois bien coupable, peut-être le suis-je mille fois plus que je ne le connois ! Avec des passions bien vives & le secret de se faire une fausse conscience, de quoi n'est-on pas capable ? Quand on a quitté Dieu, on se précipite aveuglément de péchés en péchés, de crimes en crimes ! N'est-il pas temps de revenir ?

Besoin enfin pour ceux mêmes qui sont les plus vertueux. Je le veux, & fasse le ciel que cela soit vrai ! Vous n'avez point de grandes foiblesses, vous avez peu de vices ; mais avez-vous assez de vertus ? Ne nous y trompons pas, pour être véritablement Chrétien il ne suffit pas de n'être pas un grand pécheur, il faut travailler à devenir saint ; il ne suffit pas d'éviter le mal, il faut faire le bien ; c'est mériter l'enfer que de ne pas mériter le ciel. Que chacun de nous rentre en lui-même, qu'il se juge comme Dieu le jugera un jour. Quelles sont nos vertus ? Peut-être quelqu'exactitude à prier, l'horreur & l'éloignement de certaines fautes considérables. Mais cette humilité qui ne craint point

le mépris & qui fuit la vanité ; cette charité qui pense toujours le bien & ne dit jamais le mal ; qui souffre tout & ne donne rien à souffrir ; qui entretient la paix, la concorde, l'union entre tous les hommes, qui sait ne se plaindre qu'à Dieu & pardonner aux hommes ; ce zèle de la gloire de Dieu qui ne cherche qu'à établir dans le monde le regne de la piété ; ces vertus solides qui font la justice Chrétienne, les avons-nous ? Nous, sensuels & délicats jusqu'à la mollesse, fiers & impérieux, vindicatifs & médisans, sommes-nous devant Dieu ce que nous devons être ?

S'il falloit mourir aujourd'hui, serions-nous tranquilles & sans inquiétudes ? Quelle folie cependant d'oser vivre dans un état dans lequel nous n'oserions mourir ! Avouons-le donc, dans la sincérité de notre cœur, il n'en est point parmi nous qui n'aient besoin d'une véritable & sincere conversion. Il faut donc y travailler & y travailler sérieusement ; Dieu nous en donne, par son infinie miséricorde, un moyen puissant dans cette retraite. Il faut donc nous appliquer à la faire de notre mieux : ne la regardons point comme une œuvre de surérogation ; regardons-la comme une chose absolument nécessaire ; commençons-la, continuons-la dans cet esprit. Mais qu'est-ce que faire une retraite ? C'est donner tous ses soins, toute l'attention de son esprit, tous les mouvemens de son cœur à s'étudier, à s'examiner, à se

juger ; à se reformer, à se corriger devant Dieu. Dans l'état où je suis, puis-je y penser trop sérieusement & trop long-temps ? La retraite nous est donc nécessaire pour notre conversion ; mais notre conversion est facile dans cette retraite : seconde raison qui nous montre la nécessité de la bien faire.

2°. Oui, j'ose l'assurer, une retraite est un des plus puissans moyens de salut. Quels changemens miraculeux, quelles conversions, quels prodiges de grace n'ont point opérés ces saints exercices ! Ne peut-on pas dire qu'ils ont réformé le monde ? L'Eglise ne leur doit-elle pas presque tous les saints qui l'ont illustrée depuis deux ou trois siécles ? Les Charles Boromée, les François de Sales, les Xaviers, les Thérèses se sont formés à cette école : on les vit sortir de la solitude tels que les Apôtres au sortir du Cénacle, embrâsés du feu céleste & devenus tout à coup d'autres hommes.

Nous avons péché ; de plus grands pécheurs que nous y ont été convertis ; la grace n'est pas moins puissante qu'elle l'étoit alors : Dieu nous appelle comme il les a appellés ; il nous aidera comme il les a aidés ; & si nous sommes aussi fidéles à la voix du Seigneur, il nous convertira comme il les a convertis.

D'ailleurs, quel cœur assez endurci pourroit résister à la suite des grandes & terribles vérités que nous devons méditer pendant cette retraite ? C'est de l'onbli de la Religion

que naiſſent tous les déſordres qui inondent la terre. Si j'étois vivement appliqué à conſidérer ce que la mort, le jugement de Dieu, l'enfer & une éternité dans l'enfer ont de vrai & d'effrayant, pénétré, agité, allarmé, pourrois-je ne pas m'occuper ſérieuſement de mon ſalut ?

Or, voilà ce que fait la retraite ; elle vous préſentera tour à tour les objets les plus capables de vous faire trembler ſur le péril auquel vous expoſez votre ſalut ; tantôt elle vous ouvrira le tombeau où vous devez entrer ; tantôt elle vous portera au tribunal du Dieu vivant qui doit vous juger dans la ſévérité de ſa colere ; tantôt elle vous conduira aux bords de ces étangs de feu & de ſoufre, où des flâmmes éternelles vengeront un péché d'un moment.

Non, à cette vue il n'y a point de pécheur qui ne tremble & qui ne pâliſſe. Déterminons-nous à enviſager ces objets terribles, à les étudier, à nous pénétrer d'une ſainte frayeur ; ne craignons que de ne pas craindre aſſez : cette crainte ſalutaire opérera notre ſalut. Mon cœur ſeroit-il aſſez endurci dans le crime pour ſoutenir tranquillement des vérités ſi effrayantes ? Ce ſeroit le préſage affreux de ma réprobation. Ne vous retirez pas de moi, ô mon Dieu ; répandez dans mon ame votre grace pour la toucher, pour l'amollir : que je ſois, comme le ſaint Roi David, pénétré de l'appréhenſion de vos jugemens ; je ne viens ici que pour cela ; je le jure aux pieds

de vos autels; je ne veux que me réconcilier avec vous ; aidez ces desirs que vous m'inspirez ; ne permettez pas que je sorte d'ici tel que j'y suis entré. Si je ne me convertis pas maintenant, quand me convertirai-je ? Troisieme raison qui achevera de nous convaincre de l'importance de cette retraite.

3°. Le peu d'espérance qu'il y a de nous convertir si nous ne nous convertissons pas pendant cette retraite. En effet, quand nous convertirons-nous ? Les verrons-nous ces jours éloignés sur lesquels nous comptons ? Nous voici rassemblés dans le saint Temple ; n'y en a-t-il point parmi nous pour qui cette année est la derniere année, cette retraite la derniere retraite ? Que nous serions insensés de hazarder notre salut sur une espérance si incertaine ! Combien y en a-t-il dans l'enfer que cette espérance a trompés ? Si ces abymes s'ouvroient à nos yeux, combien nous diroient; nous fûmes comme vous appellés à la solitude & à la retraite ; nous y vînmes comme vous, mais nous y apportames un esprit de distraction, de négligence, d'indocilité, qui nous rendit la retraite inutile. Nous nous en consolions, dans l'espérance de faire cette conversion ou hors de la retraite, ou dans une autre retraite : nous avions manqué à la grace, le temps nous a manqué ; nous sommes perdus sans retour. Quel affreux désespoir pendant toute l'éternité, si quelqu'un de nous, pour avoir négligé sa conversion pendant ce saint temps,

vient à mourir sans s'être converti !

Mais qui est-ce qui nous convertira si la retraite ne nous convertit pas ? Si les plus grandes vérités de la Religion nous trouvent insensibles, de quoi serons-nous touchés ? Si nous n'entendons pas la voix de Dieu dans la solitude, l'entendrons-nous dans le bruit & le tumulte du monde ? Si nos passions sont déjà assez fortes pour nous endurcir contre Dieu, le temps & l'habitude ne leur donneront-ils pas une nouvelle force ? Pourrons-nous dans un an d'ici ce que nous ne pouvons pas aujourd'hui ?

Je dis plus, si cette retraite ne nous sanctifie pas, elle servira, en un sens, à nous perdre ; les vérités de la Religion, que nous aurons méditées sans profit, perdront pour nous leur force : que nous dira Dieu qu'il ne nous ait pas dit ; que verrons-nous que nous n'ayons déjà vu ? Mais encore par quel secours nous convertirons-nous ? Notre conversion, Seigneur, ne peut être l'ouvrage que de votre grace ; si je la refuse aujourd'hui, ne la refuserai-je pas encore dans un autre moment ?

Ah ! je vous en conjure, méditez attentivement ces paroles de l'Esprit-Saint : si vous entendez la voix du Seigneur, n'endurcissez pas votre cœur. Dieu ne se lassera-t-il pas ? Et si vous vous éloignez de moi, ô mon Dieu, que deviendrai-je ? vous me parlez, c'est peut-être pour la derniere fois. Ces lumieres qui m'éclairent ne sont-elles pas

les dernieres lueurs du flambeau de la grace prêt à s'éteindre ? Dieu, qui connoît le nombre de vos jours, sait que votre course va finir ; il voit vos crimes, il prévoit vos malheurs ; sa tendresse s'est ranimée : il vous offre sa grace pour vous retirer de l'abyme ; si vous la rejettez, il n'y a peut-être plus de salut pour vous. Oui, je ne crains pas de l'assurer, il y en a ici dont la retraite va faire la prédestination ou la réprobation : *hora est de somno surgere....* C'est l'Apôtre saint Paul qui parle. Il est temps, il est plus que temps de quitter ce sommeil de trouble & d'yvresse dans lequel vos passions vous ont retenu plongés. Qu'avez-vous fait jusqu'ici ? Que de songes, que de criminelles & humiliantes rêveries ? Occupés du monde & de vous-mêmes, vous n'avez pensé qu'à satisfaire votre vanité, votre mollesse, votre sensualité, votre indolence, toutes vos passions ; & que vous en reste-t-il ? Vos plaisirs sont passés, beaucoup de péchés à pleurer, une sévere pénitence à faire ; voilà tout votre trésor.

Ad Rom. c. 13. v. 11.

Qu'il finisse ce sommeil dangereux ; qu'il a été long, qu'il a été funeste ! Que Dieu tonne, qu'il foudroie s'il le faut pour nous rappeller au soin de notre salut. Voudrois-je mourir dans l'état où je suis, avec les passions qui sont dans mon cœur, sans vertus, sans mérites, sans œuvres de salut ? Il y va de tout pour moi : cette retraite sera donc ma grande, ma seule occupation ; je quitte

tout, je renonce à tout ; je ne veux penser qu'à Dieu & à moi en vue de Dieu. Neuf jours pour se préparer à l'éternité est-ce trop ? est-ce même assez ?

Mais comment faut-il se conduire pour bien faire cette retraite ? C'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

Les dispositions nécessaires pour profiter de cette retraite sont une grande confiance en Dieu, un généreux effort sur nous-mêmes, une fidélité inviolable à ne s'occuper que de Dieu pendant la retraite & à en pratiquer tous les exercices.

1°. Confiance en Dieu : il est naturel de se décourager en voyant combien il y a de choses à réformer en nous, tant de péchés à réparer, tant de passions à détruire, tant de vertus à mettre dans son cœur ; on compare ce qu'on est & ce qu'on doit être ; on se voit si éloigné de Dieu ; il y a tant d'efforts, tant de chemin à faire pour s'en approcher, non, est-on tenté de dire, non, je n'arriverai jamais jusques-là. On entend, comme saint Augustin, on entend le monde & les passions qui nous disent : quoi ! vous voulez nous abandonner ; vous ne goûterez plus ces plaisirs, vous n'entretiendrez plus ces liaisons, vous ne donnerez plus rien au penchant de votre cœur. Que cette vie sera triste & sombre ! Vous ne pourrez jamais la

soutenir. Le respect humain vient encore nous arrêter; on s'étonne, on désespere de rompre les liens qui attachent au péché : il est vrai que qui ne compteroit que sur soi en verroit plus qu'il ne faut pour se décourager. Mais comptons sur Dieu; il peut ce que nous ne pouvons pas. Disons, avec saint Augustin; ces saints, dont j'admire la vertu, est-ce par leur force, n'est-ce pas par le secours de Dieu qu'ils ont été ce que je veux être? Ne craignez point que Dieu vous abandonne; celui qui vous invite à venir à lui ne vous rejettera pas : ne craignons que nous-mêmes, ne désespérons que de nous-mêmes; nous ne sommes rien, & que pouvons-nous? Mais de Dieu attendons tout. Il veut votre salut; il veut votre conversion : vous n'en pouvez douter; le dessein qu'il vous a inspiré de faire cette retraite en est une preuve; il sait ce qu'il vous faut de secours; il vous les donnera; soyez-y fidele, il fera le reste. Celui qui vous a donné son sang ne vous refusera pas sa grace.

Jettez-vous entre ses bras; dites-lui avec le Prophête : mon Dieu, vous êtes ma force, mon appui, mon refuge; j'oublie ce que je suis, je pense à ce que je vous dois; je ne puis aller à vous, mais je vous appellerai par mes soupirs & par mes larmes. Venez, Seigneur Jesus, & ne tardez pas; je vous ouvre mon cœur... daignez y entrer.

2°. Seconde disposition : effort généreux sur nous-mêmes. Il nous en coûtera sans doute

doute pour nous convertir ; mais, 1°. ce sont des difficultés que nous nous sommes faites à nous-mêmes. Si nos passions nous tyrannisent, c'est que nous avons consenti à les laisser dominer dans notre cœur. La premiere pénitence que nous devons faire, c'est de vaincre ces difficultés. 2°. Ces difficultés ne dureront pas; la premiere démarche, les premiers efforts les font souvent disparoître. 3°. Ces difficultés ont leur consolation : *quam mihi dulce fuit carere suavitatibus hujus sæculi.* Les passions, quand on les attaque sérieusement & courageusement, perdent presque tout ce qu'elles ont d'attrait & de douceur. 4°. La chose est si importante, que les difficultés ne doivent point nous arrêter. En enfer, nous consolerions-nous par la difficulté qu'il y auroit eu à nous sauver ? 5°. Enfin, Dieu saura les applanir ces obstacles, si nous sommes fideles : il ne se laisse point vaincre en libéralité ; soyons-en convaincus, & marquons-lui en notre reconnoissance par notre exactitude à le chercher & à ne négliger aucuns des moyens que nous avons de revenir à lui.

3°. Recueillement : tenons-nous toujours autant que nous pourrons en la présence de Dieu : *Deus non irridetur.* On ne se joue point de lui impunément. Ne faisons point la retraite si nous ne voulons la faire sérieusement : laissons-là le monde & les soins du monde ; il ne faut qu'une distraction volontaire pour tout perdre. Le silence : si nous voulons que Dieu

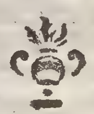
Ad Gal. c. 6. v. 7.

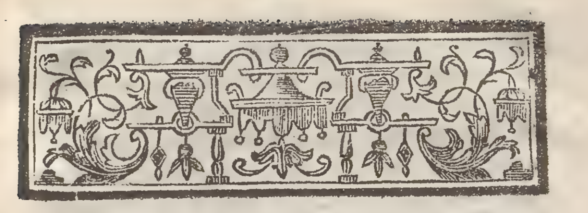
nous parle, écoutons-le, & ne prêtons point l'oreille aux discours de la créature. Il faut faire ses méditations avec soin, & choisir pour ses lectures ce qui s'accorde le mieux avec le sujet qu'on aura médité. Ces choses paroissent petites, mais de-là dépend tout ; d'ailleurs plus elles sont petites, plus on seroit blâmable de les avoir négligées : *si rem grandem, dixisset tibi.* Ne comptez pas que la retraite vous sanctifie si vous n'êtes fideles à donner à Dieu cette preuve & de votre obéissance & de votre véritable desir d'en profiter.

Lib. 4. Reg. c. 5. v. 13.

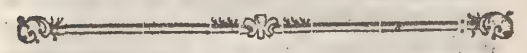
Oui, mon Dieu, je vous proteste en ce saint Temple, devant les Anges qui vous y adorent, que je ne cherche que vous, & que je vous cherche de tout mon cœur : j'ai péché, je vous ai offensé ; je ne puis plus soutenir la vue de mes crimes ; je ne suis pas encore à vous, je veux y être ; je ne vous demande que cette grace.

Nécessité, utilité de la retraite ; dispositions nécessaires pour en profiter : appliquez-vous à les bien méditer, & j'espere que, malgré l'indignité du Ministre qui vous annonce la parole de salut, elle sera pour vous une parole de vie & de grace. Ainsi soit-il.





PREMIER JOUR.



PREMIERE MÉDITATION.

Sur la fin de l'homme.

JE commence, ô mon Dieu, par vous rendre grace du dessein que vous m'inspirez de faire cette retraite. Les desirs que j'ai de vous aimer sont l'ouvrage de votre amour : si vous ne pensiez pas à moi, je ne pourrois penser à vous quitter & vous fuir ; je ne puis revenir à vous si vous ne me rappellez ; & pourquoi, ô mon Dieu, ce tendre empressement ? vous suis-je nécessaire ? que gagnerez-vous en me gagnant ; qu'avez-vous perdu en me perdant ? Vous m'aimez plus que je ne m'aime moi-même : tout ce que je parois faire pour vous, c'est pour moi que je le fais. J'adore le mystere de vos miséricordes ; je cede à l'attrait de votre grace : vous m'invitez à la solitude ; j'y viens oublier tout pour ne me souvenir que

de vous ; faites taire mes passions ; que votre voix seule se fasse entendre à mon cœur ; que mon cœur y réponde par ses soupirs & son amour : que cette retraite me soit utile, elle ne m'est que trop nécessaire. En quel état je me trouve ! tant de passions qui me dominent, tant de vivacité pour le monde & tant de langueurs pour mon Dieu, tant d'amour de moi-même & si peu d'amour pour Dieu, tant de goût pour le plaisir & de répugnance pour le devoir ; un esprit si rempli, si occupé, si enchanté du monde, un cœur trop complaisant, trop facile ; tant de péchés & si peu de vertus ! Suis-je tel que vous me voulez ? N'est-il pas temps de commencer à le devenir ? Qu'il seroit triste de mourir avant que d'avoir assuré mon salut & changé mon cœur ! Verrai-je les années éloignées que je me promets ? Votre grace, rebutée de mes infidélités, ne se lassera-t-elle point de m'avertir, de me solliciter ?

Oui, Seigneur, je vous le dis dans la simplicité de mon ame, je vais commencer, je commence aujourd'hui. Monde, amis, penchans, inclinations, que tout se taise ; je ne veux parler qu'à Dieu, & je veux que Dieu seul me parle. Esprit de paix & de tranquillité, qui ne vous plaisez point dans le bruit & le tumulte, c'est vous & vous seul que je viens chercher dans cette solitude. Si vous m'aimez, ô mon Dieu ; que dis-je ? vous m'aimez, & je serois bien aveugle si j'en doutois au moment où vous

m'inspirez de recourir à vous; Puisque vous m'aimez, apprenez-moi à vous aimer; touchez mon cœur; qu'il soit ému, attendri, pénétré des grandes vérités que vous allez lui enseigner; & d'abord apprenez-moi pourquoi je suis sur la terre, quelle est ma fin, ma destination, le but auquel je dois tendre.

PREMIER POINT.

Nous appartenons à Dieu par obligation.

Je suis sur la terre, je n'y ai pas toujours été; une éternité entiere s'étoit écoulée avant moi; dans quelle source ai-je puisé cette vie mortelle? Dans votre sein, ô mon Dieu! Votre main seule a composé le tissu de nos jours; vous êtes notre véritable pere; je viens de vous, je retourne à vous.

Mais à quel dessein Dieu a-t-il voulu que je reçûsse la vie? L'Ecriture me l'apprend: que tout ce que Dieu a fait il l'a fait pour lui-même; & en effet, Dieu ne m'auroit-il tiré du néant que pour me faire paroître pendant quelques jours sur le théâtre du monde, pour que j'y vive au gré de mes desirs, que je m'abandonne à mes passions, que je ne pense qu'à moi, que je ne m'occupe que de moi? Ce dessein seroit indigne d'un Dieu sage. D'ailleurs Dieu mérite tout; il est donc juste que tout soit à Dieu,

& Dieu veut tout ce qui est juste : Dieu veut donc que je sois à lui ; il ne m'a donc donné la vie qu'afin que je vive pour lui ; il ne m'a donné un esprit que pour le connoître, un cœur que pour l'aimer , des forces que pour le servir ; je suis de Dieu , je suis donc à Dieu ; je viens de Dieu , j'appartiens donc à Dieu.

Je suis ici pour Dieu ; j'appartiens à Dieu ; Dieu est mon maître. Quel fonds de grandeur & de noblesse pour moi ! Voudrois-je appartenir aux hommes , être l'esclave du monde , m'assujettir au monde , me livrer aux caprices du monde ? Voudrois-je n'être sur la terre que pour amasser des richesses fragiles & périssables , pour acquérir une vaine réputation qui se dissipe comme la fumée , pour goûter des plaisirs frivoles qui passent comme l'ombre , pour entretenir des amitiés terrestres , des attachemens passagers , des passions funestes.

On se fait honneur d'appartenir aux Rois de la terre, qui ne sont devant Dieu que cendre & poussiere. Fierté , vanité , amour de la gloire , délicatesse du rang & de la condition , combien de fois j'en ai senti les mouvemens ! Que ne suis-je donc jaloux de conserver ma véritable grandeur ! Pourquoi m'abaisser devant le monde , servir le monde , m'étudier à plaire au monde ? Est-il donc mon maître & mon Dieu ? Je suis à Dieu ; je suis donc au-dessus du monde ; & lorsque je me laisse conduire par les caprices

& les coûtumes bisarres & criminelles du monde, je me dèshonore moi-même en même temps que j'offense Dieu.

Revenons. Je suis de Dieu ; je suis donc à Dieu ; mais je suis de Dieu seul ; je lui dois tout & je ne dois rien aux autres qu'en vue de lui ; je tiens tout de lui, & qu'est-ce que je tiens du monde & de moi-même ? Je suis entierement de Dieu : esprit, talens, santé, richesses ; en comptant tout ce que je posséde, je ne compterai que ses bienfaits. Je suis toujours de Dieu & à tous les momens ; qu'il retire son bras, je ne serai plus : il me rend la vie à tous les instans, parce qu'à tous les instans il me la conserve, & qu'à tous les instans il est le maître de me l'ôter. Je suis de Dieu par choix & par amour ; il m'a donné la vie qu'il n'a point donné à tant d'autres aussi susceptibles que moi de l'existence : de-là quelles conclusions ? Je suis de Dieu seul : je ne dois donc vivre que pour Dieu seul : je suis entierement de Dieu ; tout ce que je possede je dois l'employer pour Dieu. Je suis de Dieu à tous les momens ; je ne dois donc pas vivre un moment sans vivre à Dieu : je suis de Dieu par choix & par amour ; je dois donc être à Dieu par préférence & par amour. Ne nous lassons point d'approfondir cette grande vérité ; elle est le fondement de la Religion & du grand précepte de l'amour de Dieu. Je suis pour Dieu seul, & par conséquent tout ce que je donne d'a-

mour & d'attachement, de complaisance au monde, à mes amis, à moi-même, & qui ne se rapporte point à Dieu, qui est la derniere fin de toutes choses, est une entreprise sur les droits de Dieu. Je suis entierement pour Dieu, & par conséquent tout usage que je fais de mon esprit, de mon cœur, de mes talens, de mes forces, de ma santé, sans me conformer aux vues & à la Loi de Dieu, est un usage désordonné; un cœur partagé entre le Créateur & la créature, entre Dieu & le monde, entre son devoir & son plaisir, est un cœur infidele; ces amitiés trop humaines, ces complaisances, ces égards affectés, ces attentions, ces craintes excessives, tout cela est une usurpation des droits de Dieu. Je suis pour Dieu à tous les momens, & par conséquent tout instant que je donne à des soins profanes, à des amusemens frivoles, à des occupations purement terrestres, est un instant dérobé à Dieu à qui je le dois. Je suis de Dieu par choix & par amour, & par conséquent si je ne fais que le respecter & le craindre, si je ne l'aime pas, je ne suis point encore à lui autant & de la façon que je dois y être.

Ah, Seigneur, que suis-je, & où suis-je? Je croyois n'avoir rien à craindre que mes péchés; je m'imaginois faire assez pour vous que de ne rien faire contre vous; je me flattois avoir assez de vertu lorsque je me trouvois peu de vices; je ne concevois point

point pourquoi une vie inutile étoit une vie criminelle, pourquoi vous maudissiez l'arbre stérile, pourquoi la porte avoit été fermée aux Vierges folles qui s'étoient endormies en attendant l'époux ; je ne concevois point ces inquiétudes, ces alarmes, ces frayeurs des Saints lorsqu'ils pensoient à vos jugemens. Je le conçois à présent : ils voyoient des momens qui n'avoient point été à vous, des momens vuides de ces œuvres qui se rapportent à vous ; ils savoient que vous demanderiez compte de tout ; & quel sera donc mon effroi lorsque je les entendrai ces terribles paroles : *rendez compte de votre administration !*

Je suis pour vous ; j'ose y penser ; j'ose me le dire : quel triste souvenir, quel anathême pour moi ! Je suis pour vous seul, ô mon Dieu, & il n'y a que vous à qui je n'ai point été ; j'ai été à moi, à mes amis, à mes penchans, à mes inclinations, à mes plaisirs, à ma vanité, à mes joies, à mes chagrins ; je leur ai donné mes soins, ma complaisance, mes réflexions ; que vous ai-je donné, ou plûtôt que ne vous ai-je point refusé ? Je suis entierement pour vous ; j'ai été presqu'entierement contre vous : l'esprit rempli de l'esprit du monde, des maximes du monde, des vanités du monde ; le cœur plein des passions, d'aigreur, d'impatience, de mollesse d'indolence, de délicatesse,

de respect humain ; livré à l'égarement de mes desirs, à la séduction de mes plaisirs, au chagrin de mes disgraces, à la tyrannie de mes habitudes. En quel état suis-je encore maintenant ? Que mon esprit connoît-il ? que mon cœur aime-t-il ? Je suis pour vous à tous les momens ; l'enfance s'est écoulée sans vous connoître, la jeunesse sans vous servir : que de momens contre vous ! quels momens pour vous ! Un instant de priere, une reflexion passagere, un mouvement d'amour, aussi-tôt fini que commencé ; tout le reste, à qui l'ai-je donné ? Tant d'années, tant de jours, tant d'heures ! quel compte à rendre ! Si je suis de vous par choix & par amour, vous m'avez préféré à tant d'autres ; & que ne vous ai-je point préféré ? Lorsque votre volonté s'est trouvée en concurrence avec la mienne, vos intérêts avec les miens, vos desirs avec mes desirs, vos loix avec les loix du monde, souvent je n'ai pas balancé, toujours je vous ai abandonné. Oui, quand mes péchés seroient effacés de votre souvenir, je sens que ma seule inutilité mérite votre colere. Je suis de vous & de vous seul, de vous toujours, de vous par préférence, & j'ai été contre vous seul, contre vous toujours, contre vous à tous les momens, contre vous par préférence : changez-moi, ô mon Dieu, éclairez-moi, convertissez-moi, arrachez-moi à tout ce

qui n'eſt point vous, que je n'aime que vous, que je n'aime rien qu'en vous & pour vous.

SECOND POINT.

Nous devons être à Dieu par reconnoiſſance & par engagement.

Vous conſidérerez que quand il dépendroit de vous d'appartenir à Dieu ou de ne lui appartenir pas, vous ne pourriez vous refuſer à lui, & que la reconnoiſſance ſeule vous impoſeroit l'obligation de le ſervir.

Méditez les paroles de l'Apôtre : *vous n'êtes plus à vous, mais à Jeſus-Chriſt qui vous a rachetés d'un grand prix.* Souvenez-vous de l'état où vous avoit mis le péché : enfant de colere, vous n'aviez plus de droit à l'héritage céleſte. Jeſus-Chriſt s'eſt donné afin de vous racheter ; il a donné ſa vie tout ſon ſang. Cœur trop tendre & trop reconnoiſſant pour les hommes, ſerez-vous inſenſibles pour Dieu ? Repréſentez-vous Jeſus naiſſant, Jeſus vivant & mourant pour vous. Dieu vous demande une reconnoiſſance proportionnée à un ſi grand bienfait. Vous refuſez de vivre pour celui qui eſt mort pour vous ; il vous a donné ſon ſang, vous ne lui donneriez pas votre cœur. Et cette premiere grace, de combien d'autres graces n'a-t-elle point été ſui-

vie ? Rappellez-vous tant de saints desirs, de mouvemens, de craintes, de réflexions, d'inspirations. Un Dieu qui, sans se lasser de vos infidélités, vous suit dans vos toutes voies, vous presse, vous invite, vous encourage, vous attire. *Qu'a-t-il pu faire qu'il n'ait pas fait ?* Quand je pense à votre bonté, ô mon Dieu, quels sentimens m'agitent ! quel plaisir de voir dans vous tant d'amour ! quel regret de trouver dans moi tant d'ingratitude ! Quel cœur est donc le mien ? Est-ce ce cœur de pierre que vous reprochiez aux Juifs endurcis contre vous ? Ce n'est point ce cœur de chair, ce cœur tendre que la Loi nouvelle devoit former dans vos enfans. Et cependant je l'ai juré dans mon baptême que je serois à vous. Moment heureux, où, lavé dans le sang de mon Dieu, je commençai à pouvoir l'appeller mon pere ! Son esprit se répandit sur moi ; il me combla de tous les dons de son amour ; il se donna à moi, je m'engageai à lui. Anges du ciel vous entendîtes mes sermens ! Mille fois je les ai réitérés aux pieds des autels ; ingrat, parjure, mille fois je les ai violés : les garderai-je dans la suite ? Malheur à moi, si une conduite nouvelle ne répare l'iniquité des années passées. Les bienfaits de mon Dieu & mes sermens, voilà sur quoi on me jugera. Oubliez, Sei-

gneur, mes anciens égaremens, & ne permettez pas que je les oublie. Je connois mon devoir ; je m'y livre de tout mon cœur ; je ſuis à vous & à vous ſeul ; je ſuis à vous dans ce moment, & pour toujours.

Ainſi ſoit-il.



SECONDE MÉDITATION.

Sur le Salut.

VOUS prendrez pour ſujet de cette méditation ces paroles de Jeſus-Chriſt : *que ſert à l'homme de gagner tout le monde s'il vient à perdre ſon ame ?* Vous n'êtes ſur la terre que pour Dieu, mais, en un ſens, vous y êtes auſſi pour vous-même ; en travaillant à ſa gloire, vous travaillez à votre bonheur : ſi le devoir, la reconnoiſſance ; les promeſſes les plus magnifiques ne ſuffiſent pas pour vous attacher à ſon ſervice, ayez ſoin de vos propres intérêts, de l'intérêt de votre ame, de l'intérêt de votre éternité, de votre ſalut. Qu'eſt-ce que le ſalut ? L'avez-vous jamais bien conçu ? Voulez-vous enfin le concevoir ?

PREMIERE POINT.

Ce que penſent du ſalut ceux qui en connoiſſent l'importance.

Conſidérez d'abord ce que Dieu penſe du ſalut, lui à qui ſeul il eſt donné de connoître le véritable prix des choſes, & qui peſe tout dans la balance de la juſtice & de la ſageſſe.

Je n'étois pas encore, & je ne devois être qu'après une éternité entiere. Dieu pensoit à moi, & il pensoit à moi en vue du salut & par rapport au salut; il m'a tiré du néant, il m'a placé sur la terre pour me conduire au salut. Les saintes Ecritures nous assurent que Dieu a créé le monde pour sa gloire, pour le bonheur des créatures intelligentes, parce qu'il vouloit se faire connoître aux hommes, parce qu'il vouloit sanctifier & sauver les hommes. Tous les miracles qu'il opere, toutes les loix qu'il impose, tous les avertissemens qu'il donne, toutes les graces qu'il répand, toutes les menaces qu'il fait n'ont-elles pas sa gloire & notre salut pour but & pour terme? Dans le gouvernement du monde, il semble à l'homme profane qu'il abandonne tout le reste au hazard & aux passions des hommes. Que les justes soient dans l'adversité & les impies dans la prospérité, il paroît ne pas s'en appercevoir: mais qui pourroit douter qu'il ne s'occupe de sa gloire & de notre salut? Et si quelquefois il nous semble que tout le reste lui est comme étranger & en quelque sorte indifférent, n'est il pas au moins évident que, lorsqu'il s'agit du salut, il n'est rien qu'il ne fasse? Qu'ai-je besoin de sortir de moi-même pour connoître combien Dieu estime le salut? Ces lumieres vives & pures qui tant de fois me montrerent mes égaremens; ces graces fortes & puissantes qui m'élevent au-dessus des foiblesses de la nature; ces attraits

qui me font entrer dans les voies de la justice, ces peines & ces combats intérieurs que j'éprouve lorsque je veux livrer mon cœur au péché ; ces remords de la conscience, ces frayeurs, ce trouble, ces allarmes, ces inquiétudes qui agitent mon ame lorsque j'ai quitté la route du salut, qu'est-ce que tout cela que la voix de Dieu qui se plaint au dedans de moi, qui s'attriste, qui s'afflige, qui gémit, qui s'attendrit sur le péril auquel j'expose mon salut ? Si la perte du salut n'étoit pour nous le plus grand des malheurs, l'Esprit-Saint en paroîtroit-il troublé, affligé, désolé ?

Mais sur-tout pourquoi Jesus-Christ est-il descendu du ciel ? pourquoi a-t-il habité la terre ? Pourquoi cette vie pauvre, obscure, humiliée ? pourquoi ces travaux, ces courses, ces veilles, ces larmes pourquoi ces opprobres, ces douleurs, ce sang de mon Dieu qui coule & arrose la terre ? C'est pour réparer l'outrage fait à son pere par le péché ; c'est pour l'expier, & c'est, en l'expiant, pour assurer mon salut.

Représentez-vous Jesus-Christ au jardin des Olives : il voit d'avance toute la suite de sa passion ; il se voit trahi & renoncé, abandonné, traîné de tribunaux en tribunaux, insulté par le peuple, condamné par les Prêtres, déchiré de coups, attaché à la colonne, expirant sur la croix.

A cette vue, pénétré de douleur, il tombe, il reste prosterné contre terre : baigné d'une sueur de sang, il implore le secours de son pere ; il lui demande d'être délivré, s'il est possible, de ce calice amer : un Dieu homme qui prie, qui gémit, qui tremble ; mais un Dieu homme qui consent à la mort qu'il redoute, parce que sa mort peut seule, selon les desseins de la sagesse éternelle, assurer le salut des hommes, un Dieu immolé au salut, sacrifié au salut, victime de notre salut !

Ah ! qu'ils sont grands les avantages du salut, qu'ils sont terribles les malheurs de l'homme qui ne se sauve pas, puisque Dieu veut que le salut des hommes soit le prix des soupirs, des prieres, des larmes, du sang, de la vie d'un homme-Dieu.

Ah ! c'est ici qu'il faut le dire ; ou le monde se trompe, ou Dieu est dans l'erreur ; ou le monde n'estime pas assez le salut, ou Dieu l'estime trop. Ne parlons point du monde, ne parlons que de nous-mêmes. Ce salut que Dieu estime jusqu'à lui sacrifier son fils, je l'ai négligé jusqu'à le sacrifier à mes passions. Quelle opposition entre les jugemens de mon Dieu & les miens, entre la conduite de mon Dieu & ma conduite ! Dieu attache le plus grand prix à mon salut ; il pense à mon salut ; il veut mon salut. Quels biens ont eu jusqu'ici l'estime de mon esprit & les desirs de mon cœur ? Plaire au monde, être considéré dans le monde, me faire des amis dans le

monde, me conſerver une réputation dans le monde ; plaiſirs, honneurs, fortune, agrémens du monde, n'eſt-ce pas ce qui regne dans mon ame, ce qui l'emporte ſur tous les deſirs du ſalut ? Tant de fois j'ai ſouhaité la vaine opulence & les diſtinctions du monde ; tant de fois j'ai été touché, inquiété, déſolé par les diſgraces du monde : un mépris ; un air d'indifférence ; un manque d'attention & de complaiſance ; une parole dure ; un léger outrage de la part du monde, j'avois de la peine à m'en conſoler : une fauſſe démarche dans les voies du ſalut ; un péché qui m'enleve le ſalut ; des fautes, des habitudes, des attachemens qui mettent mon ſalut en danger, j'ai de la peine à m'en repentir, à m'en affliger.

Un Dieu s'eſt immolé ; il a tout donné pour mon ſalut : quels ſacrifices ai-je faits ? que pouvoit faire Dieu de plus ? ne peut-on rien ajouter à ce que je fais pour me ſauver ? Je veux mon ſalut, ou je me flatte de le vouloir ; mais je ne le veux que foiblement. Après les plus belles réſolutions, il ne faut qu'une raillerie, un chagrin, un reſpect humain pour renverſer tout. Je ne le veux que par intervalles & en certains momens ; aujourd'hui pénétré de ſaints deſirs, & demain plein de langueur & d'indolence : je ne le veux qu'imparfaitement, ſans prendre les moyens les plus ſûrs. La retraite, le travail, le ſilence, la patience, l'humiliation, les diſgraces, les mépris du monde, l'aſſiduité

à la priere ; la fuite des plaisirs, je sais que ce sont là des moyens infaillibles de salut : mais la retraite, le travail, le silence captivent un esprit naturellement volage, & dissipé ; l'humiliation, le mépris, la raillerie blessent la délicatesse d'une ame fiere & superbe ; les plaisirs sont bien doux à un cœur tendre & sensible, la priere porte l'ennui dans une personne lâche, paresseuse & livrée totalement aux objets extérieurs. Ainsi, ces moyens de salut, tout sûrs qu'ils sont, je les néglige, je les prends peut-être pour quelques momens, & aussi-tôt je les abandonne. Preuve trop certaine que je ne pense pas du salut comme Dieu en pense ; que je ne l'estime pas comme Dieu l'estime ; que je ne le veux pas comme il le veut. Quel aveuglement de ne pas conformer mes jugemens & ma conduite aux jugemens & à la conduite de mon Dieu !

Que pensent du salut les Saints qui sont dans le Ciel ? Sur la terre ils montrerent leurs sentimens par leurs actions. Voyez ces Solitaires de la Thébaïde, ensevelis dans les cavernes, errans dans les déserts, exténués par les jeûnes, consumés par les veilles : voyez ces Martyrs déchirés par le glaive, dévorés par les flâmes, noyés dans leur sang ; en ont-ils trop fait pour le salut ? oui, ils en ont fait trop, si j'en fais assez ; mais si leur conduite a été pleine de sagesse, la mienne n'est que folie & aveuglement. Maintenant qu'ils sont dans le Ciel ; pensent-ils qu'ils en firent trop ?

S'ils ont quelque regret, c'est de n'en avoir pas fait davantage. Qu'ils ont pitié de mon erreur, lorsqu'ils me voyent m'agiter pour un plaisir frivole, m'enfler pour un honneur passager, m'attrister d'une courte & légere disgrace! Qu'ils bénissent l'heureux moment où ils prirent le parti de travailler uniquement à l'unique affaire du salut!

Que pensent du salut les réprouvés dans l'enfer? Ils passeront l'éternité à regretter d'avoir estimé autre chose plus que le salut. Oh! si Dieu leur donnoit mes années; s'il répandoit sur eux les graces qu'il répand sur moi; s'il leur mettoit le salut entre les mains, comme il met mon salut entre les miennes, seroient-ils aussi lâches, aussi tiédes, aussi indolens que je le suis? C'est-là, c'est sur-tout dans l'enfer qu'on connoît le prix du salut.

Et ne connoîtrai-je pas moi-même à la mort, à ce moment où toutes les idées changent, où de nouveaux sentimens effacent les premiers? De quel œil regarderai-je alors tout ce que je prise maintenant? Liaisons humaines, amis du temps, estime des hommes, amusemens des plaisirs, louanges qui flattent la la vanité, distinctions qui plaisent à l'orgueil, mépris qui humilient, railleries qui déconcertent, indifférence qui désole, disgraces qui désesperent honneurs & humiliations, richesse & pauvreté, santé & maladie; tout ce que je crains, tout ce que j'espere, tout ce que je recherche, & tout ce que j'évite, de quel œil regarderai-je tout cela? Que j'y

trouverai un vuide affreux ! que j'aurai de peine à concevoir que j'aie pu m'en amuser ! Mais vous, mortification des passions, assujettissement des desirs, momens de solitude, de recueillement, de priere, de ferveur, de patience, de charité; que je souhaiterai que ma vie n'eût été composée que de pareils momens ! Salut de mon ame : éternité, je m'occuperai de vous; je vous préférerai à tout le reste. Que je pense aujourd'hui ce que penserai alors; que je fasse ce que je voudrai avoir fait ; que vos lumieres, Seigneur, deviennent mes lumieres, & vos pensées mes pensées; que je regrette tant de jours donnés à la bagatelle ! J'ai déja vécu long-temps, je n'ai point encore vécu pour vous, pour ce qu'il y a de plus utile. L'ouvrage de mes plaisirs; l'ouvrage de ma vanité; l'ouvrage de mes passions, je ne l'ai que trop avancé; l'ouvrage de mon salut, je ne l'ai peut-être pas commencé.

SECOND POINT.

Ce que nous devons penser de l'importance du salut.

Considérons maintenant le salut en lui-même. Qu'est-ce que le salut, & de quoi s'agit-il pour vous dans l'affaire du salut ?

Il s'agit de vous-même, de votre ame, de cette ame immortelle qui vivra encore après les ruines de tout le reste. Santé, richesses,

réputation, plaisirs, tout passe; & qu'il passe rapidement, ce monde dont je crains les railleries, dont je redoute la censure, dont je brigue le suffrage! Ce monde, je n'y serai bientôt plus, & bientôt il ne sera plus pour moi. Cendre & poussiere dans le tombeau, je n'entendrai ni les louanges, ni les regrets des hommes; je n'entendrai le bruit ni de leurs éloges, ni de leurs satyres. J'habiterai une autre région, & je l'habiterai pour toujours. Ces parens, ces amis, cet époux, ces enfans, je les quitterai ou ils me quitteront; leur tendresse me deviendra inutile, & ne me consolera point de ce que j'aurai perdu en les aimant trop; ce corps que je ménage tant, dont je contente les desirs dont je flatte la délicatesse, un édifice de terre d'argile, qui va tomber en poudre; tout cela ne sera plus, & je serai encore. Pourquoi donc tant m'inquiéter, tant m'agiter, tant travailler pour le monde, pour mes amis, pour ma fortune, pour mes plaisirs, pour ma santé? Mon ame, le bonheur de mon ame, le salut de mon ame, voilà la grande affaire, l'unique affaire, puisque mon ame seule demeurera après que tout aura disparu.

Il s'agit de vous pour une éternité entiere. Une affaire où il va du bonheur de toute la vie; on croit ne pouvoir trop y penser, trop y réfléchir; on croit ne pouvoir prendre assez de mesures & de précautions. Je suis sur le bord de l'éternité, encore quelques pas je serai dans l'éternité; & je m'endors

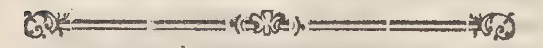
au bord du précipice, & je m'occupe du temps, comme ſi le temps ne devoit jamais finir, & je néglige l'éternité, comme ſi elle ne devoit jamais commencer!

Et de quoi s'agit-il pour vous dans l'éternité d'un bonheur ou d'un malheur ſi grand, que l'eſprit de l'homme ne peut le concevoir. Etre toujours heureux : ou toujours malheureux ; une éternité dans le ciel, une éternité dans l'enfer ! Diſons-le mille fois à notre honte & dans l'amertume de notre cœur : inſenſé, qui oſe riſquer ſon éternité, qui néglige ſon éternité, qui penſe à autre choſe plus qu'à ſon éternité, qui agit pour autre choſe plus vivement que pour le ſalut & dans d'autres vues que celles du ſalut.





SECOND JOUR.



PREMIERE MEDITATION.

Sur la penſée de l'Eternité.

IL faut s'accoutumer à penſer ſelon l'Evangile ; à mettre les idées du Chriſtianiſme à la place des idées du monde. D'où viennent tous nos péchés & toutes nos imperfections ; d'ou viennent nos peines & nos chagrins; d'où viennent même les peines & les difficultés que nous ſentons dans la pratique de la vertu, ſinon de ce que nous ſommes trop peu frappés des objets que nous ne voyons pas ? Le temps eſt dans le préſent ; l'éternité n'eſt pour nous que dans l'avenir. De-là vient que les plaiſirs & les diſgraces du temps font une ſi vive impreſſion ſur notre cœur, tandis que le bonheur & le malheur d'une éternité ne le touchent que foiblement. Rapprochons, par la méditation, les objets éloignés.

gnés. Malheur à ces ames qui craignent de troubler leur repos & de s'effrayer par la vue de ces grandes vérités ! Ne nous livrons point à une délicatesse mal entendue ; ce qu'il y a de triste, ce n'est pas de penser à l'éternité, mais de n'y point penser. D'ailleurs, une vertu qui n'est point fondée sur la persuasion intime, sur un sentiment vif des vérités principales, sera cet édifice dont Jesus-Christ dit qu'il est bâti sur le sable, & que le premier orage suffira à renverser.

Les Saints les plus parfaits nourrissoient leur ame de la méditation de ces vérités sublimes. Peut-être serez-vous d'abord dans l'inquiétude ; mais c'est cette inquiétude que saint Paul souhaitoit aux premiers pénitens, & qui est si propre à opérer le salut : vous ne tarderez pas à y gouter de la consolation. Et qu'importe d'ailleurs, ô mon Dieu, que je sois inquiété & troublé ? ce qui m'importe, c'est d'être saint : le reste est un songe & une bagatelle.

PREMIER POINT.

Je suis pour l'éternité.

J'ai commencé, mais je ne finirai point ; je n'ai pas toujours été, mais je serai toujours ; j'habite une terre périssable, mais j'habiterai une région qui ne périra point. Terre, mer, soleil, tout finira un jour,

tout diſparoîtra pour moi, tout rentrera dans le néant d'où il eſt ſorti, tout paſſera, je ne paſſerai point ; les années & les ſiécles s'écouleront, mes années ne finiront point. Je ne fais que me montrer & m'arrêter ici bas pour quelques inſtans ; ma demeure eſt dans le ſein de Dieu. La terre n'eſt donc qu'un lieu de paſſage ; je ne ſuis donc ſur la terre que comme un voyageur : le monde & les biens du monde ne ſont pour moi que comme une maiſon d'emprunt ; chaque pas que je fais m'avance vers mon terme. Soit que je courre ; ſoit que je me repoſe, je marche, & je ſuis entraîné vers l'éternité. Cette vie n'eſt qu'un pélerinage ; on arrive le ſoir, on part le lendemain. Les Patriarches l'avoient conçue cette vérité, eux qui n'habitoient que ſous des tentes & ne croyoient pas qu'il fût ſage de s'arrêter à bâtir des maiſons dans une terre qu'ils alloient quitter ; eux qui ne s'appelloient que des hôtes & des voyageurs, & qui, ſelon la parole de l'Apôtre, fixoient tous leurs regards ſur cette Cité permanente, qui durera dans les ſiécles des ſiécles.

Et que m'importe donc ici bas d'être riche ou pauvre, dans le mépris ou dans l'honneur, de la proſpérité ou l'adverſité ! Tout cela va finir ; je ſuis né pour quelque choſe de plus grand que tout ce que le monde peut donner ou ôter. Le temps & tout ce qui ſe paſſe dans le temps mérite-t-il mes ſoins ? L'éternité m'attend : portons-là toute notre

attention ; ne jugeons des choses que par le rapport qu'elles ont à l'éternité ; ne fuyons que ce qui peut faire le malheur de l'éternité; n'aimons que ce qui peut nous rendre heureux dans l'éternité. Lorsqu'un plaisir vient solliciter notre cœur ; lorsqu'un chagrin vient le troubler ; lorsqu'un respect humain vient le captiver, disons-nous à quoi cela me servira-t-il pour l'éternité ? Et que m'importe donc d'être heureux dans le temps, si je ne l'étois pas dans l'éternité ! Remplissons les devoirs de la société dans toutes les obligations de la vie présente ; mais que ce soit en vue de l'éternité. Oh ! si l'on étoit pénétré de ces importantes vérités, qu'on seroit heureux, même dans le temps ! Quelle vertu, quel courage, quelle tranquillité, quel mépris des choses terrestres !

Le temps a eu mon estime ; il a emporté toutes mes affections ; il a été l'objet de tous mes desirs : à quoi me sert tout ce que j'ai fait ? Mes plaisirs ont passé ; mes peines & mes chagrins ne sont plus : l'éternité ne passera point ; l'éternité sera toujours. Malheur à qui néglige de s'en occuper, pour s'occuper d'autre chose !

SECOND POINT.

Je suis à la porte de l'éternité.

La vie s'écoule bien vîte ; il n'est point de torrent si rapide dont la course égale celle du

temps. Ceux qui ignorent l'histoire du monde en placent le commencement à une distance infinie : mais qu'il y a peu de générations à traverser pour arriver jusqu'au temps de son berceau & jusqu'au moment de sa naissance ! Que la vie la plus longue, comparée à l'éternité, est d'une courte durée ! c'est une fleur que le matin voit éclore, & que le soir trouve déja fannée & languissante ; une ombre fugitive qui paroît & disparoît presqu'au même moment ; un fleuve dont les eaux viennent à deux pas de leur source se perdre dans la mer. Que de grands hommes ; que de héros & de conquérans ont déja vogué sur cette mer orageuse de la vie humaine ! Je suis sur le rivage attendant à tout heure le moment de mon passage ; il va arriver demain, peut-être aujourd'hui. Cela tardera-t-il bien des années ? Que sont les années & les siecles comparés à l'éternité ? mille ans, dix mille ans sont aux yeux de Dieu comme le jour d'hier. Cela est déja passé, & tout cela passe bien vîte. Ce que j'ai déja vécu ne me paroît qu'un jour, qu'un songe ; il me semble que je ne fais que naître ; le reste fuira avec la même impétuosité : je vais donc entrer dans l'éternité ; j'y entre ; elle vient ; elle est presque déja venue. Monde, qui m'a enchanté, qui m'échappe chaque jour, vous ne me ferez plus d'illusion. Tant d'empressement ; tant d'inquiétude pour une vie incertaine, pour une vie certainement si courte. Amis, richesses,

plaiſirs ; vous ne ſauriez me ſuivre où je vais ; vous me quitterez bientôt ; je vous quitte dès-à-préſent : à la porte de l'éternité m'occuperai-je du temps ?

TROISIEME POINT.

Je ſuis maître de mon éternité.

Eternellement heureux, éternellement malheureux ; une éternité de bonheur, une éternité de malheur, cela dépend de moi. Si Dieu eût voulu que mon ſalut dépendît de lui ſeul, je ſerois aſſuré de mon ſalut ; ſi cela dépendoit de moi ſeul, je ne trouverois point au-dedans de moi aſſez de force pour vaincre mes paſſions. Cela dépend de Dieu & de moi ; de ſa volonté & de ma volonté ; de ſa grace & de ma fidélité : que ne puis-je compter ſur moi, ô mon Dieu, autant que je dois compter ſur vous ? Je puis me ſauver, puiſque vous m'aimez ; je puis me perdre, parce ce que je puis ne pas vous aimer. Je puis me ſauver, mais je ne le puis ſans y travailler ; & le travail doit-il tant coûter lorſqu'en travaillant on gagne une éternité ? Eternité, durée immenſe, mer ſans bornes, abyme impénétrable ; que cela ſera déſeſpérant, s'il faut ſouffrir autant que durera l'éternité ! Eternité de bonheur, éternité de malheur ; à ce mot je m'égare, ou plutôt, je m'égarerois en n'y penſant pas, & je me

retrouve à cette penſée. J'ai riſqué mon éternité; je l'ai abandonnée au hazard, quelle folie ! Je ne connois plus trop de vigilance, trop de précaution : mon Dieu, mon Dieu, vous voyez les ſentimens de mon cœur, que votre grace les rende conſtans & durables ! Ainſi ſoit-il.



SECONDE MÉDITATION.

Sur le péché mortel.

PRENEZ pour ſujet de cette méditation, ces paroles de l'Eſprit - Saint : *mon fils prenez garde de commettre un ſeul péché dans toute votre vie.* Que je ſerois heureux, ô mon Dieu, ſi, docile à la voix de votre grace, j'avois toujours marché dans les ſentiers de juſtice! Robe de l'innocence que je reçus autrefois dans mon Baptême; don précieux qu'on peut perdre & qu'on ne peut regagner entiérement, qu'on connoît bien, qu'on n'eſtime aſſez que quand on ne le poſſede plus; hélas! j'ai eu le malheur de le ſacrifier, ce tréſor, à mes plaiſirs & aux deſirs criminels de mon cœur. Que mes larmes ne ceſſent point de couler, elles répareront mon péché, elles engageront Dieu à me pardonner mon péché; mais elles n'effaceront point entiérement la trace de mon péché : il ſera toujours vrai que j'ai été parjure & infidele: encore, heureux dans mon malheur, ſi je le connois aſſez pour le pleurer toujours & ne m'en conſoler jamais.

Qu'eſt-ce que le péché? on le commet ſi facilement, on le commet ſi ſouvent, on eſt ſi tranquille après l'avoir commis; & cepen-

dant, quel mal est-il, ou pour mieux dire, quel mal n'est-il pas ? Dieu de justice, Dieu de sainteté, Dieu de pureté, Dieu des vertus, que mes yeux commencent à voir ce qu'ils ne virent jamais assez, l'horreur du péché ; que je le haïsse comme vous le haïssez ; que je le déteste comme vous le détestez.

PREMIER POINT.

Combien le péché est injurieux à Dieu qu'il offense.

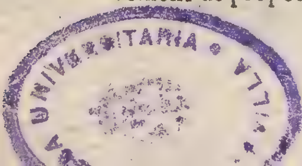
Que mon esprit cesse d'entendre le langage du monde & des passions ; lorsque j'ouvrois mon cœur au péché, je m'excusois moi-même, en me disant que le péché n'est qu'une foiblesse, une fragilité, un moment de surprise : vaine illusion ! elle se dissipe à la lumiere de l'Evangile. Dieu parle ; il dit : je défends ou j'ordonne de faire une telle action ; comme ton roi, ton maître, ton créateur & ton Dieu, je te demande cette preuve de ton obéissance ; comme ton ami, ton pere, ton époux, ton rédempteur, ton sauveur, je veux ce gage de ta reconnoissance & de ton amour ; je mets à ce prix mon amour, mes bienfaits, ma tendresse, ton salut, le bonheur de ton éternité. Le sacrifice est léger ; ce que je demande, donne-le moi ou ne me le donne pas, il s'échappe, il s'enfuit ; ce plaisir n'entrera dans ton cœur que

que pour y porter la honte, le remords, l'inquiétude. Choisis entre ma haine & mon amour, ma colere & mes bienfaits; le plaisir de m'outrager & celui de me posséder; la peine de m'obéir & celle de te perdre & de te damner. Dieu dit: l'homme répond en quelque sorte par sa conduite, je n'obéirai pas, je méprise vos ordres, j'oublie vos bienfaits, je brave votre colere, je défie votre haine, j'aime mieux périr en vous offensant, que de manquer l'occasion de me satisfaire: l'enfer, une éternité dans l'enfer, plutôt que de plier sous votre autorité! Je frémis, Seigneur, de prononcer ces blasphêmes; mais ce que je rougis de dire, combien de fois n'ai-je pas osé le faire? J'ai entendu votre voix, & je l'ai méprisée; j'ai connu votre loi, & je l'ai violée; j'ai senti votre grace, & j'y ai résisté, j'ai connu votre amour, & j'y ai été insensible; j'ai vu l'enfer s'ouvrir sous mes pas, & je n'ai pas balancé à vous offenser.

Révolte du pécheur contre Dieu; révolte la plus injuste. Car, s'il est juste d'obéir aux rois & aux maîtres du monde; si, comme on n'en peut douter, c'est un crime à un sujet de s'élever contre son prince, à un fils contre son pere, quel attentat quand on se révolte contre Dieu! Que sont tous les rois, tous les hommes devant Dieu? qu'un amas de cendre & de poussiere. L'homme révolté contre Dieu, armé contre Dieu, endurci & obstiné contre Dieu, si je ne l'avois fait,

je ne comprendrois pas qu'on puisse le faire : moi si fier & si délicat, si sensible, si attentif à exiger tous les égards que je pense m'être dus. Indocilité dans les enfans ; désobéissance & inattention dans les domestiques ; dureté & mauvaise humeur dans un époux ; hauteur & indifférence dans les parens ; impolitesse dans une compagnie ; paroles de raillerie dans une conversation ; froideur & ingratitude dans des amis ; une préférence qu'on me refuse ou qu'on accorde à d'autres ; un hommage d'estime, d'amour, de reconnoissance qu'on manquera de payer à mes talens, à mes manieres, à mes bienfaits, à mon amitié, à ma complaisance, à ma condition ; disons mieux, à ma vanité, je sens tout cela si vivement, mon cœur en est ému, aigri, irrité ; il y pense, il s'en occupe sans cesse : terre & cendre, je suis si délicat sur mes droits prétendus, si jaloux de mon autorité ; & les loix, la volonté de mon Dieu, j'en ferai le jouet de mes caprices, de mes penchans, de mes inclinations, de mes plaisirs ; je voudrois être traité comme une divinité, & traiter mon Dieu comme une idole fabuleuse. Un Dieu qui commande & l'homme qui désobéit ! L'enfer ne nous est inconcevable, que parce que nous ne pouvons concevoir la grandeur de Dieu.

Révolte du pécheur la plus injurieuse pour Dieu. Considérons-en toute l'énormité dans ces péchés qu'on nomme plus particuliérement de propos délibéré. Dans ces péchés,



on compare, ce semble, son devoir & sa passion; la loi sainte & sa cupidité; les récompenses du Ciel & les plaisirs du crime; les peines de l'enfer & les difficultés de la vertu; son Dieu & son penchant: on les compare; on les met dans la balance, & on décide pour son penchant contre Dieu. Disons plus, nous ne dirons rien de trop; le démon, par l'attrait du vice, sollicite notre cœur, Dieu le demande & le touche par l'attrait de la grace; Dieu n'est pas écouté. C'est ainsi qu'Israël, oubliant le Dieu qui l'avoit tiré d'Egypte, porta son encens au veau d'or.

Et n'ai-je donc pas souvent entendu ce Dieu si aimable, qui me disoit au fond de l'ame: *à qui me comparez-vous, qui me préférez-vous?* Avez-vous oublié la perfidie de l'esprit de ténébres? avez-vous oublié ma tendresse? quels sont les desseins du tentateur? *Souvenez-vous que ce ne sont que des desseins de meurtre & de perdition.* Que vous donnera-t-il? que des plaisirs faux & trompeurs comme lui, corrompus & corrupteurs comme lui; des plaisirs honteux & coupables comme lui; des plaisirs vains & fugitifs. La douceur empoisonnée d'une volupté coupable; les délices cruelles d'une haine, d'une animosité, d'une vengeance funeste; la satisfaction frivole d'une médisance perfide, d'une curiosité indiscrette, d'un orgueil insensé, d'un vain amour de vous-même: & pourquoi vous la donnera-t-il cette satis-

faction ? pour vous perdre comme lui & avec lui. Les bords de la coupe nous offrent une douceur attrayante ; elle ne contient qu'un poiſon contagieux. Oh ! vous que j'aime, ne me fuyez pas ; je ſuis votre pere, & c'eſt votre ennemi qui vous parle, & qui cherche à vous ſéduire. Oui, je l'entendois ; ma conſcience faiſoit retentir ces cris plaintifs de mon Dieu. Rien ne pouvoit m'arrêter ; & j'ai fait triompher l'enfer de mon Dieu ; je lui ai donné une pleine victoire.

Révolte, ſi l'on peut ainſi parler, la plus humiliante pour Dieu ; car, ſi le monde avoit exigé de moi les ſacrifices que Dieu me demandoit, le monde les auroit obtenus. Oui, ſi j'avois été aſſuré, en livrant mon eſprit à ces penſées de vices, en ouvrant mon cœur à ces deſirs défendus, en ſuivant la hauteur de mon orgueil, la ſenſibilité de mon amour propre, l'impétuoſité de ma vengeance, l'aigreur de ma haine ; ſi j'avois été aſſuré de déplaire autant au monde qu'à Dieu, d'offenſer le monde autant que Dieu, de nuire à mon honneur, à ma ſanté, à mes plaiſirs, à ma fortune, autant qu'à mon innocence, j'aurois ſu me captiver, me commander : je ne péche donc que parce qu'en pêchant je n'offenſe que Dieu, je ne déplais qu'à Dieu, je n'irrite que Dieu : je péche, parce que pour pêcher je n'ai à violer que la loi de Dieu, à mépriſer que la grace de Dieu, à perdre que l'amour & l'eſtime de Dieu,

à redouter que les vengeances de Dieu.

Non, Seigneur, après un outrage si sanglant, je n'ai point de peine à croire que vous punissiez le péché; j'ai de la peine à concevoir que vous le pardonniez. L'enfer, une éternité dans l'enfer, suffit-il à venger ce mépris qu'on fait de vous? Et votre miséricorde pour l'homme pécheur n'est-elle pas le plus grand de tous les mysteres?

Révolte la plus odieuse dans son ingratitude. Quel est le Dieu que vous offensez? Pécheur, je ne vous dis plus que c'est votre Dieu, votre créateur, votre roi, votre maître; je vous dis: n'est-ce pas votre pere par qui vous êtes tout ce que vous êtes, qui vous aime, & qui mérite tout votre amour?

C'est votre pere; que ce nom est cher à sa tendresse! Il n'en veut point d'autre; il l'a acheté au prix de tout son sang. Oubliez pour un moment ses droits, sa grandeur, sa majesté, il vous permet de l'oublier; souvenez-vous seulement qu'il est votre pere; dans son cœur, vous ne trouverez que de l'amour pour vous: qu'il seroit affligé, s'il ne trouvoit dans le vôtre que de la froideur & de l'indifférence! Hélas! il n'y trouve que mépris, ingratitude, aversion peut-être. Vous l'avez offensé; & vous avez pu l'offenser! A ce pere si tendre, si aimable, vous avez pu préférer un moment de plaisir, l'idole d'une passion! Oserai-je le dire? ce seroit peu de l'offenser; pour l'offenser,

vous avez pu vous ſervir de ſes bienfaits : cet eſprit , ce cœur , ce corps , cette ſanté , ces richeſſes , tout étoit un préſent de ſon amour ; tout a été l'inſtrument de vos perfidies. *O mon peuple que vous ai-je fait ?* Sont-ce mes dons qui excitent votre haine ? Voyez l'étable où je pris naiſſance ; la terre que j'arroſai de mes ſueurs & de mes larmes ; ma pauvreté , mes humiliations , mes douleurs , ma croix , mon ſang : pour laquelle de toutes ces actions me déclarez - vous la guerre ? Joſeph diſoit : je ne puis trahir un maître qui m'a confié tous ſes biens ; je vous ai donné tous ceux que vous avez : parlez , ſi vous n'êtes pas contents , je ſuis prêt à vous en faire davantage. Vous en particulier , que vous ai - je fait ? Naiſſance dans une condition & une fortune opulente , éducation chrétienne , famille aimable , époux tendre & complaiſant , droiture d'eſprit , bonté de cœur , ſentimens de vertu : tant de fois vous m'avez offenſé , & je vous ai pardonné ; vous m'avez abandonné , & je vous ai recherché ; mes graces , mes ſacremens , mon corps & mon ſang , tout a été à vous. Que vous ai-je donc fait qui vous porte à m'offenſer ? Ce que vous m'avez fait , ô mon Dieu , vous m'avez comblé de vos graces ; ſi j'en avois moins reçu , je ſerois moins coupable. Hélas ! à en juger par ma conduite , vous m'avez trop aimé ; moins aimé , mon ingratitude ſeroit plus excuſable ; vous m'avez pardonné trop ſouvent : ſi votre foudre

avoit puni le premier péché, que vous vous seriez épargné d'outrages ! Voilà ce que vous m'avez fait : mais moi, que vous ai-je fait ? Je vous ai méconnu, je vous ai désavoué, je vous ai insulté, je vous ai indignement sacrifié à la corruption de mon cœur. De votre côté, graces, bienfaits, amour, tendresse ; est-il quelques instans de ma vie qui ne soient marqués par quelqu'un de vos dons ? De mon côté, indifférence, ingratitude, désobéissance ; tous les momens sont marqués par mes perfidies. Je vous ai donc offensé, & j'ai pu me déterminer à vous offenser. O Dieu d'amour & de paix ! où mon cœur a-t-il trouvé cette dureté barbare ? Vous mouriez pour moi, & je vous portois de nouveaux coups, je vous faisois des blessures plus profondes. Moi si tendre & trop tendre ; moi si sensible pour ceux qui m'aiment ; moi qui déteste l'ingratitude ; moi qui ne puis me consoler quand j'ai affligé ceux qui m'aiment ; moi qui ne pourrois me résoudre à faire couler les larmes d'un enfant, à contrister une mere, à affliger une épouse, à chagriner un ami, j'ai offensé, j'ai outragé mon Dieu ; je ne le conçois pas ! O amour ! du cœur de mon Dieu, qu'une étincelle de ce feu sacré passe dans mon ame ; que je vous aime ; que je haïsse tous les momens où j'ai cessé de vous obéir & de vous aimer.

SECOND POINT.

Combien Dieu eſt ſenſible à l'injure que lui fait le péché.

Nous nous perſuadons aiſément que Dieu regarde le péché d'un œil tranquille & indifférent ; mais l'Ecriture nous l'apprend, que Dieu déteſte le péché, qu'il l'a en horreur & en exécration : jugeons-en par les actions de Dieu. Le premier homme peche ; ce péché n'eſt que d'un moment : c'eſt un ſeul péché ; quelles en ſont les ſuites terribles ? Tout ce que nous ſouffrons ſur la terre eſt la ſuite de ce péché : depuis ſix mille ans, ce péché eſt paſſé ; depuis ſix mille ans, les ſuites de ce péché déſolent la terre. Eſt-ce là comme Dieu punit le péché ? non, c'eſt comme il le pardonne. Comment donc le punit-il ? Repréſentez-vous l'enfer, cet étang de feu & de ſoufre, ces tourbillons de flâme, cette fureur de déſeſpoir. Quels ſont les hommes dévoués à ces tourmens éternels ? des hommes baignés du ſang de Jeſus-Chriſt : il les a aimés juſqu'à mourir pour eux ; & un ſeul péché les lui rend ſi odieux, qu'il les damne pour une éternité.

O mon Dieu, je ſais que vous m'aimez ! Vous haïſſez donc bien le péché ; car un ſeul péché éteindroit votre amour & me jetteroit dans une éternité malheureuſe. Pourriez-vous y conſentir ? mais moi, puis-je con-

ſentir à vous offenſer ? Je ne vous ai que trop oublié ; je veux en ce moment m'oublier moi-même. Je ne penſe point aux ſuites funeſtes du péché ; je ne penſe qu'au Dieu offenſé par le péché. Le péché vous déplaît ; il ne me plaira jamais : malheureux momens où je l'ai commis ! que ne ſont-ils effacés du nombre de mes jours ! Je les pleure ; je les pleurerai toujours.

Excitez-vous à la contrition, en repaſſant les principales fautes de votre vie, & en jettant les yeux ſur votre Crucifix : vos péchés & votre Dieu mourant, vous en diront plus qu'on ne peut en dire. Ainſi ſoit-il.





TROISIEME JOUR.

PREMIERE MÉDITATION.

Sur les ſuites du péché mortel.

QU'IL eſt inſenſé & aveugle l'homme qui ſe laiſſe entraîner à commettre le péché ! C'eſt l'amour de lui-même ; l'amour de ſa fortune & de ſon plaiſir qui le rend pécheur : il ne voit pas que ſon péché le rendra malheureux. Ecoutons les impies dans le livre de la ſageſſe. Nous avons quitté les voies de la juſtice, nous avons marché dans la route ſpacieuſe de nos paſſions : mais quelle a été pénible cette voie du péché, & combien il nous en a coûté pour nous perdre ! Je crois, ô mon Dieu, je me flatte que je vous aime aſſez pour fuir le péché, parce qu'il vous déplaît. Mais pour impoſer ſilence à mes paſſions, & mettre mon amour propre du côté de mon devoir, vous avez voulu attacher au péché un fonds de malheur qui

ſuffit pour en détourner. Faites-moi la grace de le bien approfondir. Que j'acheve de connoître le péché, afin que j'acheve de le craindre & de le déteſter.

PREMIER POINT.

Les pertes que le péché cauſe à l'homme pécheur.

Perte de l'innocence reçue au Baptême. O vous qui l'avez encore, que vous êtes heureux ſi vous ſavez connoître votre bonheur ! Ne craignez rien tant que de ſortir de cet état ; on n'y revient point quand une fois on eſt déchu : on revient à Dieu par la pénitence ; on ne revient point à l'innocence. Ames toujours ferventes & dociles, que j'envie votre deſtinée ! Dieu regna toujours dans votre cœur ; vous régnez d'une façon particuliere dans le cœur de Dieu. Ceux qui ſuivent l'agneau ſont ceux qui n'ont point été ſouillés par le péché. L'enfant prodigue trouve un pere facile & indulgent ; mais qu'il eſt doux d'entendre comme le fils toujours ſage & complaiſant : *tous mes biens n'ont jamais ceſſé d'être à vous* !

Perte de la grace & de tous les mérites. Il n'y a qu'un moment, j'étois enfant de Dieu ; il étoit mon pere ; je l'aimois, il m'aimoit : quand je n'aurois perdu que cet amour, ce ſeroit déjà avoir tout perdu ; j'étois aſſuré de ſa protection ; il ne jettoit ſur moi que

des regards de paix ; il n'avoit que des projets de miſéricorde : les Anges veilloient autour de moi & conduiſoient mes pas ; mon nom étoit écrit au livre de vie ; j'étois l'hérier du Ciel & le cohéritier de Jeſus-Chriſt ; l'Eſprit-Saint habitoit dans mon cœur ; mes larmes, mes vœux, mes prieres accumuloient & augmentoient ce tréſor de mérites : je n'avois rien à craindre ; la mort n'auroit fait que me donner une vie meilleure : un vain plaiſir eſt venu ſe préſenter à moi, il m'a ſéduit ; il a paſſé comme l'éclair ; il a diſparu : hélas ! il m'a tout enlevé ; mon Dieu, ſa grace, ſon amour, ma vertu, mon innocence, mes mérites. Que les plaintes lamentables du Prophête Jérémie conviendroient bien ici ! Qu'eſt devenue cette Jéruſalem ſi floriſſante ? l'admiration de la terre ; les délices du Ciel : on la cherche dans elle-même, & on ne la trouve plus, d'une ville puiſſante, un ſeul moment, un moment fatal en a fait un affreuſe ſolitude ; l'ennemi a ravagé toutes ſes richeſſes. Un péché m'a mis dans un état encore plus déplorable. Je ne le vois pas ; je ne le ſens pas : d'autant plus malheureux que je le ſens moins. Euſſai-je paſſé les ſiécles entiers dans la ferveur de l'oraiſon ; dans l'abondance des larmes ; dans la continuité des jeûnes & des veilles ; dans le ſilence de la retraite ; dans le bonheur de l'innocence ; dans les auſtérités de la pénitence : dès-là que j'ai péché mortellement, tout a péri. Oh ! quelle doit donc être la

vigilance d'une ame chrétienne ? Il ne faut qu'un péché pour me perdre malgré toutes mes vertus ; il ne faut qu'un inſtant de péché pour me perdre après bien des années d'innocence : & que faut-il pour diſpoſer au péché ? une paſſion peu mortifiée ; un fonds de reſpect humain, de complaiſance, de molleſſe, de vanité, d'amour propre. L'occaſion que je ne prévois pas, naîtra tout-à-coup ; un objet imprévu réveillera la paſſion ; on peut faire naufrage juſques dans le port ; une ſeule étincelle de la cupidité profane peut exciter un grand incendie : vigilance donc & attention continuelle. Si je n'ai pas commis de grands péchés, c'eſt que la miſéricorde de Dieu m'a éloigné de ces grandes tentations : je ſuis ſi foible, ſi fragile ; un mot, une raillerie, un léger chagrin déconcerte tous mes projets de piété. Arrachons juſqu'aux plus petites racines de l'amour propre : juſqu'à ce que nous ayions renoncé à nous mêmes, nous ſommes capables de renoncer à notre Dieu. Un péché ; tout ſera perdu. Faiſons donc tout pour éviter le péché.

Perte du repos & de la tranquillité. Je ne parle point de ce triſte ſouvenir qui demeure éternellement préſent à une ame pénitente : j'ai offenſé mon Dieu ; je ſuis un ingrat, un perſide. La bonté même avec laquelle il me pardonne mon péché m'en fait mieux ſentir l'énormité : un Dieu ſi bon, ſi indignement trahi, plus il l'oublie, moins je dois

l'oublier. Je ne parle point de la nécessité de réparer le péché par la pénitence : quelle est notre folie de nous déterminer au péché par l'espérance du répentir ? Dans les affaires de la vie humaine, on ne veut rien entreprendre dont on craigne de se repentir un jour. A l'égard de Dieu, du salut, on dit : je ne crains point de pécher, parce que j'espere me repentir. Et que savez-vous, si vous survivrez long-temps à votre péché ; si vous aurez cette grace avec laquelle on sort du péché ; si vous voudrez même sortir de votre péché ? Celui qui peche, dit Jesus-Christ, devient l'esclave du péché qu'il commet. Il tombe, & souvent il lui est bien difficile de se relever : mais je le veux ; vous vous repentirez, votre cœur sera donc déchiré & brisé par la douleur ; votre corps immolé à la pénitence ? Et pourquoi vous condamner vous-même aux larmes & aux repentirs ? Je parle des craintes qu'on peut avoir sur la sincérité de son repentir. Je sais qu'il y a une pénitence véritable qui appaise Dieu ; je sais aussi qu'il y en a une fausse qui l'irrite. Je sais qu'il y a une pénitence qui efface le péché & qui ouvre le Ciel ; je sais qu'il y en a une qui entretient le péché & qui ouvre l'enfer. Que sais-je donc si ma pénitence a été cette pénitence utile qui efface le péché, ou cette pénitence funeste & trompeuse qui damne le pécheur ? J'ai offensé Dieu ; j'ai mérité l'enfer : voilà tout ce que je sais avec certitude. Ai-je appaisé Dieu ?

je l'ignore. Ah! mon Dieu, il me ſemble que c'eſt de tout mon cœur que je déteſte le péché : augmentez cette haine, cette horreur du péché ; plutôt périr mille fois, que de m'expoſer à y retomber. Je craindrai le monde, mes paſſions, mes amis : je me craindrai ſur-tout moi-même : je ne connoiſſois pas le péché ; votre grace me le fait connoître : je me repentirai toujours de l'avoir commis ; je craindrai toujours de le commettre.

SECOND POINT.

Les malheurs auxquels le péché expoſe l'homme pécheur.

J'ai péché, auſſi-tôt que j'ai péché ; Dieu me hait & me déteſte. Haine de Dieu, voilà le grand mal & l'origine de tous les maux. Vous me haïſſez, Dieu puiſſant & terrible, vous pouvez tout pour me perdre, je ne puis rien pour me défendre. Vous me haïſſez ; vous me tenez entre vos mains ; c'eſt entre vos bras que je ſuis porté, lorſque je crois marcher ; c'eſt dans votre ſein que je repoſe pendant le ſommeil : je ſuis au milieu de vous ; je vis en vous & par vous ; en vain je vous fuirois, vous me ſuivez, vous m'attendez par-tout ; le ſouffle de votre colere a allumé des feux éternels. Vous me haïſſez ; vous me tenez dans votre main, qu'elle ſe retire ; qu'elle s'ouvre cette main qui me ſoutient, je ſuis dans

l'enfer pour l'éternité. Quelle témérité d'avoir osé vous offenser ! quelle hardiesse de persévérer dans mon péché ! Qui peut m'inspirer tant d'audace à vous outrager ? qui peut vous inspirer tant de patience à me souffrir ? Les Anges, le chef-d'œuvre de vos mains, le même instant les voit pécheurs & réprouvés ; vous ne leur avez donné ni le temps de commettre un second péché, ni le loisir de se repentir du premier : ils n'ont péché qu'une fois ; j'ai commis tant de péchés : ils sont réprouvés dans l'enfer ; il ne tient encore qu'à moi d'être heureux dans le Ciel. O justice de mon Dieu, que vous êtes terrible ! ô miséricorde de mon Dieu, que vous êtes aimable ! Si j'avois à vivre des millions d'années ; si j'avois mille cœurs, seroient-ils suffisans pour vous remercier & pour vous aimer ? Qu'est-ce que je suis pour avoir trouvé grace devant vous plutôt que vos Anges ? Et j'offenserois un Dieu si digne de ma tendresse, & je m'exposerois de nouveau au malheur que j'ai évité ! Que le monde, que les passions, que l'enfer se déchaîne, plus d'autre mal ; plus de si grand mal à éviter que le péché ? Mes yeux sont ouverts ; mon cœur est changé : toujours occupé à pleurer, à prévenir le péché, à me repentir de mes infidélités & à chanter vos miséricordes, je me donne à vous, Seigneur ; j'y suis, j'y veux être toujours. Ainsi soit-il.

SECONDE



SECONDE MÉDITATION.

Sur la Pénitence.

RÉFLÉCHISSONS ſur ces paroles du Prophête : *revenez à moi de tout votre cœur par les larmes de la douleur.*

Que cette voix de la grace, qui invite à la pénitence, eſt effrayante pour une ame molle & qui aime ſon repos ! S'armer contre ſoi-même ; renoncer à ſes plus doux penchans, lorſqu'ils ſont criminels ; rompre des nœuds qui nous attachent à des objets aimables, mais dangereux & funeſtes ; quitter une route agréable & ſemée de fleurs pour s'enfoncer dans une voie pénible, dans des ſentiers difficiles ; renoncer au plaiſir ; ſe dévouer aux larmes & à la douleur ; mourir, pour ainſi dire, dans la premiere fleur de ſes plus belles années ; prévenir l'éternité ; courir au-devant de la croix : ah ! pardonnez-le nous, Seigneur, ſi la nature s'étonne, ſi les ſens ſe révoltent, ſi le cœur tremble & s'intimide, vous connoiſſez l'argile dont nous ſommes compoſés. Jeſus crucifié ; Jeſus pénitent ; Jeſus modéle & conſolateur des ames pénitentes, je m'adreſſe humblement à vous ; faites-moi goûter ce langage de la croix avant vous inconnu au monde, & par vous devenu ſi fréquent dans le monde aux

premiers jours de l'Eglise. Vous le savez, ô mon Dieu, j'aime, je desire d'aimer encore davantage cet Homme-Dieu qui est mort sur la croix ; faites que j'aime sa croix ; & comme il a fait pénitence pour moi, que je fasse pénitence avec lui.

PREMIER POINT.

Les motifs qui engagent à la pénitence.

1°. Le besoin que j'en ai. Il n'y a que deux chemins qui conduisent au Ciel : l'innocence qui n'a point commis le péché, & la pénitence qui pleure, qui répare le péché. Suis-je une de ces ames pures & ferventes qui n'ont rien à se reprocher ? Les Saints qui auroient le plus droit d'avoir d'eux-mêmes cette pensée, sont ceux qui le pensent le moins. L'humilité leur fait appercevoir des défauts où le monde ne trouve que des vertus ; & plus on est juste, plus on croît être, plus on craint d'être pécheur.

Pour moi, ce n'est point humilité, c'est une vérité ; j'ai péché : les égaremens de ma jeunesse ; l'orgueil de mon esprit ; les attachemens de mon cœur ; la licence de mes passions, à quels excès tout cela ne m'a-t-il point conduit ? Qu'ont-ils été certains jours, certains momens que j'apperçois, lorsque je repasse dans l'amertume de mon cœur les années anciennes ? N'eussai-je commis qu'un

seul péché, la pénitence m'est devenue nécessaire, & elle est mon unique asyle. Qu'ai-je été devant Dieu ; que suis-je encore aujourd'hui ? Il me semble que depuis quelques années je marche & j'avance vers la vertu ; que si j'ai été coupable, je ne le suis plus. N'y a-t-il donc rien maintenant à changer, à réformer dans moi ? N'y a-t-il rien à pleurer, rien à expier ? Je n'ai pas, ou je me flatte de n'avoir pas les grands vices que Dieu déteste ; ai-je les grandes vertus que Dieu demande ? Cependant, malheur à moi si je venois à l'oublier ! Pour plaire à Dieu & assurer mon salut, il ne suffit pas d'éviter le mal, il faut pratiquer le bien ; & c'est avoir beaucoup de péchés, que d'avoir peu de vertus. Que je me juge donc aujourd'hui devant Dieu, comme Dieu me jugera un jour. Quelles sont mes vertus ? Peut-être quelque exactitude à prier ; l'éloignement des fautes considérables : mais cette humilité qui fuit l'estime des hommes & qui ne redoute point leurs mépris ; cette mortification qui évite les plaisirs permis & qui immole le cœur aux rigueurs salutaires de l'Evangile ; cette charité qui pense toujours le bien & qui ne dit jamais le mal, qui souffre tout & qui ne donne rien à souffrir, qui ne se souvient d'une injure reçue que pour acquérir devant Dieu le mérite de l'oublier pour lui, qui ne sait se plaindre qu'à Jesus-Christ & que pardonner aux hommes ; ce détachement du cœur qui n'aime que Dieu, ou qui n'aime

rien qui ne se rapporte à Dieu ; cet amour de la croix qui souffriroit de n'avoir rien à souffrir ; cette simplicité de l'enfance chrétienne qui plie l'esprit sous le joug de la foi & le cœur sous les loix du devoir ; ce goût de la retraite & de l'oraison qui aime à s'entretenir avec Dieu & fuit ce qui ne parle point de Dieu : hélas ! ces vertus tant recommandées dans l'Evangile, j'en sais à peine le nom. Qu'est-ce donc que ma piété prétendue ? une ombre, une vaine surface de piété. Et pourquoi parler des vertus ? Que mon cœur s'ouvre ; que les replis de ce cœur mondain se développent à mes regards, quelle foule d'attachemens profanes, de desirs, de craintes, d'espérances, de chagrins, de plaisirs qui l'agitent tour à tour ! Moi délicat jusqu'à la mollesse, fier jusqu'à la vanité, inappliqué jusqu'à la dissipation ; moi si aisé à irriter & si difficile à appaiser, dominé par le respect humain, esclave des caprices d'autrui & de mes propres passions, n'osant être ce que je dois, ou n'osant paroître ce que je suis ; moi qui ne m'ennuie point avec ce que j'aime & qui m'ennuie sitôt avec Dieu ; moi si reconnoissant pour mes amis & si ingrat pour mon Dieu, si facile à entraîner vers le monde & si difficile à ramener vers Dieu. Mon cœur qu'aime-t-il ? avec qui prend-il plaisir à s'entretenir, à qui pense-t-il ? Je ne vois que les vertus qui me manquent, je ne vois point les vertus que j'ai ; je ne vois point le bien qui peut

me sauver, je ne vois que le mal qui m'a perdu ; tant de consentemens donnés à la cupidité ; tant de graces rejettées, tant d'inspirations méprisées, tant de vertus négligées, tant de confessions, tant de communions sans fruit & sans utilité. Suis-je ce que je devrois être ? voudrois-je mourir tel que je suis ? ai-je lieu d'être content de mon état ? Dieu l'est-il ? & puisqu'il ne l'est pas, pour changer son cœur, il faut que je change le mien. Commençons une vie nouvelle. Pleurer la vie passée ; je ne n'ai point d'autre parti à prendre.

2°. La bonté de Dieu qui m'invite à la pénitence. Je viens me rendre un compte exact de ce que je suis ; je sens la nécessité de me réformer : qui me la fait sentir, si ce n'est votre grace, Seigneur, pere des miséricordes ? Je courois loin de vous me perdre dans les horreurs du péché & de la misere ; encore un pas, & j'étois perdu sans ressource ; une main favorable m'a arrêté sur le bord du précipice ; j'ai envisagé la profondeur de l'abyme, j'ai pâli à la vue de mes crimes & des malheurs qui alloient en être la punition. Vous avez donc été, ô mon Dieu, le premier à me rechercher : d'où vous vient ce tendre empressement ? vous suis-je nécessaire, vous suis-je utile ? Heureux sans nous, que vous importe ce que deviendra une foible créature ? Terre, cendre, poussiere, pouvois-je vous être agréable ? Je vous offensois ; je ne répon-

dois à vos bienfaits que par des outrages ; vous me haïssiez, & vous m'aimiez ; vous haïssiez le péché, vous aimiez l'ame pécheresse. Un Dieu que je fuyois, & qui a commencé à me rechercher ! & je ne suis pas attendri jusqu'aux larmes, & je balancerois, je m'arrêterois pour l'attendre, je ne volerois pas au-devant de lui pour me jetter entre ses bras ? Où est la bonté de mon cœur ? puis-je croire qu'il a été formé à votre image ? Ah ! c'est le démon qui a effacé ces traits de la divinité, que votre main avoit gravés dans mon ame. Il a changé mon cœur, il y a mis toute la perfidie, toute la dureté du sien. Renouvellez votre ouvrage, Seigneur ; rendez-moi mon cœur tel que je le reçus d'abord ; confus de mon indigne résistance, je me jette à vos pieds ; je pleure mon ingratitude ; je vous dis avec votre Prophête ; *mon cœur est prêt* : avec le grand Apôtre ; il n'attend que vos ordres pour les exécuter, *que voulez-vous que je fasse ?* puis-je en faire trop, en faire assez pour un Dieu qui en a tant fait pour moi ?

3°. L'amour de Dieu qui adoucira la pénitence. Il n'y a que Dieu qui soit capable de rechercher les pécheurs avec autant d'empressement ; il n'y a que lui qui soit capable de les recevoir avec tant d'amour & de tendresse. Je ne crains point sa colere en retournant à lui ; je n'aurai point de reproches à essuyer. Le bon pasteur qui rapporte au bercail la brebis égarée ; le pere qui court

au-devant de l'enfant prodigue, qui se laisse toucher jusqu'à lui accorder le pardon qu'il étoit si peu digne d'obtenir, images imparfaites de la bonté, de la facilité de notre Dieu. Avec quels épanchemens de tendresse il nous reçoit ! qu'on prend de plaisir à pleurer avec lui dans le silence ! Les larmes de la pénitence, dit saint Augustin, sont plus douces que ces joies profanes qui au théâtre enyvrent les spectateurs. Il l'avoit éprouvé. Quels nœuds il avoit à rompre, quelles passions à captiver, quelles habitudes à détruire, quels sacrifices à faire ! Tout cela, s'écrie-t-il, tout cela ne me coûta rien ; je trouvois un plaisir bien pur à fuir les plaisirs qui m'avoient enchanté. Vous ne connoissez pas les consolations intérieures qui adoucissent les rigueurs apparentes de la pénitence ; n'en croyez pas les préjugés des sens & d'un monde charnel qui blasphême ce qu'il ignore ; croyez ceux qui ne parlent que de ce qu'ils connoissent : ces Pénitens de l'Egypte, ces Solitaires de la Thébaïde, on les voyoit remplis de joie, pénétrés & inondés de délices, trouver plus de plaisir à pleurer leur péché, qu'ils n'en avoient eu à le commettre. Notre Dieu est tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps ; osez vous fier à lui, il saura adoucir tout, rendre tout aimable. Appuyé sur sa croix, on ne marche pas, on court, on vole. Les montagnes escarpées s'applanissent ; les difficultés s'évanouissent : vous avez beaucoup à faire,

mais ſoyons fidéle, Dieu fera tout pour vous & avec vous. Trouvez un ſeul vrai pénitent qui ſoit mécontent de ſon ſort, & je vous permettrai de craindre la pénitence.

SECOND POINT.

Les qualités de la véritable pénitence.

1°. Pénitence ſincere : que ce ne ſoit pas un deſir ſtérile, une réſolution inefficace, une demie volonté ; la fauſſe pénitence nous rend encore le péché plus funeſte. Pécheur, on craint, on penſe à ſe réformer ; faux pénitent, on ſe raſſure & on ſe perd. Et à quoi connoîtrez-vous ſi votre pénitence eſt ſincere ? à deux traits ſur-tout ; qu'elle réforme votre conduite & qu'elle vous éloigne des occaſions du péché. Examinez devant Dieu vos inclinations, vos habitudes, vos défauts, vos péchés, vos paſſions, votre cœur. Il faut aller à la ſource du mal.

Pénitences réprouvées, pénitences funeſtes, qui ne corrigent rien, qui ſemblent pleurer le paſſé & n'opérent rien pour le préſent & l'avenir. Voyez enſuite quelles ſont les liaiſons avec le monde, les attachemens de votre cœur, les compagnies, les ſociétés, les amitiés, les circonſtances qui vous font le plus ſouvent oublier Dieu. On ne fuit le péché qu'en fuyant ce qui le produit, & c'eſt être pécheur que d'aimer l'occaſion du péché.

2°. Pénitence amere, qui brise le cœur, qui le remplit de douleur & d'un vif sentiment de repentir. La douleur sensible, cette douleur qui parle & qui s'explique par les larmes, n'est pas absolument nécessaire à la vraie pénitence. Cependant les pénitences que je vois canonisées dans l'écriture ont été fécondes en larmes. David, Ezéchias, Manassés, la Madeleine, saint Pierre...: quand on aime il est rare qu'on soit si froid & si difficile à attendrir. Vous, du caractere dont vous êtes, croirez-vous que vous aimez Dieu, tandis que vous jetterez un regard tranquille sur les péchés qui l'ont offensé ? La perte d'un de vos amis, d'un pere, d'une mere, d'un enfant, vous n'y pourriez penser sans être baigné de larmes: votre ami le plus fidele; votre pere le plus tendre, Jesus, le Sauveur & l'époux de votre ame, vous l'avez perdu, vous l'avez offensé; vos péchés & la bonté de Jesus; vos péchés & l'amour de Jesus; vos péchés & la croix de Jesus; vos péchés & le sang de Jesus; le sang de Jesus répandu & ensuite dèshonoré, rendu inutile, peut-être profané; Jesus couvert de blessures profondes, & vous qui renouvellez ses plaies autant qu'il est en vous, qui rouvrez ses blessures, qui arrachez de ses veines le peu qui lui reste de sang; Jesus qui; au jardin des Olives, pleure pour vous & sur vous; Jesus qui meurt pour vous, & vous qui le désavouez, qui le renoncez; Jesus qui, épuisé de force & tout mourant, vous rappelle à lui, court après

vous, ſe jette dans vos bras, vous demande votre cœur, ne vous parle point de votre ingratitude, & ne vous parle que de ſon amour! Rempliſſez-vous, pénétrez-vous à loiſir de ce grand ſpectacle; ne le quittez point qu'il n'ait fait dans votre ame une impreſſion profonde; revenez-y ſouvent, & ſi vous n'êtes point touché, ne ceſſez de vous reprocher votre dureté, de vous en confondre. Vous arroſeriez de vos larmes un pere, un ami mourant; Jeſus mourant par vos péchés & pour vos péchés, ſi vous ne le pleurez pas, pleurez de ne pouvoir le pleurer.

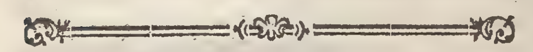
3°. Pénitence ſévere. C'eſt la doctrine conſtante de l'Ecriture & des Peres, que le pénitent doit faire de ſon corps une victime de la pénitence. Vous êtes arrêté par la foibleſſe de votre tempérament; je ne vous dirai pas, avec ſaint Jérôme: Il n'eſt pas néceſſaire de vivre, il eſt néceſſaire de ſe ſauver; je vous conjure ſeulement de faire ces deux réflexions. Premiérement, que la pénitence qui ne punit point le péché a toujours été regardée comme une fauſſe pénitence. Secondement, que ſans ruiner une ſanté, peut-être néceſſaire à votre famille, au public, à l'Egliſe, vous pouvez faire ce que Dieu demande de vous. Voici donc ce qu'il me paroit que vous devez accorder & que vous ne devez point refuſer: tous les jours des momens de retraite & des temps de ſilence; ſe coucher, ſe lever à la même heure; vous occuper du travail & du ſoin de votre famille; ſortir de chez

vous moins souvent ; mortifier votre goût, ne pas lui donner tout ce qu'il demande ; savoir se refuser un plaisir permis, un agrément que le cœur souhaite ; donner plus aux pauvres & moins à la délicatesse, à la commodité ; s'imposer quelques œuvres pieuses & pénibles en vue de satisfaire à Dieu ; dans la maniere de se mettre, suivre les loix d'une sage & modeste bienséance ; mais sur-tout en certains jours, & lorsque la vanité, le desir de se distinguer parlent plus haut, les réprimer & les contredire : vous savez mieux que moi ce que vous pouvez ; Dieu ne vous demande rien au-delà : mais tout ce qui est en votre pouvoir, comment oseriez-vous le refuser ?

A-je, mon Dieu, la foiblesse de m'étonner à la vue de ces petits sacrifices ? Que je m'aime donc encore beaucoup, & que je vous aime peu ! Dans quel état ce crucifix vous montre-t-il à mes regards ? Objet éternel de mon amour, je n'aspire qu'à vous imiter ! Vous pleurez, vous souffrez pour moi ; vous ne pleurerez pas seul, vous ne souffrirez pas seul ; mon cœur est à vous ; je vous aime, que je vous aime encore davantage. L'amour ne souffre point quand il s'agit de plaire à ce qu'on aime. Ainsi soit-il.



QUATRIEME JOUR.



PREMIERE MÉDITATION.

Sur la Mort.

LE péché nous détourne de Dieu, la pénitence nous ramene à lui; mais le péché paroît avoir bien des charmes, la pénitence bien des rigueurs: si nous pouvions ôter aux biens & aux plaisirs d'ici bas ce qu'ils ont d'enchanteur; & si nous pouvions adoucir les peines d'une vie pénitente, l'ouvrage de notre salut seroit bien avancé. Quel moyen d'y réussir? c'est de changer nos idées par rapport à tout cela; c'est de nous détromper en nous montrant le vuide & le néant du monde & les avantages solides d'une vie chrétienne, en nous les montrant, dis-je, dans un si grand jour qu'il ne soit plus possible d'en douter. Or c'est ce que fera la méditation de la mort & l'attention au dernier moment qui doit finir la vie présente & commencer la vie future. *N'oubliez pas votre derniere*

fin & vous ne pécherez point, c'eſt l'oracle du Sage ; *ô mort, que ton ſouvenir eſt amer à une ame qui aime le monde & qui a de quoi s'en faire aimer* ! N'allons pas nous piquer d'une délicateſſe mal entendue : livrons-nous à la terreur que peut nous inſpirer ce triſte objet; plus nous craindrons aujourd'hui, & moins nous craindrons un jour. Ce qui doit nous faire trembler, ce n'eſt pas de penſer à la mort, ce ſeroit de mourir ſans y avoir penſé. Suivez les réflexions ſimples que je vais vous expoſer.

PREMIERE RÉFLEXION.

La certitude de la mort.

Il eſt ſûr que je mourrai ; envain je voudrois me cacher ma deſtinée, tout ce qui eſt au dedans de moi me le dit ſans ceſſe. Le corps qui dépérit, qui croit & qui décroit inſenſiblement ; ce ſommeil, image de la mort; ces alimens qui, en prolongeant ma vie, m'apprennent combien elle eſt fragile ; cette maiſon que j'habite, & qui fut habitée par des hommes qui ne ſont plus ; ces perſonnes plus avancées en âge qui tombent chaque jour dans le tombeau & que j'y ſuivrai ; ces enfans qui, croiſſant ſous mes yeux, ſe préparent à remplir ma place ; cette viciſſitude de jours & de nuits; cette révolution des ſaiſons ; ce cours des années qui ſe ſuccédent; ce temps qui s'échappe & qui, dans ſa fuite

rapide, entraîne tout avec lui : tout cela; queſt-ce autre choſe que des ſignes évidens de ma mortalité ? De tant de millions d'hommes qui couvrent la face de la terre, dans un ſiécle, qu'en reſtera-t-il ? peut-être une vingtaine, qui ne ſeront qu'un poids inutile ; importuns aux autres & à eux-mêmes, ils ne vivront que pour ſouhaiter la mort ou pour la craindre à tous momens. En cinquante, ſoixante ou quatre-vingts années toute cette grande ville ſera renouvellée ; un peuple nouveau aura remplacé le peuple qui l'habite ; ſoixante, quatre-vingts ans paroiſſent beaucoup à l'imagination, que ſont-ils pour la raiſon ? J'en ai paſſé une partie, & ce que j'en ai paſſé, que me ſemble-t-il ? un inſtant, un fantôme, un ſonge dont il ne reſte que le ſouvenir confus : je mourrai donc, & le moment de ma mort ne peut être éloigné. Qu'eſt-ce que mourir ? Approfondiſſons-le ; c'eſt quitter tout, ſe ſéparer de tout, ſe dépouiller de tout.

Je dois mourir, c'eſt-à-dire qu'il viendra le moment auquel tout me manquera, tout me fuira, tout m'abandonnera ; plus de ſoleil, plus de terre, plus de liaiſons, de ſociétés, de converſations ; le monde ſera pour moi comme s'il n'étoit point ; je ſerai pour lui comme ſi je n'avois jamais été : demeure, établiſſement, fortune, réputation, ceux qui reſteront après moi pourront en jouir, pour moi tout ſera

perdu, détruit, anéanti : ſilence, ténébres, nuit éternelle du tombeau ; horreur, ſolitude du tombeau, voilà mon partage. Que je ſuis donc inſenſé de m'attacher aux biens de la terre, de les aimer, de les ſouhaiter avec tant d'empreſſement, ces biens frivoles qui vont me quitter ! Que je ſuis inſenſé de m'agiter, de m'inquiéter, de m'affliger, de travailler pour ce monde où je ne ſerai qu'un moment, & de ne point travailler pour cette éternité où je ſerai toujours ! Que me ſerviront-ils ces biens du monde ? que me ſerviront-ils au moment de la mort, qu'à augmenter mes regrets & ma douleur ? Ne vaut-il pas mieux les quitter, ou du moins m'en détacher avec mérite pour moi, que d'attendre qu'ils me quittent malgré moi ?

Je dois mourir ; c'eſt-à-dire qu'il viendra un moment où ce corps de terre & d'argile retournera en pouſſiere, où ce corps que j'idolâtre deviendra un ſpectacle d'horreur à mes plus tendres amis, où jetté dans le ſein de la terre, livré à la corruption, foulé aux pieds, il ſera détruit & conſumé. Pourquoi donc tant de ſoins de le conſerver, de le contenter, de l'immortaliſer s'il étoit poſſible ? Que puis-je faire que ſoutenir pendant quelques momens cet édifice qui ménace ruine ? O vous qui vous plaiſez tant à conſidérer ce que vous êtes, regardez ce que vous ſerez ! Ce corps

mourra & je ferai encore ; il n'est donc que la moindre partie de moi-même. Pourquoi donc penser au corps & négliger l'ame ? Pourquoi facrifier l'ame au corps ?

Je dois mourir ; c'est-à-dire qu'il viendra le moment auquel je ferai effacé du souvenir des hommes. Pendant les derniers jours d'une maladie mortelle, on semblera s'intéresser à mon sort : lorsqu'il ne restera plus d'espérances : lorsque j'aurai expiré, les premiers momens seront tristes & douloureux pour ceux qui m'aimoient véritablement. Je ne parle point de ces amis de parade, qui ne donnent que de larmes feintes pour couvrir leur joie, & qui pensent plus à s'enrichir de la dépouille, qu'à regretter celui dont ils reçoivent l'héritage ; je parle des amis finceres : d'abord ils s'affligent ; le tems les console & féche leurs pleurs : on pensera à moi pendant quelques jours, bientôt on n'y pensera plus ; un oubli éternel !..... & quand on y penseroit, les larmes, les éloges des hommes se feroient-ils entendre à mes cendres froides & glacées dans le silence du tombeau ? Quelle folie donc ! quelle folie d'être si délicat sur la réputation, de chercher avec tant d'inquiétude l'estime & l'approbation des hommes, de sacrifier mon salut à des affections terrestres, à des amitiés humaines, à une molle complaisance, à l'indigne crainte de ces hommes que je vais quitter & qui vont m'oublier !

Je dois mourir; c'eſt-à-dire qu'il viendra le moment auquel il ne me reſtera d'autre bien, d'autre héritage que Dieu, que ce que j'aurai fait pour Dieu : plaiſirs, honneurs, richeſſes, amis, enfans, époux, parens, biens inutiles & même embarraſſans ! Que je ſerois malheureux ſi, au moment de la mort, tout cela venoit m'occuper, me toucher, m'enlever mes dernieres penſées & mes derniers ſoupirs ! Mais vous piété tendre, vertu ſolide, actions ſaintes, fuite du monde, de la croix, humiliations, diſgraces ſoutenues avec patience, que vous êtes utiles & conſolantes ! Vous ſeul, ô mon Dieu, vous ſeul vous paroiſſez tout à ce moment. La mort apprend quelle différence il y a entre votre amitié & l'amitié des hommes : les hommes ne ſont que des amis d'amuſement, de converſation, de bagatelles, des amis du temps ; vous êtes l'ami de l'éternité : nous commençons à ſentir combien vous nous êtes néceſſaire quand les autres nous deviennent inutiles ; qu'il ſera doux de vous avoir ſervi, de vous avoir aimé !

L'eſprit-Saint dit que la ſageſſe habite dans les ſépulchres. Allez quelquefois par eſprit de religion dans ces lieux qui renferment les cendres de vos peres : à la vue de ces oſſemens ſecs & arides, dites : voilà donc ce qui reſte ici bas de ce Roi puiſſant, de ce grand génie, de cette femme qui eut

tant d'adorateurs & qui s'idolâtra tant elle-même ; de cette femme si chere à son époux, si aimée de ses enfans ; de cette femme qui brilla dans le monde par les charmes de son esprit encore plus que par les attraits de sa beauté ; de cette femme si aimable, si enjouée, si recherchée & tant estimée du monde. Si à votre voix, comme à celle du Prophête, ces ossemens pouvoient se ranimer, que ne vous diroient-ils pas ? Insensés, que n'avons-nous mieux connu ce que nous étions & ce que nous serions un jour ! nous n'avons pensé qu'au monde, & le monde ne pense plus à nous. Nous avons laissé une grande fortune pour le lieu où nous ne sommes plus, tout nous a manqué pour celui où nous serons pendant l'éternité. Monde, folie de s'en occuper uniquement ! Dieu, la religion, le salut, malheur à celui qui ne s'en occupe pas plus que de toute autre chose.

SECONDE RÉFLEXION.

Le moment de la mort.

On meurt par-tout & à tout âge ; sera-ce ici ou ailleurs que je finirai ma course ? La mort préviendra-t-elle ou attendra-t-elle la vieillesse & le déclin de l'âge ? Je l'ignore. Qui auroit dit à cette jeune personne, au milieu de cette conversation,

de cette partie de jeu, en un jour, en deux jours nous aſſiſterons à vos funérailles, on ne l'auroit pas cru ; cela eſt arrivé. Celui-ci s'endort paiſiblement, & des bras du ſommeil il paſſe dans ceux de la mort ; celui-là ſe leve, & le jour qu'il voit commencer il n'en voit pas la fin : ce ſont des accidens rares : n'y en eût-il qu'un exemple, il peut en venir un ſecond, & ce ſecond me regarder ; mais ils ne ſont pas ſi rares, & notre ſiécle ne nous préſente que trop ſouvent de ces aventures tragiques. Ah, qu'ils ſont terribles ! & ſi j'étois ainſi ſurpris, me conſolerois-je parce que je ſerois preſque ſeul à éprouver un ſort ſi funeſte ? Combien de ſurpriſes également redoutables ? Une maladie qui commence par envélopper l'eſprit de ténébres épaiſſes, par répandre des nuages ſur la raiſon ; une maladie violente qui épuiſe les forces qui remplit le corps de douleurs & l'ame de ſouffrances ; de quelle attention eſt-on alors capable ?

Ah, Seigneur, pour les juſtes la mort la moins prévue eſt en quelque ſorte la mort la plus deſirable ! c'eſt un doux & paiſible ſommeil ! Pour moi, faites que j'enviſage ſouvent & de bien près cet abyme de l'éternité ; faites-moi avaler à longs traits ce calice de la mort, que j'aie le loiſir de préparer & de purifier la victime ! La vue d'une ame coupable qui s'humilie ; les prie-

res des ſaints Anges ; celles de votre mere ſur-tout, qui s'intéreſſera en ma faveur ; les vœux de l'Egliſe, votre épouſe, m'obtiendront la grace de mourir dans votre ſaint amour.

Que dis-je ? il ſeroit bien tard de ne ſe préparer à la mort qu'au moment qu'il faut mourir ! C'eſt la deſtinée ordinaire des hommes de mourir comme ils ont vécu : je vais mourir d'avance à tout ce qui pourroit me ſéduire & vous déplaire.

TROISIEME RÉFLEXION.

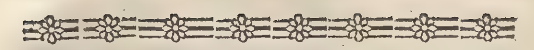
L'importance du moment de la mort.

Ce moment décidera de mon éternité ; ô moment qui embraſſe toute la durée des ſiécles ! De quelque côté que tombe l'arbre, dit le Saint-Eſprit, de quelque côté que l'arbre tombe, ſoit au midi, ſoit au nord ; il y demeurera. Ne penſons qu'à ce moment ; pour m'y préparer, ce n'eſt pas trop de la vie toute entiere : je ne dois ; je ne veux vivre que pour apprendre à mourir.

En finiſſant cette méditation, acceptez la mort avec une parfaite ſoumiſſion aux ordres de Dieu & comme une punition que le péché a méritée. Après avoir conſidéré la mort par ce qu'elle a d'effrayant, conſidérez ce qu'elle a de doux. C'eſt un paſſage à l'éternité bienheureuſe ; voudrois-je, ô mon Dieu,

voudrois-je rester dans ce lieu d'exil, séparé de vous? Oh, le moment fortuné qui me réunira à mon Dieu! que ce corps tombe, qu'il périsse, que les portes de la cité sainte s'ouvrent pour moi! Où êtes-vous? ô le Dieu de mon cœur, où vous trouverai-je? Je brûle du desir de vous posséder; venez, hâtez-vous de venir consoler une ame fidele consumée par les feux de son amour pour vous.





SECONDE MÉDITATION.

Sur le Jugement.

NOUS avons considéré le dernier moment de la vie, considérons le premier moment de l'éternité. En entrant dans cette région inconnue, l'homme se trouvera seul avec Dieu seul.

C'est un grand désordre que la dissipation dans laquelle nous vivons ; à peine le cours d'une année entiere nous voit profondément recueillis pour quelques momens. Nous ne sommes occupés que de projets, de desseins, d'affaires ; nous voulons être de tout, entrer dans tout, nous mêler de tout, savoir, dire & entendre tout. Au défaut des affaires propres & personnelles, nous nous occupons des affaires qui nous sont étrangeres : nous rédoutons la solitude ; nous ne pouvons gagner sur nous de demeurer avec Dieu & avec nous : de-là vient que n'étant remplis que des maximes, des idées, des sentimens du monde, nous vivons dans une ignorance éternelle de nous-mêmes & de notre Dieu. Cela durera-t-il toujours ? non ; la mort vient, l'éternité approche ; on verra son juge, on le verra à découvert & au plus grand jour ; que pensera l'homme alors du monde

qu'il a aimé, de lui-même qu'il a ignoré, de Dieu qu'il a offensé ?

PREMIERE REFLEXION.

Le pécheur au tribunal de Dieu, que pensera-t-il du monde qu'il a aimé ?

La mort, en rompant les liens qui tiennent l'ame attachée au corps, détruit tous les préjugés & change toutes les idées. Environné de parens, d'amis, de domestiques, tout retentissoit autour de moi d'un bruit confus qui m'empêchoit de penser, de réfléchir : maintenant seul, je ne trouve qu'un vuide affreux autour de moi & au dedans de moi ; plus d'emplois, de demeure, de plaisirs, de conversation, de société, d'amis, d'affaires, plus même de ces songes flatteurs qui demeurent auprès de nous dans l'absence des objets, & qui occupent notre loisir par le souvenir des occupations passées. Au moment que l'homme entre dans l'éternité, il lui reste que ces deux réflexions : qu'ai-je fait ? & que va-t-on faire de moi ?

Qu'ai je fait ? Hélas ! je n'ai pensé qu'à gagner l'estime & l'amitié des créatures ; je n'ai pensé qu'à ce qui vient de m'échapper ; je n'ai point pensé à ce qui me reste. On me l'avoit tant dit, que les créatures ne sont rien, & que Dieu est tout, qu'il n'y a rien de solide que l'éternité & ce qui appartient

à l'éternité on me le disoit, je ne le croyois pas; je le sens, je l'éprouve, je le crois: mais qu'il est affreux de ne le croire que quand on l'éprouve! Richesses, amis, parens, où êtes-vous? Je ne vous reverrai jamais, & je vous ai aimé comme devant toujours vous avoir. Mon corps, ce corps auquel j'attachois peut-être tout mon bonheur, hélas, loin de moi vous allez vous consumer dans les entrailles de la terre! Et qui m'importe, après tout, ce que deviendra ce corps? Je sais, mais trop tard, que ce corps n'est pas l'homme; ame, éternité, voilà les grands, les vrais objets dignes de nous occuper. Quel aveuglement de penser tant à autre chose! Monde perfide, pourquoi me suis-je laissé enchanter par tes apparences trompeuses? Oh, si j'avois à recommencer ma course, que ma vie seroit différente! Que je serois heureux si je n'avois connu d'autre maître que Dieu, d'autre ami que Jesus-Christ, d'autre tresor que la grace, d'autre plaisir que la pénitence! Qu'ai-je fait?

Que va-t-on faire de moi? que deviendrai-je? Je vois s'ouvrir devant moi une carriere immense; point de terme, point de fin; je suis ici pour toujours; plus d'heures, plus de jours, plus d'années qui mesurent ma durée & qui m'annoncent la fin de ma course: tout est ici fixé & invariable; l'éternité & ensuite l'éternité; rien ne passe; tout est présent; tout s'écoule &

rien ne s'en fuit. Après des millions de ſiécles je ſerai au premier moment, je n'aurai pas commencé, je commencerai ; que j'ai donc mal connu les choſes ! Ce qui me paroiſſoit n'être rien, c'eſt ce qui eſt tout ; que n'ai-je jugé de ce temps comme on en juge dans l'éternité ! La vie humaine n'eſt qu'un jeu d'enfant, c'eſt ici que le ſérieux commence ; on va m'aſſigner une demeure éternelle ; Paradis, Enfer, étrange inquiétude !

Voilà comme nous penſerons, tâchons de le penſer maintenant ; mépriſons ce que nous mépriſerons ; aimons ce que nous voudrons avoir aimé : diſons nous ; je ſuis dans l'humiliation, de quel œil regarderai-je dans l'éternité ce qui me trouble aujourd'hui ? Quelle ſera mon indifférence & mon mépris de la gloire mondaine ? Lorſque la cupidité viendra nous ſolliciter, diſons-nous : me ſaurai-je bon gré d'avoir goûté ce plaiſir, d'avoir pris cette vengeance, d'avoir ſoulagé mon chagrin par la plainte & le murmure, d'avoir ſatisfait ma malignité ou mon amour propre par la critique, la raillerie & la médiſance, d'avoir négligé ce que je dois à Dieu, à mes ſemblables, à moi-même ?

SECONDE REFLEXION.

Le pécheur au tribunal de Dieu, que pensera-t-il de lui-même?

Dans le tumulte du monde on ne se connoît point, on ne se connoît du moins qu'imparfaitement & à demi. Je vous montrerai vous-même à vous-mêmes, dit Dieu, & vous vous connoîtrez comme je vous connois. Un rayon de la lumiere divine pénétrera notre ame; d'un coup-d'œil nous appercevrons toute l'histoire de notre vie; rien n'échappe à notre Dieu; & tant de péchés secrets que le pécheur se dissimule ne lui échapperont pas. Depuis le premier usage de la raison jusqu'au dernier soupir de la vie la plus longue, chaque action nous sera rendue présente en particulier avec toutes les circonstances de chaque action; ce qui étoit comme anéanti pour vous, revivra dans vous; ces fragilités du premier âge; ces péchés commis il y a tant d'années, & dont les traces ne subsistent plus dans la mémoire; ces péchés d'un moment; ces pensées fugitives; ces desirs, qui passent comme un éclair; ces complaisances à peine connues du cœur qui s'y abandonne; paroles aigres & ameres, qui coulent comme un torrent: ces omissions, qui sont comptées pour rien; ces distractions, ces

négligences, cette tiédeur dans les exercices de piété ; ces plaintes, ces murmures, ces ennuis du chagrin & de la disgrace ; ces raffinemens de l'amour propre ; ces sensibilités du cœur ; cette vanité de l'esprit ; ce goût des plaisirs ; cette fuite de la gêne & de la contrainte ; cet éloignement du travail & de la retraite ; ces égards & cette mauvaise honte du respect humain ; ces délicatesses de l'orgueil ; ces affectations de politesse mondaine ; ces attentions de la sensualité ; cet amour de l'ajustement & de la parure ; ces attachemens, ces liaisons trop humaines ; ces empressemens de la curiosité ; ces aigreurs de l'antipathie ; ces péchés d'autrui, auxquels on ne pense pas, & qu'on produit par voie de scandale ; de mauvaises manieres ; de mauvais conseils ; de mauvais exemples ; les actions les plus saintes, gâtées par les retours de l'amour propre, par l'ostentation de la vanité, par les complaisances de l'orgueil, par les variations de l'inconstance, par les distractions de la tiédeur ; tant de graces méprisées, d'inspirations étouffées, de bons desirs rendus inutiles ; tant de confessions sans contrition, sans véritables résolutions, sans changement ; tant de communions inutiles, froides, languissantes ; Dieu tant de fois offensé ; le prochain tant de fois contristé ; le devoir tant de fois négligé ; que sais-je ? tout ce que l'esprit a pensé : tout ce que le cœur a desiré ; tout ce que la lan-

gue a prononcé de paroles ; tout ce que le corps à fait d'actions ; tout ce que vous avez su, & tout ce que vous avez ignoré ; tout ce que vous avez fait, & tout ce que vous avez négligé de faire, tous les péchés que vous avez commis, & tous ceux que vous avez fait commettre ; toutes les fautes dont le souvenir demeuroit, & toutes les fautes dont le souvenir étoit effacé ; tant de mal & si peu de bien ; tant de graces & si peu de fidélité ; tant d'occasions de pratiquer la vertu, & si peu de vigilance à en profiter ; tant d'amour dans Jesus-Christ, & tant d'ingratitude en vous : tout ce que Dieu a fait pour vous & tout ce que vous avez fait contre Dieu ! quel spectacle ! Quand il s'agit de faire une confession générale, on ne sait comment s'y prendre pour débrouiller ce cahos d'iniquités ; on ne peut soutenir la vue de tant de péchés rassemblés : que sera-ce de voir, non plus comme nous la voyons, mais comme Dieu la voit, cette multitude de ses prévarications, & de se dire : plus de repentir ; plus de miséricorde ? Une éternité & mes péchés, un Dieu irrité & mes péchés ; un enfer & mes péchés ! mais que vois-je ? Quels feux, quels éclairs, quel éclat, quelle majesté ! C'est vous, vous, ô mon Dieu !

TROISIEME REFLEXION.

Le pécheur au tribunal de Dieu, que pensera-t-il de Dieu qu'il a offensé

Un ver de terre devant Dieu; un homme devant Dieu; un pécheur devant Dieu; un pécheur ſeul & abandonné devant Dieu; un pécheur impénitent devant Dieu offenſé, outragé, irrité, que ce coup-d'œil ſera terrible! Balthaſar pâlit ſéche d'effroi à la vue ſeule de cette main qui écrit ſur le mur de ſon palais l'arrêt de ſa mort. Oh! qui pourra comprendre l'humiliation & l'anéantiſſement du pécheur devant Dieu? C'eſt le Dieu grand, vous n'êtes que cendre & pouſſiere; c'eſt le Dieu puiſſant, vous voilà entre ſes bras; c'eſt le Dieu, irrité qui pourra vous dérober à ſes vengeances? c'eſt le Dieu ſaint; que ſont toutes vos vertus, que miſere & foibleſſe? O mon Dieu, pour faire ſentir au pécheur l'énormité de ſes offenſes, il ne ſera point beſoin de votre parole; il vous verra, cela ſuffit; il comparera ſes plaiſirs criminels, ſes irrévérences, ſes profanations, ſes ſcandales, ſes médiſances, ſes calomnies, ſes haines & ſes vengeances avec votre pureté, votre ſainteté, votre majeſté, votre douceur, votre bonté infinie; cette vue lui prononcera ſa ſentence. Il ſe maudira, il ſe haïra, il ſe condamnera lui-même. Moment de douleur & de

larmes! Un homme pécheur, un Dieu juge inexorable! On se perd, on s'abyme dans cette affreuse vérité! Non, le pécheur ne concevra pas qu'il ait pu vous offenser.

Pensera-t-il à s'excuser? on lui montrera l'Evangile, sa loi, ses promesses, les sermens de son baptême, si souvent réitérés au tribunal de la pénitence. Rappellez-vous, lui dira-t-on, tant de remords, d'inquiétudes, d'agitations, de frayeurs; rappellez-vous ces bons exemples, ces instructions chrétiennes, ces graces, ces inspirations; vous pouviez vous sauver, vous ne l'avez pas voulu. Ingrat, vous avez reçu vous seul plus de graces qu'il n'en auroit fallu pour justifier un monde entier. Il verra, dit le Prophête, il se condamnera, il se taira, il approuvera malgré lui le jugement de sa réprobation.

A quoi donc aura-t-il recours? à la miséricorde? il en a abusé; & le temps de la miséricorde n'est plus: le regne de la justice est venu au sang de Jesus-Christ? il l'a profané, & ce sang demande vengeance. A son caractere de Chrétien? il l'a dèshonoré. Aux Saints? ils penseront comme Dieu; ils jugeront comme Dieu, & le pécheur sera l'objet de leur haine.

O mon Dieu, je ne puis soutenir cette idée effrayante! O crainte des jugemens de mon Dieu, pénétrez mon ame, que j'en perde le repos & le sommeil! Les momens ne sont pas éloignés. Que ferai-je? que dirai-

je ? Jesus, vous n'êtes pas encore mon juge, vous êtes mon pere, brisez mon cœur par la contrition, & qu'elle efface mes péchés ! ce que j'aurai pleuré vous ne le punirez point. Pour ne pas vous redouter un jour, de cette crainte qui fait les réprouvés, donnez-moi cette crainte qui fait ici bas les Saints, cette crainte filiale qui vient de l'amour & qui le conserve.

Ainsi soit-il.





CINQUIEME JOUR.

PREMIERE MEDITATION.

Sur l'Enfer.

QUI de vous, dit Isaïe, pourra fixer sa demeure au milieu des flammes vives & dévorantes?

Nous avons médité sur le jugement, un objet plus terrible encore se présente à nos réflexions, il faut le croire ou renoncer à notre religion. Ecoutez, impies : écoutez, pécheurs, l'enfer est votre partage. Vos vaines subtilités ne détruiront point cette vérité ; vous pouvez l'obscurcir ; vous pouvez répandre sur elle des nuages. Hélas ! quand il ne seroit que douteux si l'enfer ne sera point votre héritage ; à quel péril ne vous exposez-vous pas ? Mais je parle à des Chrétiens ; je leur parle d'un mystere il est vrai, mais d'un mystere qu'ils croient sur la parole de Dieu : apprenons-leur à régler leur conduite sur leur croyance ; & ,

pour

pour leur inspirer l'horreur du péché, ne leur dissimulons point la grandeur des châtimens que Dieu réserve au pécheur. Le réprouvé puni dans son cœur & dans son esprit, puni dans son corps, puni pour toujours. C'est le sujet & le partage de cette méditation.

PREMIER POINT.

Le cœur du réprouvé sera privé de l'unique objet qui lui paroîtra souverainement aimable ; son esprit sera plongé dans les réflexions les plus désolantes.

1°. Nous ne concevons point ce que c'est que d'être privé de Dieu, & rien ne marque mieux combien nous avons peu d'amour pour lui : mais il est de foi que cette privation sera un des plus grands tourmens de l'enfer. Nous voulons être heureux ; ce desir nous suit par-tout ; il est attaché à notre nature, il est violent, il est impétueux : l'homme dans l'éternité, séparé de ces objets du monde qui l'amusent par une vaine ombre de bonheur, verra que toute sa félicité est en Dieu, qu'il seroit heureux avec lui, qu'il ne peut être heureux sans lui. Il se portera donc, il s'élancera vers Dieu avec une force inconcevable. Voluptueux, rappellez-vous toute la félicité de vos desirs, toute la fougue de vos emportemens, vous serez encore, si j'ose parler ainsi, mille fois plus épris de Dieu, plus passionné pour Dieu :

avare ; vos inquiétudes, vos alarmes ne ſont qu'une foible image de l'agitation cruelle que vous cauſera la perte de votre Dieu : ambitieux, votre dépit, votre déſeſpoir dans une diſgrace, qu'eſt-ce que tout cela, comparé au ſentiment profond & déſolant que vous éprouverez en vous voyant privé de Dieu ? Plus de plaiſirs, plus de richeſſes, plus de gloire qu'avec Dieu. Nous ne le ſentons pas, comme nous ne ſentons point l'amour de la vie lorſque nous ne ſommes plus dans le péril. Dans un naufrage, avec quelle fureur on s'attache à une planche, avec quelle indifférence on jette dans la mer les effets les plus précieux ! Preſſé de l'ardeur de la ſoif, que ne donneroit-on pas pour la ſatisfaire ? Saiſi de la faim, que ne fait-on pas pour l'appaiſer ? Tels, & plus vifs encore, ſeront les tranſports du réprouvé ; il verra ſon bonheur en Dieu, il voudra être heureux ; il s'avancera comme un homme affamé, & il en ſera repouſſé. Quel excès de douleur & de déſeſpoir ! voir ſon Dieu, ſe tourner vers lui, être entraîné vers lui par cette pente invincible que nous ſentons pour l'unique objet de notre félicité, & ne pouvoir s'en approcher, ne pouvoir jamais s'unir à lui ; le trouver aimable, & ne l'aimer que pour ſon malheur ; deſirer d'être aimé, & ſentir qu'on eſt haï, deteſté ; aimer aſſez Dieu pour le regretter, ne l'aimer pas aſſez pour être juſtifié ; ſentir ſes charmes, ſes attraits, & ſentir en mê-

me temps les menaces, les rebuts, les châtimens d'un Dieu juste & inexorable. Ah! pour nous aider à concevoir ces tristes & désolantes vérités, rentrons en nous-mêmes, examinons comment nous nous sommes conduits à l'égard de Dieu; n'avons-nous pas dédaigné les graces qu'il nous offroit; n'avons-nous pas fermé l'oreille à sa voix lorsqu'il nous appelloit? Ne l'avons-nous pas évité? Ne l'avons-nous pas fui lorsqu'il nous recherchoit, lorsqu'il nous poursuivoit? Les choses ont changé; le regne de la miséricorde est passé : je vous recherche à présent, ô mon Dieu, & vous me repoussez; vous me haïssez, c'est-là mon plus cruel supplice. Je ne puis ni vous aimer, ni ne pas vous aimer. Quel état horrible!

2°. Esprit plongé dans des réflexions désolantes : 1°. le néant & la vanité des biens auxquels le réprouvé a sacrifié son ame, qu'en pensera-t-il alors? ils ne concevra pas sa folie! On lui avoit tant dit que la vie n'étoit presque rien, que l'éternité étoit tout, il ne l'a point cru, il ne le sent, hélas, il ne l'éprouve que trop! Le souvenir des graces dont il a abusé, qu'il a méprisées, qu'il a rejettées. Ce qu'il y a peut-être de plus affreux dans l'enfer, c'est d'avoir pu l'éviter & de ne l'avoir pas voulu. Qu'en eût-il coûté? pour l'éternité tout devoit poroître facile. Il s'agissoit d'un si grand intérêt. Ah! qui voudroit lui rendre une de ces années qu'il a passées dans l'oubli de Dieu, de son salut,

de lui-même ? Desirs frivoles ! il n'a pas voulu ce qu'il pouvoit ; il ne peut plus ce qu'il voudroit. 3°. Le remords de la conscience ; le souvenir de ses péchés. Il en sentira alors toute l'énormité ; il ne pourra s'empêcher de s'écrier que Dieu est juste, & qu'il mérite la peine à laquelle il est condamné, toute affreuse qu'elle est. 4°. Nulle consolation de la part des créatures. La compassion des Saints sera stérile & inefficace ; les compagnons de ses crimes ; ceux qu'il a scandalisés, qu'il a corrompus, s'éléveront contre lui & l'accableront de reproches & d'anathêmes.

SECOND POINT.

Le réprouvé puni dans son corps *vivi missi sunt in stagnum ignis ardentis*. Plongé dans un torrent de feu, le pécheur en sera pénétré : ce voluptueux si délicat, si sensible, le voilà donc environné de flâmes, noyé dans les flâmes. L'enfer est un supplice que Dieu a préparé pour manifester sa justice: nous est-il permis de juger des vengeances de Dieu par l'étendue de ses bontés, & de la miséricorde avec laquelle il nous a pardonné? Un Dieu rassasié d'opprobres, jouet d'une populace insolente ; un Dieu traité comme un fou, comme un roi de théâtre ; un Dieu livré à la fureur des bourreaux ; un Dieu déchiré de coups ; un Dieu sur la croix, voilà ce qu'il a fait pour expier nos crimes, pour appaiser son pere irrité. Est-il étonnant, après

cela, que la punition de vos péchés réponde à quelques égards au prix de ſon ſang? Dieu déployera donc la force de ſon bras pour punir le péché. Vous qui ne jugez que par le rapport des ſens, voyez ces flâmes allumées par le ſouffle de la juſtice d'un Dieu outragé, mépriſé, dédaigné; conſidérez un homme noyé dans le feu, & dans le feu de l'enfer! Pécheurs, telle, & plus terrible encore, ſera votre demeure dans les ſiécles des ſiécles.

TROISIEME POINT.

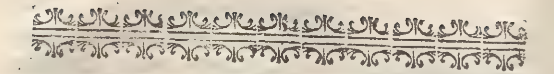
L'éternité des peines: la peine de l'éternité. 1°. Elles ne finiront point, ces peines affreuſes, ces peines cruelles! Les années, les ſiécles s'écouleront; l'éternité ne paſſera point. Perdons-nous dans les ſuppoſitions ordinaires, d'un oiſeau qui tous les ans iroit prendre un grain de ſable ſur le rivage de l'Océan; d'une larme qui, verſée tous les cent ans, formeroit une vaſte mer. Ne craignons point d'épouvanter notre imagination: repréſentons-nous le moment affreux pour le réprouvé, qui ſuivra le jugement de Dieu. Plus de temps, plus d'eſpérances; les portes du Ciel ſeront fermées auſſi bien que les portes de l'abyme; plus de jours, de mois, d'années; au bout d'un ſiécle, au bout de mille ſiécles, l'éternité! Ah! Seigneur J'ai verſé tant de larmes; le feu m'a brûlé, conſume; je ne ſais ce que je ſuis; je meurs & je re-

nais à de nouvelles peines! O mort, que craignois tant, viens à moi! Détruisez-moi, Seigneur. Quelle grace funeste! & la demander sans pouvoir l'obtenir, sans pouvoir l'espérer: *æternitas*! Oh, souvenir affreux! oh, folie des hommes! Avant que de pécher, pensez à l'éternité; après avoir péché, pensez à l'éternité. C'est un préservatif, c'est un reméde. Puissiez-vous en profiter pour changer, pour vivre, pour mourir en Chrétiens.

2°. La peine de l'éternité. Je suis malheureux, & je le suis pour toujours. Ah! mes freres, si nous y pensons sans frémir, c'est une raison de plus de trembler, parce que nous avons tout lieu de craindre que ce ne soit une marque de notre réprobation. La mesure des graces ne seroit-elle pas remplie? N'ai-je pas lassé la patience de mon Dieu? Je l'ai si souvent abandonné, ne m'auroit-il pas abandonné à son tour? Quoi! je serois réprouvé, je serois condamné à des tourmens sans fin; & quels tourmens, ô mon Dieu! Je puis encore les éviter. Combien de fois les ai-je mérités? Que de péchés j'ai commis; avec quelle ingratitude je vous ai outragé, trahi! Mais c'en est fait, Seigneur, je vais renoncer à tout ce qui peut m'éloigner de vous, à tout ce qui peut m'exposer aux coups terribles de votre justice; je vais travailler à expier par mes regrets, & sur-tout par mon amour pour vous, ô mon Dieu, une vie malheureusement passée dans l'oubli de vos bienfaits & dans le mépris de votre

grace. Souffrir des maux cruels, souffrir des maux sans fin; être privé de vous, en être privé pour toujours; ne pas vous aimer, ne vous aimer jamais. Non, Seigneur, non, je ne puis me faire à cette affreuse idée, & je désavoue, je déteste tout ce qui pourroit affoiblir en moi l'horreur du péché & le prix de votre bonté & de vos bienfaits. Fortifiez-moi dans cette sainte résolution; donnez-moi d'y persévérer & de vivre désormais, de mourir enfin fidele à votre loi. Ainsi soit-il.





SECONDE MÉDITATION.

Sur les ſouffrances de Jeſus.

VOus vous repréſenterez Jeſus-Chriſt au jardin des Oliviers, pâle, abattu; languiſſant, proſterné contre terre, baignez de ſes larmes, trempé de ſon ſang; enſuite abandonné de ſes diſciples; ſeul entre les mains d'une troupe ennemie; traîné de tribunaux en tribunaux; inſulté, renoncé, outragé, blaſphêmé; enfin ſur la croix, couvert de bleſſures profondes & expirant dans les plus affreux ſupplices.

O mon Dieu, qui a pu vous mettre dans cet état? Je baiſe la terre arroſée de vos larmes & baignée de votre ſang. Que ces larmes, que ce ſang tombent ſur mon cœur pour l'ammollir & l'attendrir! Que j'approfondiſſe aujourd'hui le myſtere de votre amour & que je ne l'oublie jamais.

Mais enfin, quel eſt celui qui ſouffre? & pour qui ſouffre-t-il? Saint Pierre me l'apprend: Jeſus-Chriſt a ſouffert, il a ſouffert, pour nous.

PREMIER POINT.

C'est Jesus-Christ qui souffre.

C'est Jesus-Christ qui souffre ; c'est-à-dire, le fils unique de Dieu ; le Dieu de gloire & de majesté ; le Dieu maître du monde, & que le monde devroit adorer comme son maître. Les hommes ont-ils osé méconnoître leur Dieu, renoncer leur Dieu, persécuter leur Dieu ? Et je l'ai osé moi-même ! Combien de fois je l'ai abandonné par foiblesse, désavoué par respect humain, sacrifié à mon plaisir, à ma vanité, à mon indolence, à mes ressentimens ? Combien de fois je lui ai porté des coups plus sensibles que la mort ? Car un péché, un seul péché, & le péché qui nous paroît le plus léger, déplaît à Dieu plus que tous les maux qu'il souffre.

C'est Jesus-Christ qui souffre ; c'est-à-dire, l'homme le plus saint, le plus juste, le plus doux, le plus aimable qui fût & qui puisse être jamais. Cet homme pacifique, dont les Prophêtes ont dit qu'il n'ouvrira point la bouche à la plainte & au murmure ; qu'il n'achevera point de briser un roseau à demi rompu ; que dans les mains de ses ennemis il ne saura pas même se plaindre, qu'il ne saura que pleurer sur leurs crimes, aimer les pécheurs & mourir pour eux. Cet homme

tendre & ſenſible à toutes les diſgraces des hommes, qui a ſignalé ſa vie par tant de bienfaits, qui a fait du bien à tout le monde, & qui n'a fait de mal à perſonne. Qu'ils s'élevent contre Jeſus-Chriſt, ceux d'entre les Juifs qui ont à ſe plaindre de Jeſus-Chriſt; il leur a fait du bien à tous; il m'en a fait ſur-tout à moi-même, & cependant j'ai été ſon ennemi le plus déclaré. Rappellons-nous ici les graces de Dieu & nos infidélités envers Dieu.

Oui, je ſuis plus ingrat & plus coupable que les Juifs : lorſqu'ils perſécutoient Jeſus-Chriſt, il n'étoit pas encore mort pour eux; il eſt mort pour moi, je le ſais & je ne l'aime pas. On preſſoit un ſaint martyr de blaſphêmer le nom de Jeſus-Chriſt, hélas! répondit-il, comment le pourrois-je? il ne m'a jamais fait de mal.

O mon Dieu, avez-vous pu ſoutenir ſi long-temps mon ingratitude? Vous m'avez trop aimé, je ne vous ai point aſſez aimé; & puis-je vous aimer aſſez? Que tout autre amour ſorte de mon cœur; il faut vivre pour celui-là ſeul qui eſt mort pour moi.

Jeſus-Chriſt ſouffre : vous le voyez, Seigneur, ne ferez-vous rien pour le défendre? Les Anges de paix verſent des larmes améres à la vue de leur Dieu ſouffrant, & ils ne viennent pas à ſon ſecours. Qui ſuis-je donc, moi, pour me plaindre quand Dieu

permet que je souffre ? Les hommes me persécutent ; les personnes qui devroient avoir pour moi plus de tendresse, ont le plus d'indifférence ; sur cela mon cœur s'aigrit, il s'irrite, il se révolte ; j'ai de la peine à leur pardonner ; j'ai de la peine à m'en consoler. Mais à la vue de Jesus-Christ souffrant, puis-je me plaindre ? Qui est-il ? & qui suis-je ? & qu'est-ce que je souffre en comparaison de ce qu'il a souffert ? Depuis que mon Sauveur a souffert, ne dois-je pas mettre toute ma gloire & tout mon bonheur à souffrir ? O mon Jesus, que mille actions de graces vous soient rendues, de la bonté que vous avez de me ménager des peines & des chagrins ! Quoi ! je vous verrois rassasié de douleurs ; abreuvé de fiel & de vignaire ; répandant tout votre sang ; plongé dans l'amertume & dans l'ennui ; outragé, insulté par les hommes, & je consentirois à être dans le repos, dans le plaisir, dans la paix, dans l'estime & l'amitié des hommes : serois-je à vous si je n'étois comme vous ? Malheur donc à moi si je me plains lorsque j'ai quelques traits de ressemblance avec vous. O croix de mon Jesus, je vous adore, vous serez mon partage.

C'est Jesus-Christ qui souffre : il pouvoit ne pas souffrir ; il n'avoit qu'à parler, & des millions d'Anges auroient exterminé ce peuple impie. Pourquoi donc souffre-t-il ? il souffre pour nous apprendre ce que c'est que le péché. Non, je n'ai pas besoin d'autre

instruction ; la croix de Jesus-Christ me dit tout & m'apprend tout. Ce péché que je ne crains pas, que je ne déteste pas, que je ne pleure pas, un Dieu l'a pleuré ; un Dieu a versé son sang pour le réparer. Distractions, mensonges, médisances, oisiveté, vanité, amour de moi-même, aigreur, ressentimens, je croyois que ce n'étoit rien. Puis-je assez pleurer ce qui a causé les pleurs d'un homme Dieu ? Puis-je assez expier ce qui a coûté le sang d'un homme Dieu ? Serois-je assez ingrat pour faire de nouveau couler vos larmes, ô mon Jesus ? Serois-je assez insensé pour m'exposer aux vengeances d'un Dieu qui a puni si rigoureusement son fils unique, qui n'avoit que l'ombre & l'apparence du péché ? O péché, c'est toi qui as réduit mon Jesus dans cet état ! que je dois l'aimer ! mais que je te dois haïr !

Jesus-Christ souffre afin de m'apprendre la grandeur de son amour. Quand les Juifs le virent pleurer sur le tombeau de Lazare, ils s'écrierent : voyez comme il l'aimoit !

Jettez les yeux sur Jesus mourant, il vous dit : voilà comme je vous aime ; & moi, ô mon Sauveur, comment vous ai-je aimé ? Mes plaisirs, mes penchans, mon repos, mon inaction, voilà ce que j'ai aimé. Vous m'avez préféré à tout, & il n'est presque rien que je ne vous aie préféré.

SECOND POINT.

C'est pour moi que Jesus - Christ souffre.

C'est pour moi que Jesus-Christ est accablé de tristesse, qu'il pleure, qu'il verse son sang, qu'il meurt. Et qu'avois-je fait pour mériter son amour ? Je n'étois pas encore ; je ne devois être que long-temps après ; je ne devois être qu'une ame ingrate, infidele, & cependant il souffre pour moi. Quel autre que Jesus est capable d'un amour si tendre ? Quel autre que Jesus mérite donc mon amour autant que lui ? Jesus seul a pu m'aimer jusque-là ; c'est lui seul que je dois aimer préférablement à tout ; & cependant c'est lui seul que je n'ai pas aimé. J'ai aimé le monde, mes amis, mes parens ; pour Jesus seul mon cœur a été insensible : si j'ai redouté la rigueur de ses jugemens, ai-je dû oublier l'excès de sa tendresse ? N'est-il pas mort principalement pour se faire aimer ? Quand il s'est agi de lui plaire, qu'ai-je fait ? M'entretenir avec lui dans la priere ; lui parler dans la solitude ; me rappeller son souvenir dans le tumulte du monde ; me mortifier pour lui, l'aimer, lui donner des preuves de mon amour, c'est ce que je n'ai jamais su : je n'ai jamais été à lui ; j'ai presque toujours été contre lui.

C'est pour moi que Jesus-Christ meurt, & je ne vivrois pas pour lui ? Que ne font-ils

effacés du nombre de mes jours, tous ceux où je n'ai pas vécu pour lui !

C'est pour mériter, pour gagner mon amour que Jesus-Christ meurt ; je l'entends qui me dit : je meurs pour vous ; aimez moi, & je meurs content. Vous aimer, ô mon Jesus ! & pourrois-je ne vous pas aimer ? Je l'ai pu, je le sais ; mais je ne conçois pas comment je l'ai pu. Ah ! l'image de mon Dieu mourant sera toujours présente à mon souvenir ; dans toutes mes actions, je ne chercherai qu'à lui plaire ; je n'aurai des amis que pour en faire les amis de Jesus, que pour leur inspirer l'amour de Jesus-Christ.

C'est pour moi que Jesus-Christ meurt. Mais si je ne l'aime pas, sa mort sera pour moi l'occasion des plus affreux châtimens ; si j'ose l'offenser, je serai plus ingrat, je serai plus criminel, je serai plus sévérement puni. Que votre sang, ô mon Sauveur, ne demande jamais vengeance contre moi. Je suis à vous, je veux y être, j'y serai éternellement ; je vous aime, & je n'aime rien que vous ou par rapport à vous. Que ne puis-je répandre tout mon sang pour votre gloire, comme vous avez répandu le vôtre pour mon salut ? Si je ne puis donner sang pour sang, je donnerai cœur pour cœur, amour, pour amour.

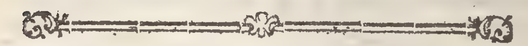
Rentrez au dedans de vous-même ; voyez quel amour est opposé dans votre cœur à l'amour de Jesus. Amour exclusif de vous-même ; le desir de plaire au monde ; la crainte

de lui déplaire ; ne vouloir que ſon eſtime & ne craindre que ſes mépris. De-là tant de délicateſſe ſur ce qui regarde la réputation ; tant de complaiſance pour ceux qui vous aiment ou que vous aimez : delà tant de diſſipation, de diſtraction, de dégoût & d'ennui dans la priere & d'éloignement pour la ſolitude. Sur tout cela un repentir ſincere & des réſolutions efficaces.





SIXIEME JOUR.



PREMIERE MÉDITATION.

Jesus-Christ au jardin des Oliviers.

REPRÉSENTEZ-VOUS Jesus-Christ dans l'état que nous décrit l'Evangile : seul, loin de ses Disciples, dans l'obscurité d'une nuit profonde, agité par la crainte, consumé par l'ennui & la tristesse, poussant des soupirs, versant des pleurs, comme abandonné de son pere, sans secours, sans consolations : faites un acte de foi pour l'adorer dans cet état, & réconnoissez votre Dieu dans ce Jesus affligé & désolé. Dites-lui, avec le Prophête : que votre douleur est grande, Seigneur ; vos ennuis & vos peines sont comme une mer immense, dont on ne peut mesurer l'étendue. Que ne puis-je, ô mon Jesus, guérir la plaie de votre cœur & tarir la source de vos larmes ! du moins mes pleurs couleront avec les vôtres. Faites, ô mon Dieu, que je pénétre le mystere de votre tristesse

triſteſſe & de vos frayeurs, que je m'afflige avec vous, & que je me conſole avec vous.

Les peines intérieures de Jeſus-Chriſt doivent nous affliger devant Dieu ; la conduite de Jeſus-Chriſt dans ſes peines intérieures, nous montre comment nous devons nous comporter dans nos chagrins & dans nos peines.

PREMIER POINT.

Les peines intérieures de Jeſus doivent nous affliger devant Dieu.

Elles doivent nous inſpirer une douleur de compaſſion, parce qu'elles ſont très-grandes ; une douleur de reconnoïſſance, parce que nous en ſommes la cauſe ; une douleur de repentir & de confuſion, parce que nous les continuons.

1°. Elles doivent nous inſpirer une douleur de compaſſion, parce qu'elles ſont très-grandes. Quel changement s'eſt fait tout à coup en Jeſus-Chriſt ? Il étoit, en entrant à Jéruſalem, le Dieu de gloire & de majeſté ; je le cherche, j'ai de la peine à le reconnoître ; je ne vois qu'un homme foible, ſaiſi par la crainte. La douleur, l'ennui, la langueur, une triſteſſe mortelle s'emparent de ſon ame ; il cherche la ſolitude & il la fuit ; il revient à ſes Diſciples & il les quitte ; il ſe proſterne contre terre & il ſe releve : partout la douleur & l'abattement l'accompa-

gnent ; il ne ſe ſoutient plus ; la force l'abandonne ; il tombe, il ſe plaint, il ſoupire, lui qui aimoit tant à ſouffrir ! Diſciples de Jeſus, où êtes-vous ? que faites-vous ? Plongés dans un lâche ſommeil, ils ne l'entendent pas. Pere ſaint, pere juſte, vous voyez votre fils, ce fils ſi cher à votre cœur, ſi digne de votre amour, vous le voyez perdu dans la douleur, noyé dans ſes larmes, & vous différez à envoyer l'Ange qui doit le conſoler ; il vous appelle & vous ne répondez pas ; il vous parle & vous ſemblez ſourd à ſa voix ! Rebuté, abandonné, comment ſoutiendra-t-il le poids de la douleur qui l'accable ? Une ſueur froide qui coule de tout ſon corps, trempe ſes habits & arroſe la terre ; ſes veines s'ouvrent, le ſang coule, il demeure étendu dans ce déluge de ſang & de larmes ; & quel eſt-il cet homme de douleur ? ah, un pere, un enfant, un époux, un ami, ſi je les voyois dans cet état, je n'aurois point aſſez de larmes pour pleurer leurs malheurs ! c'eſt mon Dieu ; c'eſt mon maître, mon époux, mon pere, mon Sauveur, le plus aimable d'entre les enfans des hommes, & celui qui m'aime de l'amour le plus tendre. Vingt fois, cent fois peut-être, j'ai entendu le récit de ſes douleurs, & mon cœur n'a point eu de ſoupirs, mes yeux n'ont point eu de larmes ! J'ai pleuré les diſgraces des hommes ; j'ai pleuré des chagrins qui n'étoient rien, je ne pleure pas mon Dieu affligé & déſolé ! Cœur trop ſenſible & trop tendre

pour la créature ; cœur insensible & indifférent pour le Créateur. Quand me donnerez-vous, ô mon Dieu, ce cœur de chair que vous avez promis à vos enfans ? Quand m'ôterez vous ce cœur de pierre & de bronze que rien ne touche & n'attendrit ? Oh ! que deviendrai-je devant vous, quand vous opposerez mon cœur au cœur de Jesus, ce cœur plein d'amour & de tendresse à ce cœur dur & inflexible ? Sensibilité de cœur pour Jesus-Christ ; amour pour Jesus-Christ, vertu précieuse qui anime, qui vivifie toutes les autres vertus, gage de la prédestination, caractere de tous les Saints, qui ont été d'autant plus Saints, qu'ils ont eu un amour plus tendre pour Jesus-Christ.

Quel amour pour Jesus-Christ, qu'un amour qui ne sait ni gémir, ni s'attendrir, ni pleurer ? Non, mon Sauveur, rien ne pourra effacer de mon souvenir le triste spectacle que je vois aujourd'hui. Si j'ai des larmes à donner, ce sera principalement pour vous qu'elles couleront. Vous souffrez encore aujourd'hui ; vous gémissez, vous pleurez dans les pauvres ; je sentirai leurs peines, je m'efforcerai de les consoler, de les soulager.

2°. Les peines intérieures de Jesus-Christ doivent nous inspirer une douleur de reconnoissance, parce que nous en sommes la cause ; car qu'est-ce qui jette Jesus-Christ dans l'abattement ? ce n'est pas la crainte des supplices, ce n'est pas du moins celle qu'il

laisse agir le plus sur son cœur, Il avoit toujours souhaité le jour de sa mort. *Hélas*, disoit - il à ses Apôtres, *qu'il me tarde de le voir arriver, ce jour heureux, où je serai baptisé d'un baptême de sang*! Qu'est - ce donc qui l'afflige ? il le dit dans le Prophête : *Les torrens d'iniquités m'ont environné de toutes parts.* A cet instant Jesus-Christ voit devant lui tous les péchés du monde, tous les péchés de tous les siécles, tous les péchés de tous les états, de toutes les conditions ; il voit tant de peuples infidéles qui demeureront volontairement dans leurs ténébres ; tant de Chrétiens qui n'auront la foi que pour la dèshonorer par leurs vices ; il voit ses graces, que nous rendons inutiles, son sang répandu sans fruit pour des hommes qu'il veut sauver & qui voudront se perdre. Représentez-le vous qui dit, dans le Prophête : *C'est donc en vain que je vais m'immoler* ! Je meurs pour sauver les hommes, & ils ne voudront pas se sauver ; pour les toucher, & ils ne se laisseront pas toucher. C'est en vain que je meurs ? mais, non ; si les hommes refusent de se sauver, leur perte n'en sera que plus triste & plus malheureuse ; si mon sang, si ma grace, qui en est le prix, ne les convertit pas, ils n'en seront que plus coupables, que plus punis. O hommes, pour savoir combien je souffre, il faudoit savoir combien je vous aime. Jesus se livre à cette pensée douloureuse ; c'est-là ce qui l'afflige & le désole. Vous me vîtes alors, ô mon Sauveur, vous pensâtes à moi,

vous pleurâtes sur moi, vous fûtes affligé pour moi ; entre tous les péchés vous distinguâtes les miens ; vous apperçûtes tant de graces que j'ai rendues inutiles, tant de bons desseins que je n'ai point exécutés, tant d'infidélités, de négligence, de dissipation, de vanité, de mondanité, d'orgueil, d'amour propre. Rappellez-vous les péchés les plus considérables de votre vie.... Vous me voyiez dès-lors, ô mon Jesus, faisant telle & telle chose contre votre loi.... Oui, entre tous les hommes, c'est peut-être moi qui vous ai causé la plus vive douleur. Que sont-ils ces péchés que vous pleurez ? Ah ! si vous les pleurez, pourquoi est-ce que je ne les pleure pas ? Je les pleure aujourd'hui avec vous, je les déteste avec vous ; faites, ô mon Dieu, que je les pleure sincérement, amérement ; faites sur-tout que je n'y retombe plus désormais.

3°. Les peines de Jesus-Christ doivent nous inspirer une douleur de confusion & de repentir, parce que nous les continuons.

Il est vrai que Jesus-Christ ne souffre plus ; mais il ne tient pas à nous qu'il ne souffre encore aujourd'hui. Et d'ailleurs comme les peines de Jesus-Christ ont répondu au nombre de nos péchés, il faut le considérer comme s'il souffroit actuellement. C'est donc moi, ô mon Dieu, qui, dans le temps que vous étiez plongé dans la douleur, augmentois vos peines à chaque instant. Un Dieu

affligé pour moi & par amour pour moi, & je continuerois de l'affliger !... Seroit-il possible, ô mon Jesus, que je pusse me résoudre dans la suite à vous accabler du poids de mes péchés ? Non, non je ne penserai plus qu'à vous consoler par mon amour & par ma fidélité.

SECOND POINT.

La conduite de Jesus-Christ dans ses peines intérieures, modèle de notre conduite dans les peines qui nous affligent.

Que fait Jesus-Christ dans cet état de douleur ? Où cherche-t-il sur-tout sa consolation ? Il commence par quitter Jérusalem & se séparer de la multitude de ses Disciples. A quoi sert-il, pour l'ordinaire, d'épancher notre cœur, de raconter nos disgraces à tant de personnes ? Après quelques momens de satisfaction que l'on goûte à se plaindre & à être plaint par les autres, on revient à soi-même, le chagrin renaît aussi-tôt ; que dis-je ? il s'augmente par les remords de la conscience. Nos prétendus consolateurs entrent dans toutes les vues de notre amour propre ; ils nous irritent souvent plus que nous ne l'étions ; on parle avec feu & vivacité, la charité est blessée ; on communique à des amis toutes ses aigreurs & tous ses ressentimens, on bannit la charité de leur cœur ; après toutes ces vaines consolations, on remporte

toutes ses peines & de nouveaux péchés. Qu'il nous seroit avantageux de nous accoutumer à souffrir dans la paix & le silence! Une croix que l'on fait tenir secrette; un chagrin dont on ne parle qu'à Dieu, est un grand trésor pour une ame pacifique & la source de bien des graces. En nous plaignant comme nous faisons, nous ne souffrons pas moins, & nous perdons le mérite de ce que nous avons à souffrir.

Jesus-Christ mene cependant avec lui trois de ses Disciples. Dieu ne défend point d'avoir un ami à qui l'on ouvre son cœur, mais il le faut connoître sage, & encore plus ami de Dieu que le nôtre. Ceux qui savent nous adoucir, nous inspirer la paix & la charité, c'est à ceux-là & à eux seuls qu'il faut parler. La confidence mutuelle qu'on se fait dans le monde de ses peines & de ses chagrins, fait une grande partie des péchés du monde.

Jesus-Christ trouve ses Disciples endormis: voilà les hommes, voilà ce que nous en devons attendre. L'ami véritable & constant, c'est Jesus. Et quand les hommes nous aimeroient, ils ne pourroient pour l'ordinaire que nous plaindre, ils ne pourroient nous consoler. Notre cœur ne dépend que de Dieu; Dieu seul peut lui rendre le calme. Tant de fois j'ai ouvert mon cœur à mes amis; je leur en ai montré les peines & les blessures, ai-je trouvé leur main assez habile pour le tranquilliser?

Jesus-Christ s'adresse à son pere. Venons

à Dieu ; ne nous plaignons qu'à lui, & n'attendons la paix que de lui. Il le prie, & comment ? priere humble : prosterné contre terre, *ô mon Dieu* ! dans nos peines, adorons la volonté & les ordres de notre maître ; c'est à lui d'agir, c'est à nous de souffrir ; c'est en se soumettant, ce n'est pas en murmurant qu'on le désarme. Priere tendre... *ô mon pere*... oui, c'est notre véritable pere. Pourquoi nous fier aux hommes ? Ont-ils plus de pouvoir ? ont-ils plus d'amour que notre Sauveur ? Priere persévérante... Il prie jusques à trois fois ; il prie jusqu'au moment où l'on vient se saisir de lui. Ne nous lassons point de parler à Dieu, puisque Dieu ne se lasse point de nous entendre.... priere soumise.... *que votre volonté s'accomplisse*... Parlons à Dieu de nos peines & laissons-lui le soin de notre destinée ; il sait mieux que nous ce qui nous convient... priere exaucée. Car quoique le pere éternel n'ôte point à Jesus-Christ le calice de sa passion, il lui envoie un Ange pour fortifier sa sainte humanité. Jesus-Christ ne se plaint plus, il ne s'afflige plus ; il souffre encore, mais son ame ne se livre plus aux impressions de la crainte. Notre priere ne sera jamais inutile ; nons obtiendrons ce que nous demandons, ou des biens plus grands que ceux que nous demandons. ... Prenons ici la ferme & sincere résolution de ne chercher notre consolation qu'en Dieu & avec Dieu.

SECONDE

SECONDE MÉDITATION.

Jesus-Christ arrêté par les Soldats.

VOUS commencerez par vous représenter Jesus-Christ environné de soldats que la fureur anime & qui osent porter leurs mains sacriléges sur ce Dieu d'amour & de bonté. Qui pourroit concevoir les outrages dont ils l'accablent Ils blasphêment contre sa doctrine ; ils traitent ses miracles d'illusion & d'imposture ; ils insultent à sa foiblesse. Mais sur-tout n'oubliez point la douceur, la paix, la tranquillité de Jesus-Christ qui, sans se plaindre, se livre à leur fureur. O mon Jesus, je baise vos chaînes, j'adore vos liens ; hélas ! ce sont les liens de mes péchés ; ce sont les liens de votre amour qui vous retiennent captif. Je les déteste ces péchés ; je le remercie cet amour qui vous réduit à un état si indigne de vous. Je le reconnoîtrois mal cet amour si, lorsque vous êtes captif pour moi, je refusois de me captiver pour vous ; si je balançois à vous sacrifier, s'il le faut, une liberté que vous avez sacrifiée au desir de me sauver.

Sacrifice que Jesus-Christ fait de sa liberté ; sacrifice volontaire ; sacrifice constant & durable.

PREMIER POINT.

Sacrifice volontaire.

Jesus-Christ ne perd sa liberté que parce qu'il veut la perdre. Ce ne sont point les soldats qui le saisissent, c'est son cœur qui s'offre à l'esclavage ; ils suivent leur fureur, ils servent encore plus sa sagesse : lorsqu'il se retire au jardin des Oliviers, il sait que le Disciple perfide a marqué cet endroit pour trahir son maître. Avant que les soldats parussent, Jesus-Christ, à qui rien n'est caché, dit : *Levons-nous, allons au-devant de celui qui doit me trahir.* Il n'attend pas qu'on le découvre, il vient se présenter aux Juifs : *Que cherchez-vous ? je suis Jesus que vous cherchez ;* il releve les Juifs, qu'une seule de ses paroles avoit renversés par terre ; il défend à ses Disciples de s'opposer à sa captivité. S'il perd donc la liberté, c'est qu'il consent à la perdre.

Que ce sacrifice de sa liberté fût méritoire pour Jesus-Christ. Dans ce premier sacrifice étoient renfermés tous les autres sacrifices qu'il fit dans le cours de sa passion ; le sacrifice de sa vie & le sacrifice de son honneur. Le sacrifice de sa vie, car Jesus prévoyoit l'usage que les Juifs alloient faire du pouvoir qu'il leur donnoit sur lui ; il se voyoit déjà précipité dans un cachot ténébreux, abandonné à la licence effrénée des soldats, livré

à la plus vile populace & lui servant de jouet, attaché à la colonne, tout déchiré de coups & nageant dans son sang.... Le sacrifice de son honneur; car, en voyant Jesus chargé de fers & traîné de tribunaux en tribunaux, que pensa le peuple perfide & obstiné, de sa doctrine & de ses miracles? On commence dès-lors à insulter à sa foiblesse, à le regarder comme un imposteur, à dire: *Il a sauvé les autres, pourquoi ne peut-il se sauver lui-même? S'il est le Roi d'Israël, qu'il échappe à la puissance de ses ennemis; qu'il brise ses liens, & nous croirons en lui.*

Jesus-Christ prévoit toutes ces insultes & tous ces outrages; mais la volonté du pere céleste lui est connue; mais son amour le presse de répandre le sang qui lavera les péchés du monde. Tous les supplices qui l'attendent; tous les affronts qu'il aura à essuyer ne peuvent l'empêcher d'obéir à la voix de son pere & à celle de son amour. Elle est donc enfin arrivée, ô mon pere, l'heure que vous avez marquée pour mon sacrifice; victime obéissante, je vais marcher à l'autel où je dois être immolé. Et vous, hommes, les enfans de ma douleur & de mes larmes, vous allez connoître jusqu'où va ma tendresse: c'est pour vous sauver que je consens à mourir. Content, satisfait si mon sang répandu me gagne votre cœur.

Il s'avance donc vers les Juifs; il se dépouille de l'éclat de la majesté & de la puissance divine. On n'apperçoit plus en lui

qu'un homme foible & semblable au reste des hommes ; ce n'est plus même un homme, c'est, selon l'expression de saint Paul, *un esclave* ; & quel esclave fut jamais traité avec plus de mépris & d'opprobre ! Du jardin des Oliviers on le traîne aussi-tôt chez Anne, l'un des souverains Pontifes ; à peine le jour a-t-il commencé de paroître, que la nouvelle de ce grand événement, répandue dans Jérusalem, remplit la ville de trouble & de tumulte. A la vue, & parmi les clameurs, les insultes, les mépris d'une multitude infinie, Jesus, captif & lié comme un criminel, est mené de la maison d'Anne à celle de Caïphe ; de-là au tribunal de Pilate ; du tribunal de Pilate, au palais d'Hérode ; du palais d'Hérode il retourne au prétoire du magistrat Romain, & enfin il marche au Calvaire, toujours dans cet état de captivité & de servitude, toujours dans cet état d'humiliation & d'opprobre.

Ont-ils pu, ô mon Jesus, ont-ils pu, ces Juifs barbares, presser de liens sacriléges ces mains de miséricorde, qui ne s'ouvrirent jamais que pour répandre des graces ; ces mains puissantes, qui ont formé le ciel & la terre ; ces mains secourables, qui vont briser les liens qui retiennent le monde sous l'esclavage de l'enfer & du péché ? Je me plains des Juifs, je ne dois me plaindre que de moi. Vos malheurs, vos opprobres, ô mon Sauveur, tout cela est mon ouvrage. Ma hauteur & ma fierté ; cet esprit d'orgueil &

d'indépendance ; cet amour de la liberté qui me possede & qui me domine ; cette licence que je me donne de suivre mon humeur, mes caprices, mes inclinations, voilà ce qui vous rend aujourd'hui captif. Puisque les liens qui vous pressent sont l'ouvrage de mes péchés, il est juste que je les arrose de mes larmes. Je me prosterne devant vous. Dans ce Jesus captif, je reconnois & j'adore mon maître & mon Dieu.

Pourquoi sont-ils passés, ces jours de persécution, lorsque ceux qui aimoient Jesus pouvoient espérer l'honneur d'être à leur tour captifs comme lui & pour lui ? Quelle joie pour les Apôtres de se voir emprisonnés pour Jesus-Christ ! avec quel respect, dans les siécles de la primitive Eglise ! on regardoit les Confesseurs de Jesus-Christ ; avec quelle vénération on baisoit leurs chaînes ! Depuis que Jesus s'est rendu captif pour les hommes, le comble de la gloire est d'être captif avec Jesus-Christ & de partager ses opprobres. Saint Paul, au temps de sa captivité à Rome, ne séparoit point ces deux titres : *Paul, Apôtre de Jesus-Christ, & Paul, prisonnier de Jesus-Christ* Il regardoit le second titre comme plus honorable que le premier. Il s'en faisoit un droit pour obtenir des fideles tout ce qu'il vouloit : *C'est moi qui vous en conjure, moi qui suis captif en Jesus-Christ.* Dans un Apôtre cela est moins surprenant. Saint Louis, dans sa prison, ne signoit que Louis, prisonnier de Jesus-Christ, ce lui

étoit plus que d'être maître d'un grand Empire.

Il me semble aussi, ô Jesus, le Dieu de mon Dieu, que tous mes vœux seroient accomplis si vous me faisiez part de vos chaînes & de vos liens. Je me trompe, je ne suis qu'une ame ingrate & infidele. Comment aurois-je le courage de porter des chaînes si pesantes, moi qui ne sais pas en porter de légeres ?

Amour de la liberté & de l'indépendance, source de tant de fautes & de tant d'égaremens, obstacle à la perfection chrétienne ! On ne veut avoir d'autre maître que soi-même ; on ne veut dépendre que de soi-même : loin de chercher à se captiver, on secoue le joug de la dépendance ; de la subordination la plus légitime.

Les engagemens que tout Chrétien prend avec Jesus-Christ dans le baptême, ce sont de liens qui doivent nous captiver. Combien de fois ai-je rompu ces liens sacrés ? Combien de fois j'ai négligé les inspirations de la grace pour suivre celles de l'amour propre, j'ai quitté la volonté de Dieu pour suivre la mienne ? Jesus-Christ est captif pour moi ; &, entêté de ma liberté ; tout ce qui peut me gêner, me contraindre, me captiver, je l'ai en horreur.

Faites-moi la grace de m'en souvenir toujours, Seigneur, par le seul moyen d'avancer dans les voies de la justice & de la charité, c'est de se laisser conduire en tout par

l'Esprit-Saint, c'est de marcher dans les voies d'une humble & sainte dépendance, sans cela on fait beaucoup de mal, on ne fait pas de bien véritable, on n'agit que par humeur; aujourd'hui on est exact à la priere, & demain on la quittera.

Outre les engagemens communs à tous; chacun en a de particuliers. Vous m'avez mis, Seigneur, dans l'état où je suis; des supérieurs à satisfaire; des égaux à ménager; des proches à contenter; des domestiques à gouverner; une famille à conduire: pour bien remplir ces engagemens, qu'il faut avoir de complaisance pour les autres & en avoir peu pour soi-même, se prêter à toutes leurs inclinations & renoncer aux siennes! que d'assiduité dans sa maison, que d'attention, que de vigilance, que de douceur pour remplir tous les devoirs & pour plaire à tous les caracteres! l'ai-je fait? n'ai-je rien à me reprocher? Cette vie est pénible, & l'amour propre fuit la contrainte. Mais qu'y a-t-il que la vue de vos liens ne puisse adoucir? Vous avez fait pour moi plus que je ne puis faire pour vous. Je renonce à moi pour être entiérement à vous.

SECOND POINT.

Sacrifice constant & durable.

Jesus-Christ ne se repentit point de son sacrifice, il le soutint jusqu'au dernier soupir.

Ses ennemis abusent du pouvoir qu'il leur donne, il le permet, il le supporte. Rappellez-vous de quelle maniere ils traiterent Jesus-Christ : mais l'amour l'avoit fait entrer dans cette carriere de douleur, l'amour le fit persévérer jusqu'à la mort. Il se laisse attacher à la colonne & à la croix ; il présente lui-même les pieds & les mains aux clous qui doivent le percer, & il consomme son sacrifice avec autant de courage qu'il l'avoit commencé.

C'est cet assujettissement long & durable qui nous épouvante. On se gêne pour quelques momens ; mais se gêner toujours, on ne le peut, ou plutôt on croit qu'on ne le peut pas ; jettons les yeux sur Jesus-Christ, & tout, avec sa grace, nous deviendra facile. Il nous en coûtera, mais le sacrifice qu'il nous demande est moins pénible que le sacrifice qu'il a fait pour nous. Si nous ne sommes esclaves de Jesus-Christ, nous serons esclaves de nos passions, de notre humeur, de notre respect humain, de nous-mêmes & des autres hommes. S'accoutumer à ne suivre en rien sa propre volonté, à consulter toujours la volonté de Dieu, à lui obéir, à la suivre, avec cela on devient des saints, & sans cela est-il possible de le devenir jamais ?

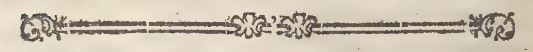
Vous me demandez, ô mon Sauveur, le sacrifice de ma liberté ; vous me présentez vos chaînes afin que je les porte avec vous : votre exemple m'éleve au-dessus de toutes les répugnances. Etre toujours dans la dépendance, que cela est gênant à la cupidité !

mais supporter cet assujettissement avec Jesus-Christ & pour Jesus-Christ, que cela est doux à la charité ! Vous me donnez des liens ; mais ceux que vous m'avez ôtés étoient bien plus pesans, les liens du péché, liens honteux & funestes ! Séduit par l'amour d'une fausse liberté, je croyois être libre, j'étois esclave, & cet esclavage criminel m'auroit perdu pour toujours. Soyez béni, ô le Dieu de mon cœur ; vous avez rompu mes chaînes, je veux porter les vôtres ; vous m'avez rendu la liberté, je vous la consacre ; je suis à vous & j'y serai toujours, c'est la grace que je vous demande le plus instamment. Ainsi soit-il.





SEPTIEME JOUR.



PREMIERE MÉDITATION.

Le ſacrifice que Jeſus - Chriſt fait de ſa réputation.

AMOUR de la réputation ; deſir de l'eſtime mondaine ; ſources de tant de chagrins, d'inquiétudes, & ſouvent de bien des fautes. Après avoir renoncé à tous les autres deſirs, on conſerve encore celui-là : on ne voudroit pas déplaire à Dieu, mais on veut encore plaire au monde. Heureux qui pourroit éteindre dans ſon cœur tout amour inquiet & déſordonné de la réputation. Il ne faut que jetter les yeux ſur vous, ô mon Sauveur ; dans ce que vous avez fait, nous trouvons tout ce que nous devons faire ; dans ce que vous avez ſouffert, nous trouvons un modele de la patience & de la douleur avec laquelle nous devons ſouffrir. Jeſus calomnié ; Jeſus flétri, & qu'on s'efforce de déshonorer devant les hommes, j'adore vos vertus, j'adore vo-

tre innocence, j'adore ſur-tout votre patience & votre douceur. Eclairez mon eſprit, touchez mon cœur, apprenez-moi à ne pas mettre tant de prix à l'eſtime des hommes : moins je m'occuperai de leur plaire, plus il me ſera facile de vous plaire.

Jeſus-Chriſt perd toute ſa réputation : Jeſus-Chriſt ſoutient cette perte avec une patience & une tranquillité héroïques, c'eſt le ſujet & le partage de cette méditation.

PREMIER POINT.

Jeſus - Chriſt perd toute ſa réputation.

Quel changement ! quelle révolution ſubite a changé les eſprits & les cœurs à l'égard de Jeſus ! il étoit, il n'y a que quelques jours, le fils du Très-Haut, l'héritier de David, le libérateur de Juda, l'eſpoir d'Iſraël, le Meſſie promis à la terre. Toute la Paleſtine & les provinces des environs retentiſſoient du bruit de ſes louanges & du récit de ſes miracles, & un moment après on le traite en ſcélérat, en perfide, en impoſteur, comme s'il étoit l'horreur du monde, l'opprobre des hommes. Vous voilà donc, ô mon Sauveur, tout à coup tombé dans cette abyme d'humiliations annoncée par les Prophêtes. On ne vous reconnoît plus, je vous reconnois encore. Je déteſte la fureur des hommes impies qui oſent calomnier vos vertus. Je ſais que c'eſt pour moi que vous

avez consenti à vous charger de tant d'opprobres ; c'est pour guérir l'enflure de mon cœur, pour réprimer ma vanité & mon ambition ; c'est pour expier, par vos humiliations profondes, tant de péchés que ma folle vanité m'a fait commettre. Pourquoi l'opprobre du péché ne retombe-t-il pas sur moi, puisque je suis le pécheur ?

Réputation de Jesus-Christ, la plus brillante, la mieux méritée, elle est entiérement perdue. Que n'avoit-on pas pensé ? que n'avoit-on pas dit à la gloire de Jesus-Christ ? Il avoit toutes les vertus ; il avoit acquis toutes les différentes sortes de réputation ; mais il n'avoit eu tant d'éloges que pour être humilié d'une maniere plus sensible. Réputation de sagesse. A l'âge de douze ans, dans le temple de Jérusalem, il avoit effacé la gloire de Salomon, de ce Roi tant vanté dans Juda. Par la force & le charme de ses discours, il avoit mille fois confondu la science orgueilleuse des Docteurs de la loi. Il semble qu'il ne voit rien, qu'il n'entend rien, qu'il n'est capable ni de se justifier, ni de s'aider dans le péril. Réputation de puissance. La mer & les vents ; le ciel & la terre ; la santé & les infirmités ; la vie & la mort obéissent à sa voix. Dans sa passion, c'est un homme foible & timide qui ne peut rien en apparence contre ses ennemis, qui semble ne rien pouvoir pour lui-même. Réputation de pénétration & de lumieres jusqu'à découvrir les pensées les plus cachées

& le secret des cœurs. Dans sa passion, on lui voile le visage, on le défie de nommer qui l'a frappé, & son silence semble avouer qu'il ne voit rien, qu'il ne connoît rien...... Réputation de vertu. Nous savons, lui disoient les Pharisiens, que vous êtes vrai dans vos discours, & que vous annoncez les voies de la justice. Dans sa passion, il est regardé comme un fourbe, un imposteur, un blasphémateur, un ennemi de la loi & des Prophêtes.

Réputation de Jesus-Christ, la plus répandue & la plus universellement répandue. Le bruit de ses vertus & de ses miracles avoit retenti dans Juda, dans Israël; les provinces de Tyr & de Sidon, la Syrie & les contrées voisines ne parloient & n'entendoient parler que de Jesus, annoncé partout pour le maître de la nature, le Prophête le plus éclairé, le plus sage, le plus saint des hommes: de-là ces cris d'applaudissement par-tout où il paroissoit; cette multitude empressée à le voir; le dessein qu'avoient pris les peuples de l'élever sur le trône; mais son humiliation fut encore plus universelle & plus étendue que sa réputation. Sa condamnation arrive au temps de la Pâque, jour auquel se trouvoient à Jérusalem des hommes de toutes les nations qui sont sous le ciel. Le monde entier fut en quelque sorte témoin de sa foiblesse, du triomphe de ses ennemis & de sa mort infame.

Réputation de Jésus-Christ, la mieux fondée, & perdue de la maniere la plus propre, s'il eût été possible, à le flétrir & à la perdre sans ressource. Sa réputation étoit fondée sur une vie de vertus & de miracles, sur tous les oracles des Prophêtes, qu'on voyoit s'accomplir dans sa personne, sur des prodiges incontestables; sur les prodiges les plus surprenans: des morts ressuscités, & cela à la vue & aux portes de Jérusalem; des aveugles qui voient; des hommes perclus & paralytiques qui recouvrent tout à coup l'usage de leurs membres. Rien sans doute ne peut surmonter la force de ces preuves invincibles de sa divinité. Mais, d'un autre côté, tout semble s'être réuni pour mettre le comble à sa honte & à son humiliation. Il est condamné au tribunal des Docteurs de la loi, qui déclarent que sa doctrine est pleine d'impiétés & de blasphêmes; il est condamné au tribunal du Pontife & des Prêtres, qui le déclarent ennemi du temple & des autels; il est condamné au tribunal d'un Roi, qui déclare que ses miracles ne sont qu'illusion & sa sagesse apparente que véritable folie; il est condamné au tribunal du Magistrat Romain, qui le traite en factieux, en homme ennemi de l'empire & des Césars; il est condamné au tribunal de tout le peuple, qui s'écrie qu'il est coupable de mort, & qu'on se hâte de répandre son sang; il est condamné au tribunal de cette multitude, qui se trouvoit

comme rassemblée à Jérusalem pour la solemnité de la Pâque, & qui se réunit pour dire anathême à Jesus ; il est, en quelque sorte, condamné au tribunal de ses propres Disciples qui, en le trahissant, en le renonçant, en l'abandonnant, semblent avouer qu'il est coupable au moins de quelques-uns des délits qu'on lui impute.

Réputation mondaine ; estime des hommes ; qu'est-ce que tout cela ? un bien fragile & incertain, que le hazard donne ou enleve dans un moment ; une ombre passagere qui fuit & qui disparoît. Il ne faut presque rien pour détruire la réputation la mieux établie. Jugemens des hommes, jugemens fondés sur le caprice, sur la prévention, sur l'erreur, sur l'ignorance, & cependant nous en sommes esclaves. Souvent nous ne sommes vertueux que pour plaire au monde ; souvent nous n'osons l'être, dans la crainte de déplaire au monde. Est-il possible, ô mon Jesus, que j'estime tant ce que vous avez méprisé ? Après vous avoir considéré avec tant de vertus ; décrié dans le monde, & méprisé par le monde, dois-je m'inquiéter des jugemens du monde ? Ayons les vertus qui doivent plaire au monde ; mais ayons-les, quand même elles déplairoient au monde. Méritons l'estime des hommes, & ne nous embarrassons pas trop de la perdre. Cependant, si je rentre au-dedans de moi-même, combien d'actions faites pour

acquérir & pour conserver de la réputation dans le monde. Politesse dans les manieres ; soin de prévenir, d'engager, de plaire; propreté & recherche dans la parure, qu'avois-je en vue? étoit-ce précisément de satisfaire aux bienséances de ma condition? Je l'avoue, le monde étoit celui à qui je voulois plaire. Pour ne pas paroître trop à Dieu & trop peu au monde, combien j'ai négligé de vertus! . . . ô mon Sauveur, je veux être estimé de ce monde qui vous a méprisé. J'adore un Dieu négligé, abandonné, calomnié, outragé, & je veux que le monde pense de moi plus avantageusement qu'il n'a pensé de mon Dieu. Saints Apôtres, qui vous réjouissiez d'avoir eu part aux opprobres de Jesus-Christ, adoriez-vous donc un autre Dieu que celui que j'adore? Vous étiez fideles, & je ne le suis pas; vous aimiez Jesus, & je ne l'aime pas. Si je l'aimois, ne voudrois-je pas être semblable à lui? Monde, qui as méprisé mon Sauveur, je m'offre à tes mépris. Humiliez mon orgueil, ô mon Dieu, pourvu que je vous plaise, je consens à déplaire au monde.

SECOND POINT.

Tranquillité & patience de Jesus-Christ dans la perte de sa réputation.

Dans presque tout le cours de sa passion Jesus-Christ

Jésus-Christ paroît avoir oublié le soin de sa réputation ; il semble que tout ce qui lui arrive de plus humiliant lui soit indifférent & presqu'étranger. On l'accuse, il ne s'excuse pas ; on produit de faux témoins, & il ne se donne pas la peine de les confondre ; pour le sauver, il ne faut qu'une parole au tribunal du Magistrat Romain, & il ne la dit pas ; en donnant à Hérode le miracle qu'il demandoit, il alloit triompher de la haine de ses ennemis, & il ne le donne pas ; il pouvoit tout, & il ne fait rien ; il ne se plaint pas même ; tout se passe entre Dieu & lui ; il fait avec soumission & sans murmure le grand sacrifice que Dieu lui demande.

Aurons-nous jamais dans le monde une réputation aussi grande que celle de Jesus ; aurons-nous une réputation mieux méritée ; notre réputation sera-t-elle plus vivement attaquée & plus complettement perdue que celle de Jesus ? Hélas en fait de réputation, qu'est-ce que tout ce qui nous allarme ? un peu plus, un peu moins, de considération, une parole qui passe, un discours dont le souvenir s'efface aussi-tôt, tout au plus, un peu moins d'estime dans l'esprit de deux ou trois personnes jalouses & chagrines qui se laissent également prévenir. Cependant quelles plaintes, quel ressentiment, quel chagrin ! n'aurons-nous point honte de nous-mêmes ? Quand notre Dieu

ne se plaint pas, nous convient-il de nous plaindre ?

Offrons-nous à Dieu ; prions-le de dispo-ser de nous & de notre réputation pour sa gloire & pour notre salut, sans penser à ce que nous voulons.



SECONDE MÉDITATION.

Sur les profondes humiliations de Jesus-Christ pendant la Passion.

JESUS-CHRIST connoissoit toutes nos passions & toutes nos miseres; il étoit venu pour les détruire. La vanité, l'ambition : que de crimes sont sortis de cette source empoisonnée ! Elle fit le premier péché du monde, & elle n'a cessé d'en produire de nouveaux. Ce n'étoit point assez de nous avoir appris à mépriser toutes leurs insultes, tous leurs outrages. Commencez par demander pardon à Jesus de tous les affronts, de tous les mépris qu'il eut à souffrir pendant sa passion. Reconnoissez dans sa conduite le tendre amour qu'il eut pour vous : car c'est ici principalement que Jesus commence à faire pénitence pour vos péchés ; c'est ici qu'il commence à réparer l'orgueil de toutes vos révoltes contre Dieu. Appliquez-vous ensuite à considérer la maniere dont Jesus fut traité par son peuple. Jesus étoit le roi des rois ; il est traité comme un esclave ; Jesus étoit la sagesse de Dieu, il est traité comme un insensé ; Jesus étoit le saint des saints, il est traité comme un voleur infame.

PREMIER POINT.

Le Roi des Rois traité chez Caïphe comme un vil esclave.

Souvenez-vous de cette nuit plus ténébreuse que la nuit qui couvrit l'Egypte ; de la nuit où Jesus fut arrêté dans le jardin des Oliviers. O nuit, que de crimes, que de forfaits furent alors enveloppés dans ton ombre ! longue & affreuse nuit ! on traîne Jesus-Christ au tribunal du Grand Prêtre Caïphe ; on lui demande s'il est le fils de Dieu ; il répond qu'il l'est ; & pouvoit-on en douter après tant de miracles qui annonçoient si hautement la splendeur & la divinité de son origine. Sur cette réponse simple & modeste, il reçoit un soufflet comme s'il avoit blasphêmé. Aussi-tôt une troupe insolente de valets & de soldats commence à le traiter de la maniere la plus insultante & la plus cruelle : on lui crache au visage ; on lui bande les yeux ; on l'accable de coups, & pour insulter à sa divinité, on lui dit : *devine qui t'a frappé.*

O mon Jesus, ils vous ont voilé le visage : votre douceur auroit désarmé leur fureur : ils ne pouvoient soutenir le feu de vos yeux : ils n'osent vous regarder ; ils osent vous insulter ; si vous parliez, la foudre consumeroit ces hommes impies, la terre s'ouvriroit, elle les engloutiroit dans ses

abymes : mais Jesus ne se lasse point de souffrir, & on ne se lasse point de l'outrager : une nuit toute entiere s'écoule dans les insultes toujours naissantes. Prosternés humblement aux pieds de Jesus-Christ, reparons par nos hommages les insultes qu'il reçoit : reconnoissons qu'il est notre Dieu & notre Sauveur ; ou plutôt osons l'interroger & écoutons ce qu'il nous répondra.

Qui vous a pu réduire en cet état, ô le plus beau des enfans des hommes, objet unique de la tendresse & de la complaisance du Pere céleste ? Est-ce donc-là ce visage adorable qui fait le bonheur des Anges, & que les Chérubins ne peuvent contempler qu'avec des transports continuels d'amour & de respect ? Ne voyez-vous donc plus ce qui se passe autour de vous ; n'entendez-vous plus les blasphêmes qu'on prononce contre vous ?

C'est vous, nous répond-il, c'est vous, autant que les Juifs, c'est vous qui m'avez mis en cet état. Vous avez dit, je puis pécher en assurance, le Seigneur ne me regarde pas. J'ai entendu tous les blasphêmes qui se sont formés dans votre cœur : vous m'avez traité de Dieu foible & impuissant ; vous avez été hardi à m'insulter. Je répare ici les injures que vous avez faite à mon pere en défigurant son image. En quel état avez-vous réduit votre ame ? elle n'a presque plus rien qui lui ressemble. tout défiguré que je parois, il me connoît encore

mieux qu'il ne peut vous reconnoître ; & votre orgueil vous a plus changés que mes humiliations n'ont pu changer cette humanité que j'y ai abandonnée.

Quoi donc, ô mon Jesus, c'est moi qui vous ai mis en l'état où je vous vous vois ! ingrat, perfide, ai-je pu pousser si loin la barbarie ! Ce sont mes curiosités criminelles, mon desir de voir & d'être vu, mon luxe, mes parures, qui vous ont voilé le visage ; ce sont mes libertés, mon attachement & ma propre volonté, l'amour de moi-même & de mon repos qui vous ont lié les mains : c'est ma folle présomption, ma vanité insensée, mon ambition démesurée qui a creusé sous vos pas cet abyme d'humiliations où vous êtes plongé : ah que dans la suite les hommes m'insultent, qu'ils m'outragent, qu'ils m'accablent de honte, qu'ils me déshonorent par leurs médisances, qu'ils me perdent par leurs calomnies ; quand je ne l'aurois pas mérité, à la vue d'un homme Dieu, traité avec tant de mépris & d'indignité, puis-je murmurer, puis-je me plaindre qu'on n'ait pas pour moi des égards & de la considération. Livré jusqu'ici à l'esprit de vanité, j'ai voulu trouver des complaisances & des hommages dans tous ceux qui m'environnent ; j'ai voulu des parens tendres, une épouse, des enfans attentifs à remplir mes volontés, des domestiques soumis, des amis qui n'eussent d'autre volonté que la mienne ; j'ai voulu regner, dominer par-tout ; une impolitesse, une pa-

role de mépris, une maniere un peu dure & hautaine, un regard, un geste, un air de dédain, j'ai senti tout cela jusqu'au fond du cœur ; il a fallu m'en consoler ; & pour m'en consoler, pour le pardonner, j'ai eu besoin de toute ma religion & de toute votre grace ; je n'ai aimé que les personnes qui savoient rendre à ma vanité des déférences qui la flattoient ; j'ai fui toutes les sociétés, toutes les maisons, tous ceux enfin auprès de qui mon amour-propre étoit trop humilié. Que seroit-ce donc, ô mon Sauveur, si je me voyois dans l'état où je vous vois ici ? aurois-je la force de le soutenir ? Que de plaintes, que d'impatiences, que de murmures, que de haines ! Mon Dieu est traité comme le dernier des hommes, le Roi des Rois est traité comme un esclave, & moi qui ai tant péché, moi esclave peut-être de tant de passions viles, je veux regner & commander ! O image de mon Dieu humilié, je vous considérerai sans cesse, & à la vue de vos opprobres, je rougirai de mon orgueil.

SECOND POINT.

Celui qui est la sagesse même, traité par Hérode comme un insensé.

Pilate envoie Jesus à Hérode. Quelle joie pour ce Prince curieux, de voir cet homme fameux par tant de prodiges & de tenir en

ses mains la destinée de ce Jesus si renommé en Israël ; de voir humilié devant lui ce Prophête si puissant en œuvres & en paroles : il espere que pour mériter sa protection, Jesus va déployer toute l'étendue de sa puissance & étonner le monde par de nouveaux miracles. Vaine espérance ; Jesus ne dit pas une seule parole ; il ne fait aucun miracle.

Sagesse mondaine qui ne juge que par les apparences extérieures, que tes erreurs sont grandes! que tes égaremens sont pitoyables ! La douceur, la patience, la paix, la tranquillité de Jesus au milieu de tant d'outrages, sa noble indifférence pour tout ce que les hommes ont de plus cher au monde, pour la vie & pour la gloire ; c'étoient des miracles plus grands que tous les prodiges qu'Hérode pouvoit demander. Ne faut-il pas être plus qu'un homme pour mépriser avec tant de courage tout ce qui plaît aux hommes. Hérode n'entre point dans ce mystere de sagesse. Il regarde son silence comme stupidité ; son courage comme insensibilité ; son inaction comme foiblesse & impuissance ; il prononce que c'est un insensé plus digne de compassion que de haine. Il le fait revêtir d'une robe blanche pour marquer le mépris qu'il en fait, & il l'abandonne avec cette marque d'ignominie, à la raillerie de sa cour & du peuple. Qui pourra comprendre les insultes que reçut Jesus-Christ ; les cris, les clameurs, les blasphêmes d'une populace insolente !

Puisque

Puiſque j'ai commencé, je parlerai encore une fois à mon Seigneur & à mon Dieu. D'où vient, mon Sauveur, ce ſilence obſtiné? Pourquoi ne pas ajouter à vos miracles paſſés un nouveau prodige? Parlez, Hérode va s'humilier devant vous, & le peuple reprendra ſes anciennes idées, & vos ennemis confus verront votre gloire plus grande qu'elle ne le fut jamais dans le cours de votre vie mortelle. Apprenez de moi, nous répond Jeſus, que la ſageſſe du monde n'eſt ordinairement que folie devant Dieu, & que pour être véritablement ſage à ſes yeux, il faut être réputé inſenſé par le monde profane. Les hommes n'eſtiment que la grandeur, la réputation, le plaiſir, les richeſſes; pour plaire à Dieu, il faut preſque toujours mépriſer ce que les hommes eſtiment: c'eſt ma gloire d'être mépriſé d'un monde charnel & terreſtre, & ce doit être la vôtre.

Il eſt vrai, ô mon Dieu, l'eſtime & l'approbation des prétendus ſages du monde, n'eſt propre qu'à me perdre & à m'égarer. Combien de fois m'ont-ils inſpiré l'eſprit du monde? Pour m'attirer leur ſuffrage, j'ai parlé leur langage, j'ai applaudi à leurs maximes; j'ai ſuivi leurs exemples; j'ai imité leur conduite. Si je projettois d'embraſſer la piété d'une maniere plus déclarée, ſi je me propoſois de me tenir plus ſouvent dans la ſolitude, dans la retraite, dans la vigilance, d'aimer les humiliations, d'avoir plus de

douceur & de complaiſance pour ceux dont j'avois à me plaindre, pour ceux même qui me perſécutoient: n'ai-je pas tout de ſuite appréhendé de paſſer pour un eſprit foible & ſcrupuleux; pour un cœur froid & inſenſible; pour avoir une dévotion mal entendue; pour une perſonne enfin qui ne ſavoit pas garder les bienſéances de ſon état & ſoutenir ſes droits. A cette crainte de ne point paroître ſage aux yeux d'un monde peu chrétien j'ai ſacrifié les inſpirations de votre grace, les mouvemens de votre eſprit intérieur, les remords de ma conſcience; je veux donc paroître plus ſage que mon Dieu ne l'a paru; ſon exemple ne me ſémble pas digne d'être imité; je n'oſe faire par amour pour lui, ce qu'il a fait par amour pour moi. Vous m'ouvrez enfin les yeux, ô mon Sauveur, je vois que la véritable ſageſſe conſiſte à imiter votre ſimplicité. Ne ſerai-je pas trop heureux ſi un monde pervers & corrompu penſe de moi ce qu'il a penſé de mon Dieu; s'il me traite comme il a traité mon Dieu.

O Jeſus, que j'aie part au calice de votre paſſion. Des humiliations, des opprobres, je les crains; mais avec votre grace, je les recevrai de votre main; je les ſupporterai avec patience: je ſuis Chrétien, je ſuis à Jeſus-Chriſt; ne dois-je pas aimer ce qu'il aime?

***

TROISIEME POINT.

Le Saint des Saints traité chez Pilate comme un voleur infame.

Pilate met Jefus-Chrift en parallele avec un voleur, un brigand, avec Barabbas connu & détefté pour fes crimes. Quelle horreur ! Mais, ô comble de l'abomination, entre Jefus & Barabbas le monde ne balance point. La perfonne de Jefus lui eft plus odieufe que celle de ce fcélérat. Appliquez-vous à méditer combien cette préférence fut affreufe & humiliante pour Jefus. Concevez-le, vous furtout qui feriez fi fenfible à une préférence, à une marque d'eftime & de confiance qu'un autre obtiendroit fur vous. Repréfentez-vous tout le peuple en fureur contre Jefus; les Pontifes, les Prêtres, les hommes, les femmes, les peres, les enfans, tous les états, toutes les conditions, tous les fexes & tous les âges qui demandent qu'on délivre Barabbas & qu'on crucifie Jefus. Le démon s'eft emparé de tous les cœurs; dans un peuple fi nombreux, Jefus comparé avec Barabbas ne trouve pas un feul homme qui lui donne la préférence. Le Magiftrat, pour appaifer ce peuple furieux, lui livre Jefus; il le condamne à être crucifié au milieu de deux voleurs. Quel affemblage affreux! quel monftre d'horreur & d'impiété !

O Jefus, Jefus, fi j'avois été au milieu de

ce peuple insensé, j'aurois tâché de le toucher par mes prieres, de l'attendrir par mes larmes. Que dis-je, il me convient bien de vous vanter mon zèle. Ce que je déteste dans les Juifs, je l'ai fait mille fois ; & dans leurs crimes, je retrouve les miens. Combien de fois vous ai-je préféré mes passions & le démon, vos mortels ennemis ? Combien de fois vous ai-je placé dans mon cœur, au milieu de mes desirs coupables, de mes cupidités honteuses. Je ne suis qu'une ame ingrate & perfide, oubliez-le, Seigneur, mais faites que je m'en souvienne toujours pour en gémir & m'en corriger.

Finissez cette méditation, en vous rappellant ce que vous avez vu ; le Roi des Rois traité comme un esclave ; celui qui est la sagesse même traité comme un insensé ; le Saint des Saints traité comme un voleur. C'est mon Dieu qui reçoit tous ces traitemens, & je serois encore délicat sur l'honneur & sur la réputation. Si j'abhorre, si je ne souffre pas patiemment les mépris des hommes, à quoi me serviront ses humiliations, qu'à me condamner un jour. Rentrez dans votre cœur, cherchez tout ce qu'il a de vanité, d'amour-propre, de desir déréglé de plaire ; apportez tout cela aux pieds de Jesus humilié ; faites-lui en le sacrifice, & souvenez-vous que sa gloire n'est que pour les ames qui travaillent à devenir humbles comme lui, & qui consentent à être humiliées avec lui.



HUITIEME JOUR.



PREMIERE MÉDITATION.

Jesus-Christ souffrant.

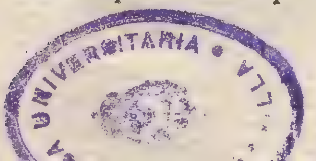
LES momens sont arrivés auxquels la justice de Dieu doit-être satisfaite avec surabondance. Jesus chargé des péchés du monde entier, va s'offrir en sacrifice d'expiation, & son sang qui arrosera la terre nous ouvrira le ciel. Priez l'esprit d'amour & de Charité de se répandre dans vous. C'est maintenant qu'oubliant tout, & vous oubliant vous-même, vous ne devez être occupés que des sentimens d'une tendre compassion & d'une vive reconnoissance. Voyez ce que Jesus souffre, souvenez-vous qu'il le souffre pour vous. Qu'aimerez-vous si vous n'aimez Jesus? Ne passons aucune des circonstances de son sacrifice; que tout soit présent à notre mémoire afin que tout serve à allumer

dans nous l'amour que nous lui devons. Faites, Seigneur, faites passer dans mon cœur une partie du feu céleste qui consuma le vôtre; que je vous aime comme vous m'avez aimé; que je pleure sur vous comme vous avez pleuré sur moi; que mon cœur soit tout entier touché de vos douleurs comme le vôtre l'a été de mes miseres.

PREMIER POINT.

Jesus-Christ à la colonne.

La haine des Juifs l'a donc enfin emporté sur l'innocence de Jesus. Le Magistrat Romain l'abadonne à leur fureur. Voici l'heure, ô mon Sauveur, l'heure que vous avez tant souhaitée, où vos veines vont s'ouvrir, où votre sang va couler. La loi avoit prescrit des bornes aux peines des coupables. A l'égard de Jesus, on ne garde point d'autres mesures que de n'en garder aucune. On fait contre la vertu infiniment au-delà de ce qu'il étoit permis de faire contre le crime. Des bourreaux impitoyables font tomber sur ce corps pur & chaste une grêle effroyable de coups; le sang coule de toutes parts; leur fureur n'est point appaisée; ils trouvent à peine à frapper, ils frappent encore; ils ne se lassent point de maltraiter Jesus, Jesus ne se lasse point de souffrir. A peine lui reste-t-il un souffle de vie; ils craignent enfin que sa mort précipitée ne leur ôte



le barbare plaisir de le voir expirer sur la croix.

Approchons en esprit de cette colonne funeste, le reconnoissons-nous. Est-ce Jesus qui est présent à nos yeux? C'est de cet instant que le Prophête parle, lorsqu'il dit: *il ne reste ni trace ni vestige de sa beauté divine; il étoit présent à nos yeux, & ne le reconnoissant plus, nous demandions où il étoit. Nous cherchions notre Dieu, & nous n'avons trouvé qu'un homme de douleurs, un homme humilié sous le poids de l'infamie, un homme que la main de Dieu a frappé.*

Tâchons du moins d'entendre sa voix; mais il se tait. *Il a été offert en sacrifice, & il n'a point ouvert la bouche pour se plaindre de tout ce qu'on lui fait souffrir.* Il n'y a que son cœur qui parle. Frappez, dit-il, frappez, ô mon pere redoublez vos coups, ne m'épargnez pas, mais épargnez les hommes: & vous hommes aimez-moi & ne m'offensez plus.

Vous aimer, Jesus, & ne point vous offenser! Pourrois-je ne pas vous aimer? pourrois-je encore vous offenser? Ah mon sang, tout mon sang est prêt de couler pour vous. Puis-je en faire trop, puis-je en faire assez pour un Dieu qui en a tant fait pour moi?

Sang de mon Dieu, tombez sur moi pour éteindre le feu de tous mes desirs profanes & de toutes mes passions! Mais surtout à la vue de ce sang qui coule avec

tant d'abondance, que mon amour propre ſe confonde & s'anéantiſſe. Molleſſe, ſenſualité, délicateſſe, que tout cela convient mal au diſciple, à l'adorateur d'un Dieu baigné de ſon ſang. A la vue de Jeſus ſouffrant, les Saints ne vouloient plus que ſouffrir. *Ou ſouffrir ou mourir*, s'écrioit ſainte Thérèſe! *Ne pas mourir ſi promptement afin de ſouffrir plus long-temps*, diſoit une autre amante de Jeſus-Chriſt: ſi notre ſanté ne nous permet pas de ſuivre toute notre ferveur & de mortifier notre corps par de grandes auſtérités, du moins mortifions nos deſirs. Retrancher des plaiſirs même les plus permis; fuir toutes les délicateſſes; captiver l'amour-propre; n'accorder rien à la molleſſe, à la ſenſualité, à la curioſité, à la vanité; s'accoutumer à ne pas faire ce qu'on ſouhaite, & à faire ce qu'on ne ſouhaite pas? ſe refuſer tout ce qu'on deſire avec tant d'ardeur; mettre la croix de Jeſus-Chriſt dans ſon cœur. Ah ſeroit-ce en trop faire pour vous, ô mon Jeſus; il n'eſt pas juſte que vous ſouffriez ſeul; c'eſt moi qui ai péché, vous vous immolez pour moi, je me ſacrifierai avec vous.

SECOND POINT.

Jeſus couronné d'épines.

Juſqu'à ce moment on avoit fait ſuccé-

céder les ſupplices aux outrages & les outrages aux ſupplices : on va les réunir. Jeſus étoit le Roi de Juda, le Roi du monde entier ; le Roi du ciel & de la terre. Ses ennemis viennent en même temps inſulter à ſa royauté & l'en punir. Ils font une couronne d'épines dures & aiguës qu'ils lui enfoncent dans la tête avec violence ; ils lui mettent ſur les épaules un vieux manteau de pourpre, & à la main un roſeau en forme de ſceptre ; ils fléchiſſent les genoux devant lui, & en lui inſultant de la maniere du monde la plus cruelle, en le chargeant de coups, ils lui diſent : *Je vous ſalue, Roi des Juifs.* Après avoir contenté & laſſé leur fureur, on le préſente au peuple en cet état également triſte & humiliant. *Filles de Sion*, dit l'Ecriture, ames qui êtes dévouées à Jeſus, *accourez & venez contempler votre Roi ceint du diadême dont Jeruſalem l'a couronné au jour qu'il vous épouſa, au jour de la plus grande joie de ſon cœur.... c'eſt en ce jour qu'il vous épouſa.* Voulez-vous être mieux traité que lui ? Vous ſerez couronnées de gloire quand il le ſera ; aujourd'hui conſentez s'il le faut à vous couronner d'opprobres & de douleurs avec lui. Je le ſais, mon Sauveur, c'eſt en ce jour que vous devintes l'époux de mon ame, que vous fîtes avec elle une alliance de miſéricorde, que vous lui dîtes, je ſerai votre époux ; voulez-vous être à moi, je ſerai à vous ; partagez mes pei-

nes : c'eſt un orage qui paſſe ; les jours de bonheur & de délices ineffables viendront rapidement. Je vous donnai ma foi, je vous acceptai pour le Dieu de mon ame ; diſciple parjure & infidele, je vous ai preſqu'auſſi-tôt abandonné ; mon cœur fugitif & égaré a brûlé d'une autre flamme ; mon ame a rougi d'être l'épouſe d'un Dieu ſouffrant & humilié. Pendant que votre tête étoit couronnée d'épines, la mienne ornée de vaines parures ne reſpiroit que le faſte & la vanité : tandis que revêtu d'un habit d'ignominie vous étiez le jouet du peuple, ma vanité déployoit tout ſon luxe pour attirer les regards d'un monde ſuperbe : tandis que vos larmes couloient avec votre ſang, je me livrois aux plaiſirs, aux délices, aux amuſemens du monde.... J'entends votre voix : *revenez à moi ame infidele & je vous recevrai.* Je reviens, ô mon Dieu, & en abandonnant tout pour vous ſuivre, je mets mon bonheur à diminuer vos peines en les partageant.

Ce jour fut le jour de la joie de ſon cœur. Il l'a deſiré avec tant d'impatience : il voit déjà de fervens diſciples qui, embrâſés de la divine charité, ne reſpirent que l'amour des opprobres & des humiliations : tant de ſolitaires, de vierges chrétiennes, de pénitens, de martyrs : êtes-vous leur Sauveur plus que le mien ? Ce qu'ils ont fait, pourquoi ne le ferois-je pas ?

Pilate l'ayant fait avancer, dit aux Juifs : *voilà l'homme.*

Voilà l'homme ; mais c'eſt en même temps le Dieu des hommes. Qui n'aura pas voulu l'avoir pour Sauveur & le prendre pour modèle l'aura pour juge & pour vengeur. Il faut le ſuivre dans cette voie de tribulations, où le perdre pour une éternité:

Voilà l'homme, nous dit le Pere éternel : voilà mon fils unique ; vous voyez en quel état il eſt réduit. Je vous le donne, donnez-vous à lui ; il ſera content, & je ſerai ſatisfait.

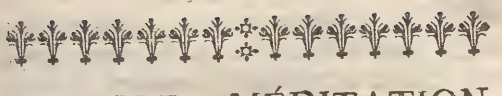
Voilà l'homme. Juifs ingrats & furieux, ne vous laiſſerez-vous point attendrir ! il ne reſte preſque pas une goutte de ſang dans ſes veines. *Qu'on le crucifie* ; mais *quel mal a-t-il fait ?* Que vous ai-je fait, ô mon peuple ! Et que m'a-t-il fait à moi qui l'ai ſi ſouvent outragé & inſulté ? que puis-je lui reprocher, ſi ce n'eſt de m'avoir tant aimé ; & que n'a-t-il pas à me reprocher ?

Je ſuis innocent du ſang de ce juſte. pourrois-je le dire, puiſque c'eſt pour mes péchés & à cauſe de mes péchés que ce ſang eſt répandu ; faites, ô mon Sauveur, qu'il coule pour mon ſalut, & qu'il ne coule pas pour ma condamnation. A la grace que vous m'avez faite de mourir pour moi, ajoutez-y celle que je vive pour vous.

Ne dois-je pas renoncer à tout empreſſement pour les honneurs & les délices de cette vie. C'eſt parce que je me ſuis couronné de roſes, parce que j'ai voulu être couronné de gloire que vous êtes couronné

de douleurs & d'opprobres. Vous avez réparé les crimes de mon orgueil & de ma sensualité : je veux imiter les exemples de votre humilité & de votre patience : ne vivre que pour souffrir. Quand serai-je assez parfait pour former un si juste & si saint desir.





SECONDE MÉDITATION.

Jesus-Christ attaché à la croix.

REPRÉSENTEZ-vous Jesus qui marche au Calvaire chargé de sa croix : épuisé de forces, il succombe sous ce fardeau pénible : mais son courage le soutient ; rien n'est impossible à l'amour. Il arrive au sommet de la montagne destinée à être le théâtre de son supplice. On lui montre sa croix il s'étend sur ce lit de douleur ; les prophéties s'accomplissent : *ils m'ont percé les pieds & les mains ; dans ma soif ils m'ont abreuvé de vinaigre.* Le voilà donc élevé entre le ciel & la terre, le médiateur de Dieu & des hommes, le Pontife qui réconcilie le ciel & la terre, le grand Prêtre attendu depuis tant de siécles. Sacrificateur & sacrifice, Prêtre & victime tout ensemble.

Tandis que mon Sauveur reste attaché à la croix pour expier mes péchés, voudrois-je, pourrois-je en descendre ? Soleil retirez vôtre lumiere : que n'ai-je le courage de me condamner à d'éternelles ténebres ; ne plus rien voir sur la terre, pourvu que je ne cesse pas de voir Jesus crucifié ? A la vue d'un Dieu mourant, il faut que je m'accoutume à ne vivre que pour lui, & à mourir s'il le faut pour tout le reste. Que mes yeux s'ouvrent aux pleurs, que mes larmes sortent en abon-

dance. J'ai vu Jesus crucifié ; serois-je assez ingrat pour me consoler de sa mort & de mes péchés qui l'ont fait mourir?

O croix adorable de mon Sauveur, je vous présente mon cœur, que votre image y demeure éternellement empreinte, vous serez désormais l'objet de mes vœux! c'est à votre ombre que je veux vivre & mourir, travailler & reposer, agir & prier, souffrir & me consoler. Servez-moi de guide & de conducteur, de maître & d'oracle.

Que nous apprend la vue de Jesus crucifié? à aimer Dieu, à craindre Dieu.

PREMIER POINT.

La vue de Jesus crucifié nous apprend à aimer Dieu : à aimer Dieu qui nous a donné son Fils unique ; à aimer Jesus-Christ qui s'est livré & immolé pour nous. L'amour ne se paie que par l'amour. Et qui donc a plus de droits à ma tendresse que Jesus? Être descendu du ciel sur la terre ; avoir voulu naître pauvre & sujet à toutes les miseres de l'humanité : avoir mené une vie pénible & laborieuse ; dans la faim, la soif, les persécutions, les courses, les veilles : c'étoit déjà trop pour nous ; ce ne fut pas assez pour son amour. Jesus-Christ est donc monté sur la croix ; il y a versé tout son sang ; couvert d'opprobres, rassasié de douleurs, consumé par les peines & encore plus par son amour, il a fini une vie pleine d'ennui & de miseres

par une mort encore plus cruelle. Les Juifs en voyant les pleurs qu'il répandit ſur le tombeau de Lazare, dirent: voilà *comme Jeſus l'aimoit.* Jettez les yeux ſur Jeſus crucifié, & à la vue de ſon ſang qui inonde la montagne du Calvaire ; dites-vous : voilà comme Jeſus m'aime. Et quel amour n'a-t-il pas droit d'attendre de moi ? mourir pour lui, s'il l'exigeoit, il ne me ſeroit pas permis de balancer. Les Martyrs l'ont fait, & dans les mêmes circonſtances, je devrois le faire comme eux ; mais puiſqu'ils ſont paſſés les temps où Dieu demandoit des Chrétiens de pareils ſacrifices, je dois du moins vivre entiérement à lui ; vivre d'amour, de charité, de tendreſſe, de reconnoiſſance pour lui. *La charité de Jeſus-Chriſt*, dit ſaint Paul, *nous preſſe afin que ceux qui vivent encore, ceſſant de vivre pour eux, commencent à vivre pour celui qui eſt mort pour eux... Et qu'y a-t-il de plus juſte*, reprend ſaint Auguſtin, *que de vivre pour celui qui par ſa mort nous a rendu la vie?*

Nous ſommes à Jeſus-Chriſt, continue l'Apôtre, *nous ne ſommes plus à nous, Jeſus nous a achetés bien cher.* Tout ſon ſang eſt le prix dont il nous a payés. Quel nouveau titre, quel nouveau bienfait attendons-nous afin de nous donner à lui ? Admirons ſon amour, & penſons que nous devons l'imiter. Quelque choſe que nous faſſions par Jeſus-Chriſt, il aura toujours des avantages infinis ſur nous ; nous ne ferons rien qui puiſſe ſe comparer à ſes bienfaits & à ſes travaux ; nous ne ferons

que le suivre & marcher après lui, & nous travaillerons moins pour lui que pour nous-mêmes. C'est à nous que viendra toute la récompense & tout l'avantage de ce que nous aurons fait pour lui. Suivons donc Jesus, suivons-le de bon cœur, suivons-le s'il le faut jusqu'au Calvaire & jusqu'à la mort; mais surtout suivons-le par l'attrait de l'amour: que cet amour soit le principe qui nous soutienne & qui nous anime. Peut-on se pardonner de l'indifférence pour J. C.! craignons de l'irriter; mais craignons aussi de le contrister; craignons de lui déplaire, & cherchons en même temps à lui plaire. Ayons de l'obéissance, ayons aussi de la charité; lorsqu'il s'agit de de son service, ne nous bornons pas à considérer s'il y a un commandement exprès. Est-ce ainsi que Jesus nous a aimés; est-ce répondre à l'étendue de son amour, que de l'aimer de cette maniere? Un cœur sans amour & sans charité pour Jesus, ne peut être agréable au Pere céleste.

L'ai-je aimé ce Sauveur adorable? qu'est-ce qui a regné dans mon cœur? J'ai été à mes amis, à mes parens, à ma santé, à ma vanité, à mon repos, j'ai tout aimé excepté Jesus que je devois aimer de préférence à tout. A la perte d'un ami, d'un frere, d'un enfant, que de soupirs, que de larmes; on ne pouvoit me consoler! J'ai cent fois perdu Jesus, j'ai perdu son amour, j'ai perdu sa grace; j'étois tranquille, je n'avois même pas besoin d'être consolé: & encore à ce moment, où vont,

où aboutissent toutes les inquiétudes de mon esprit, & tous les mouvemens de mon cœur ? S'il falloit sacrifier ma fortune ou mon Dieu, ma santé ou mon Dieu, mes plaisirs ou mon Dieu, pour qui & contre qui me déclarerois-je ? Ah j'ose le dire, ce seroit pour vous, ô mon Sauveur ; que tous les autres amours cedent & se conforment à celui que je vous dois ; votre amour seul regnera souverainement dans moi. C'est pour Jesus que je serai tendre & sensible. Lui plaire, l'aimer, en être aimé, voilà sur-tout ce que desire.

SECOND POINT.

La vue de Jesus crucifié nous apprend à craindre Dieu. *Il est terrible de tomber en les mains de la justice du Dieu vivant.* Rappellez-vous, pour vous en convaincre, tout ce que Jesus-Christ a souffert pendant sa passion, & dites-vous : voilà comment Dieu punit le péché, & s'il a traité ainsi Jesus-Christ qui s'offroit volontairement pour l'expiation de mes crimes, comment me traitera-t-il si je refuse de profiter de cette satisfaction surabondante ? Jesus-Christ étoit Dieu, & je ne suis qu'une créature : Jesus-Christ étoit son Fils, & je suis un esclave rebelle ; Jesus-Christ n'avoit que l'ombre, l'apparence du péché, & je ne suis que trop véritablement pécheur : Dieu avoit de l'amour & l'amour le plus tendre pour Jesus-Christ, & il n'a que de la haine pour le péché.

Tenté de pécher, jettez un coup d'œil sur Jesus crucifié : quoi de plus capable de réprimer vos passions les plus violentes ?

Mais ce n'est point uniquement à la crainte, c'est à l'amour le plus tendre que je veux livrer mon ame. Quand le péché ne me damneroit point, pour le fuir, il suffit qu'il ait fait mourir Jesus, qu'il déplaise à Jesus, qu'il l'offense. Fortifiez-moi dans cette résolution, ô mon Dieu : c'est la grace que je vous demande le plus instamment. Récitez en finissant le *veni Creator* pour demander l'amour de Jesus.





NEUVIEME JOUR.



PREMIERE MÉDITATION.

Sur l'imitation de Jesus.

VOUS commencerez par considérer l'obligation imposée aux Chrétiens d'imiter Jesus-Christ & de marcher sur ses pas. *C'est mon Fils bien-aimé*, dit le Pere éternel, *c'est l'objet de mes complaisances, rendez-vous docile à sa voix.* Or les préceptes & les exemples de Jesus-Christ sont la même chose. *Il fit*, dit l'Ecriture, *& il enseigna.* Le moyen véritable de plaire à Dieu, est d'imiter la conduite de Jesus. Venez, suivez-moi..... *Celui qui ne marche pas après moi, n'est pas digne de moi.... Je vous donnerai le royaume céleste aux mêmes conditions qu'il m'a été donné.... Je suis la voie* qu'il faut tenir pour aller au ciel. Tout l'Evangile est plein de semblables maximes qui nous proposent l'imitation de Jesus-Christ comme un devoir & une obliga-

tion. *Se revêtir de Jesus-Christ, se rendre semblable à Jesus-Christ ; porter l'image de Jesus-Christ ; s'ensevelir en Jesus-Christ ; faire regner Jesus-Christ au-dedans de soit* : voilà toute la morale de saint Paul. Ce grand Apôtre nous déclare nettement, *que ceux que Dieu a prédestinés pour les glorifier avec Jesus-Christ, il les a prédestinés à acquérir avec Jesus-Christ une ressemblance exacte* autant que l'homme peut approcher d'un homme Dieu. Nous sommes Chrétiens, disent les Peres ; & qu'est-ce à dire Chrétiens ; c'est-à-dire enfans de Jesus-Christ, disciples, & par conséquent imitateurs de Jesus-Christ. Dieu donc au dernier jour nous montrera Jesus-Christ, & cette vue seule décidera notre éternité : nous ne regnerons avec lui qu'autant qu'on le retrouvera en nous, *afin que* ; selon l'oracle de l'Apôtre, *ce soit Jesus-Christ qui soit en tous glorifié & couronné.*

Que suis-je à Jesus-Christ, quels sont les traits de ressemblance que j'ai avec Jesus-Christ, & cependant ma perfection & mon salut dépendent de lui ressembler. Cette pensée me jette dans la douleur & dans la crainte. Entrons dans le détail : connoissons notre modèle ; en voyant ce qu'il fut, nous verrons ce qu'on nous demande, & nous n'aurons pas de peine à voir ce qui nous reste à corriger & à réformer. Considérons surtout l'intérieur de Jesus-Christ. Eclairez mon esprit, ô divin Jesus, afin que je connoisse le vôtre ; ouvrez-moi votre cœur, afin que

j'apprenne à régler le mien. Faites, ô mon Dieu, faites que je vous connoiſſe, & qu'enſuite je vous imite.

PREMIER POINT.

l'Eſprit de Jeſus-Chriſt.

Quelles étoient ſes penſées, quels jugemens formoit-il de toutes choſes. 1°. A quoi penſoit-il ? Ses penſées étoient toutes en Dieu, & toutes de Dieu; dans toutes les créatures, & dans ſes actions, il n'enviſageoit que la puiſſance, la ſageſſe, la juſtice, la bonté de Dieu. Tous les projets, tous les deſſeins, toutes les vues, toutes les réflexions de ſon eſprit alloient à la gloire de Dieu : retiré en lui-même ; ſolitaire au milieu du plus grand bruit; élevé juſqu'à Dieu dans la multitude des occupations & des ſoins du miniſtere ; en voyant les hommes, il ne voyoit que Dieu ; en travaillant à leur ſalut, il ne travailloit que pour Dieu; en les entendant, il n'entendoit que Dieu; en leur parlant il ne parloit qu'à Dieu ; ſes vœux, ſes plaiſirs, la fin de ſon humanité ſainte étoient de ſe perdre dans cette contemplation de Dieu : après avoir employé les jours à la gloire de ſon Pere, il donnoit les nuits à la priere ; c'étoit-là ſon délaſſement, ſon repos, ſon ſommeil : de trente-trois années qu'il vécut ſur la terre, les trente premieres

ont été toutes perdues en Dieu & employées à s'entretenir avec Dieu.

L'imiter dans cette union avec Dieu, dans ce recueillement paiſible, dans cette ſolitude intérieure, ce ſeroit s'avancer à grands pas dans les voies de la vie véritablement chrétienne.. L'inutilité de tant de penſées vaines auxquelles l'eſprit s'abandonne, eſt la cauſe de ce tumulte involontaire qui nous trouble; de ces diſtractions qui nous égarent, de cet ennui qui nous dégoute au moment de la priere. L'eſprit aime à ſe diſſiper, il ne ſe retrouve plus, il ne peut ſe recueillir dans l'occaſion; on éprouve cette vérité, même dans les affaires mondaines: un homme indolent ou amateur des amuſemens frivoles, ſe trouve bientôt incapable des affaires que demande un fonds de réflexion & d'attention. Prier toujours autant qu'on le peut, ſelon l'avertiſſement de l'Apôtre, c'eſt le moyen le plus infaillible de prier bien. De plus, à quoi s'expoſe-t-on par cette diſſipation profane? Je ne parle point ici des penſées mauvaiſes ou dangereuſes; on ſait aſſez avec quel ſoin il faut les éviter, & qu'elles ſont la mort de l'ame. Mais outre que le retranchement des penſées inutiles tariroit la ſource des penſées criminelles, & que des unes aux autres le paſſage eſt prompt & rapide pour un eſprit qui n'aime pas à ſe captiver. Je le demande, eſt-ce aimer Dieu de tout ſon eſprit, que de s'occuper continuellement des choſes qui n'ont aucun rapport à Dieu: eſt-ce

aimer Dieu que d'avoir conſtamment tant de peine, que d'éprouver tant de difficultés à s'entretenir avec lui, tandis qu'on parle ſi volontiers de ce qu'on aime & avec ce qu'on aime ? Perd-on moins de temps à penſer inutilement qu'à parler inutilement, & ſi une parole inutile eſt une parole dont on rendra compte, une penſée inutile n'aura-t-elle aucune ombre de péché ? Et ces penſées qu'on appelle inutiles, ne ſont-elles pas preſque toujours dangereuſes ? A quoi penſe-t-on dans ces rêveries ſi longues ? Au monde, à ſoi-même, à un chagrin qu'on a reçu ; à un plaiſir qu'on a goûté ou qu'on ſe promet de goûter ; à une louange qui a été ou accordée ou refuſée à la vanité ; à ceux qui flattent ou qui contrediſent nos paſſions. On ne fait donc que nourrir, augmenter, fortifier la cupidité ; on ſe fait un eſprit, & par une ſuite néceſſaire, un cœur tout profane.

Enfin on n'aura jamais l'eſprit d'oraiſon, ſi hors de l'oraiſon on ne ſe fait une loi de revenir ſouvent, & ſi l'on peut, de revenir ſans ceſſe à Dieu par des retours, par de ſaints mouvemens, par de ferventes aſpirations. Or quelle perte que de manquer de l'eſprit d'oraiſon ; de cet eſprit de priere que Jeſus-Chriſt, ainſi que l'avoient annoncé les Prophêtes, apporta ſur la terre comme un des plus beaux préſens du Ciel. Si nous ne faiſons oraiſon, comment connoîtrons-nous les volontés de Dieu, l'attrait de ſa grace, nos

défauts, nos penchans, nos habitudes? Où eſt-ce que notre ame ſe remplira de l'eſprit de l'Evangile, des maximes de Jeſus-Chriſt, des vérités de la religion? comment notre cœur ſera-t-il remué, pénétré, attendri? Ce n'eſt que dans l'entretien qu'ils eurent avec Jeſus-Chriſt, que les deux Diſciples d'Emaüs ſentent s'allumer au-dedans d'eux le feu de la charité.

On craint de s'ennuyer : ces premiers ennuis ſeroient bientôt paſſés, & ſeroient ſuivis d'une douce habitude qui feroit la force & la conſolation de l'ame. Ces ennuis, s'il y en avoit, ſeroient récompenſés par l'avantage ſolide de s'accoutumer à s'élever au-deſſus de ſes répugnances & de ces dégoûts: car tiédeur, molleſſe, négligence, oubli de Dieu, eſtime du monde, amour de ſoi-même, ignorance de ſes devoirs & de ſes péchés, force des paſſions, foibleſſe du cœur, indifférence pour Dieu dont on s'éloigne, abandon de la part de Dieu qui ſe retire : d'où tout cela vient-il? que du libertinage de l'eſprit qui s'égare dans des penſées mondaines.

Mais encore une fois, avouons-le, & rougiſſons-en ; nous n'aimons pas notre Dieu. Auprès de ce qui nous eſt cher, les heures ne ſemblent que des momens ; auprès de Dieu, les momens ſont des années. Dieu jaloux, vous le voyez, vous le ſouffrez ; qu'un jour vos vengeances ſeront terribles! Vous donnerez-vous à une ame qui n'a fait que

que vous fuir ? Placerez-vous auprès de vous ceux qui ne craignoient rien tant que d'être avec vous ? & ne punirez-vous pas l'injurieux ennui qu'ils ressentoient d'être avec vous, par le désespoir qu'ils éprouveront de n'y être pas ? Mais quel outrage on vousfait, ô mon Dieu, on craint de s'ennuyer avec vous, & cette disposition, cette crainte qu'on y apporte, fait qu'on s'ennuie effectivement. Croit-on donc que vous ne pouvez donner à votre parole ce charme enchanteur qui accompagne la parole des hommes ? Croit-on que vous ne pouvez vous faire sentir au cœur avec la même vicacité & les mêmes délices que les hommes ? Doute-t-on de votre amour, ne sait-on pas que pere, époux, ami le plus tendre, vous répandez à torrent vos consolations dans les ames qui vous cherchent, & qui sans les demander, ont le courage de les attendre ? Saint Paul, hermite, dans un siecle de solitude & d'adoration, ne trouve pas un instant d'ennui ; un saint Antoine se plaint le matin du soleil qui ramenant une lumiere importune l'arrache aux douceurs de la contemplation : une sainte Thérèse s'écrioit, laissez-moi avec mon Dieu, je languis lorsque je suis un moment sans lui parler ou sans l'entendre ; un David ne trouve point dans la splendeur & les délices du trône, le contentement & la joie pure qu'il goûte dans la priere ; un moment, un seul moment passé avec vous, Seigneur, est plus doux que les années pas-

ſées dans les fêtes & les plaiſirs des mondains : de mille autres, de tous les Saints même, ne peut-on pas dire que l'oraiſon a fait & leur mérite & leur conſolation preſqu'unique? Nous n'arriverons pas là du premier pas; mais n'oubliez point qu'en retranchant la diſſipation volontaire de l'eſprit, vous retrancherez la ſource des peines & des dégoûts que vous pouvez éprouver dans l'oraiſon. Quoique Jeſus-Chriſt ne fût point ſujet à nos foibleſſes, il a pris tous les moyens qui facilitent l'oraiſon : la ſolitude, la fuite du monde, le recueillement, le ſilence, la retraite l'éloignement des plaiſirs; la mortification, la modeſtie des regards, le ſérieux des converſations. C'eſt en cela qu'il faut d'abord l'imiter; la grace aidera les premiers efforts, & en peu de temps elle nous fera faire de grands progrès.

2°. Quels étoient les jugemens de Jeſus-Chriſt? Je juge, diſoit-il à ſes Apôtres, ſelon ce que j'entends; & qu'entendoit-il au-dedans de lui, ſi ce n'eſt Dieu qui ſeul occupoit ſon eſprit? Sur chaque choſe, ſur chaque perſonne, ſur chaque événement, ſon humanité ſainte écoutoit les jugemens de Dieu, & en faiſoit la loi de ſes propres jugemens: pour nous, nous jugeons pour l'ordinaire ſur le rapport des ſens & de l'imagination, ſur les idées du monde, ſur ce que nous inſpire l'intérêt de nos paſſions, ſur les jugemens d'autrui, qui ſont preſque toujours auſſi trompeurs & auſſi intéreſſés que les nôtres.

Faut-il après cela s'étonner si nos jugemens sont opposés aux jugemens de Jesus-Christ, si nous appellons bien ce qu'il appelloit mal, & mal ce qu'il appelloit bien ; si nous méprisons ce qu'il estimoit, & encore plus si nous estimons tant ce qu'il méprisoit souverainement. En vain nous entreprendrons de réformer notre conduite & notre cœur, à moins que nous ne commencions pas réformer notre esprit & nos jugemens.

Accoutumons-nous à interroger notre Dieu & notre religion ; rien ne nous paroîtra véritablement & souverainement grand que notre Dieu ; nous ne trouverons rien de si aimable que la vertu, de si important que le salut : nous nous consolerons aisément, nous n'aurons même pas besoin de nous consoler de la perte des biens de ce monde, tandis que nous n'aurons pas perdu notre ame : le monde ne nous paroîtra que ce qu'il est, un amas de biens trompeurs & fragiles auxquels on ne peut s'attacher sans s'exposer à perdre les biens qui méritent tout notre amour ; jamais il ne nous échappera de ces discours, qui nous sont si familiers, & qui ne marquent que trop les dispositions de notre cœur : c'est une personne belle, riche, jeune, avantageusement établie, louée & estimée dans le monde ; qu'elle est heureuse ! Mais nous dirons : elle est obscure, inconnue, négligée, pauvre ; cependant elle est tranquille dans son état & soumise ; que ne suis-je comme elle ! Ainsi jugerons-nous

à la mort, au tribunal de Dieu, pendant l'éternité.

SECOND POINT.

Le cœur de Jesus-Christ pour Dieu & pour les hommes.

1°. Quels furent les penchans, les inclinations, les mouvemens de ce cœur sacré? Que disoit-il, que souhaitoit-il? de glorifier son pere, de réparer l'outrage que lui fait le péché, d'accomplir ses volontés, de le voir connu, glorifié, respecté, invoqué, adoré, aimé dans toute l'étendue du monde. Il n'avoit ni craintes, ni espérances, ni joie, ni tristesse, ni douleur, ni consolation, ni vivacité, ni repos qui ne tendît à ce but: travailler pour Dieu, c'est ce qu'il appelloit sa nourriture; il ne connoît d'autres amis, d'autres freres, d'autres parens, que ceux qui sont fideles à Dieu; il ne trouve de félicité qu'à marquer à son pere les transports de son amour: il n'écoute aucune des répugnances dont il permit les premieres impressions à sa nature. Vivre dans la pauvreté & le travail, mourir en croix, j'y consens, je l'accepte, mon pere sera glorifié, il deviendra le Dieu de toutes les nations; je racheterai, je réconcilierai, je rendrai à mon pere les hommes qu'il aime, c'est assez; la mort la plus cruelle ne peut avoir

à ce prix que des charmes. Ah ! qui me donnera un cœur qui prenne celui de Jesus pour son modèle ! que tout mon repos, toute ma consolation en ce monde soit d'aimer Dieu, de me sentir attaché à Dieu, d'agir, de souffrir pour glorifier Dieu ; que je n'aie plus d'inquiétudes & d'empressement que pour ce que Dieu veut. Hélas ! est-ce trop de mon cœur pour un Dieu qui le demande, qui le mérite, qui l'a acheté par tant de bienfaits ? Faut-il encore le partager, y donner entrée à d'autres créatures, souffrir, qu'il s'affectionne, qu'il s'afflige, qu'il se transporte, qu'il s'abatte au gré de cette multitude d'objets qui détournent de son amour & de son service : en vain dit-on que Dieu y tient la premiere place ; dès qu'on aime quelques créatures sans se conformer à sa loi, les autres places ne sont donc pas pour lui ; Dieu peut-il n'être pas jaloux, & ne nous en a-t-il demandé qu'une partie ? Mais comment oserois-je dire que Dieu tienne dans mon cœur la premiere place ? Il faudroit des jours & des mois pour me consoler d'une petite disgrace ; une legere humiliation me jette dans le trouble, une infirmité aisée à supporter me rend inquiet, difficile, délicat : une entreprise qui flatte la vanité ou qui assure la fortune, ôte le repos & l'attention à tous les devoirs, une louange, un petit succès m'enchante, me passionne, m'enyvre. Est-ce ainsi que je suis pour Dieu ? Ce qui touche sa gloire ne

me touche que foiblement ; & ce qui m'intéreſſe poſſede mon ame tout entiere.

Que j'aie offenſé Dieu, que j'aie perdu ſa grace, j'ai beſoin de tous les remords de ma conſcience, de toutes les lumieres de ma foi, de toutes les réflexions de mon eſprit, pour avoir un regret ſouvent équivoque, tout au plus une douleur paſſagere de ma faute ; lorſque je m'en ſuis confeſſé, que je crois en avoir reçu l'abſolution, que je me flatte de n'avoir plus rien à craindre de mon péché, je ceſſe d'y penſer & la douleur s'évanouit.

Me voici en retraite : pour regler ma conduite, je vois qu'il y a bien des changemens à y faire ; je balancerai, je me flatterai, je me tromperai, je ne les ferai pas, ou je reviendrai bientôt à mes premieres erreurs. J'ai vu dans la ſolitude le nombre & l'énormité de mes péchés ; où ſont mes regrets, mes ſoupirs & mes larmes ? J'ai éprouvé la bonté de Dieu ; où ſont le mouvemens, les agitations, les tranſports de ma reconnoiſſance ? Il daigne m'écouter & me parler, me répondre, m'inſtruire, m'éclairer, me fortifier par ſa grace ; où eſt la vivacité de ma joie ? Quelle nouvelle eſpece d'amour de mon Dieu, qu'un amour qui ne ſait ni s'animer, ni s'inquiéter, ni s'attendrir, ni ſe ſacrifier ; qu'un amour qui n'a ni ſes chagrins, ni ſes craintes, ni ſes allarmes, ni ſes tranſports, ni ſes pleurs, ni ſes ſoupirs ! O mon Dieu, quand vous aimerai-je donc ?

Vous ne pouvez devenir plus aimable puiſque vous l'êtes infiniment ; mais je puis devenir plus ſenſible. Amour, flamme de la divine charité, je vous appelle, je vous ouvre mon cœur ; tout ce que j'aime hors de vous, & qui ne ſe rapporte point à vous, prenez-le, Seigneur, & donnez-moi votre amour. O ſang de mon Jeſus, coulez ſur cette terre ſéche & aride de mon cœur, qu'il ſoit amolli, que les feux dont brûle votre ſacré cœur paſſent dans le mien ! O cœur de mon Jeſus, vous m'aimez ; hélas ! je n'en ſerois que plus coupable ſi je ne vous aimois pas. Vous avez tant d'amour, donnez-en à cette ame qui déjà croit ne ſoupirer qu'après vous. Mes vœux ſont-ils exaucés, avez-vous entendu ma voix ? Je le ſens, je l'éprouve, je vous aime, ô mon Dieu, oui, mon cœur n'aime que vous ! Ciel, terre, parens, amis, en eux je ne vois plus que mon Dieu. Il eſt à moi, & je ſuis à lui. Que de ſi doux liens ne ſoient jamais rompus. Aimer & être aimé, c'eſt déjà preſque habiter le ciel. Accordez-moi, mon Dieu, la grace de vous aimer, de vous aimer encore plus.

2°. Quel fut le cœur de Jeſus pour les hommes ? Qui nous introduira dans ce ſanctuaire ? Hommes, qui que vous ſoyez ; oh ! ſi le cœur de Jéſus vous étoit connu, que le vôtre ſeroit différent de ce qu'il eſt ! Cœur de Jeſus, cœur plein de patience, de tendreſſe, de zèle, de charité. Grands exem-

ples à suivre, grands reproches à nous faire.

Patience de Jesus; il souffre tout dans la paix & le silence; on le reconnoît d'abord à la modestie de ses regards, au calme qui regne sur son visage, au son tendre & pénétrant de sa voix : c'est cet homme doux & pacifique annoncé par les Prophêtes, qui n'élevera point sa voix, qui n'ouvrira point sa bouche à la plainte & au murmure, qui n'achevera point d'éteindre un flambeau qui fume encore, &c. Cet agneau qui ira à la mort, qui sera immolé sans que la douleur lui arrache un mot, un mouvement d'aigreur. On le persécute, on le décrie, on l'insulte, on l'outrage; il ne répond que par sa patience. Les Disciples demandent que le feu du ciel tombe sur la perfide Samarie : vous ne me connoissez pas, répond Jesus; souffrir & ne donner rien à souffrir, voilà le caractere de votre maître. Ses Apôtres veulent tantôt écarter la foule importune qui se presse autour de lui; tantôt éloigner des enfans qui par leur indiscrette persévérance semblent le fatiguer; tantôt imposer silence à ceux dont les cris pourroient le fatiguer; tantôt le défendre contre ses ennemis; Jesus s'oppose à leur zèle. Il avoit choisi douze Apôtres compagnons de son travail, de ses voyages, de son repos; hommes grossiers; sans naissance, sans éducation, sans politesse, sans égards, sans manieres, jamais il ne se sépara d'eux; il ne les méprisa, il

ne les rebuta jamais ; on ne lui vit jamais ces airs de hauteur, de domination, de faſte, ces manieres dures & impérieuſes qui nous ſont ſi ordinaires ; il eſt avec eux comme l'un d'entr'eux : toujours prêt à les ſervir, & ne recevant leurs ſervices qu'avec des marques de reconnoiſſance. Oublions, à l'exemple de Jeſus-Chriſt, ce que nous ſommes & ce que ſont les autres : attendrons-nous pour vivre dans l'union & dans la paix, que les hommes ſoient devenus des anges ? Il nous eſt plus facile de nous corriger pour eux que de les réformer pour nous ; d'obtenir de Dieu la patience, que de leur ôter leurs défauts. Si nous avons tant de peine à nous changer, pourquoi s'étonner qu'ils ne changent pas ? Si nous voulons qu'ils ſe gênent, ne devons-nous pas nous contraindre ! S'il n'y avoit plus rien à ſouffrir, la patience ne ſeroit plus une vertu utile & commandée. Hauteur, fierté, dureté, délicateſſe, ſenſibilité, eſtime de nous-mêmes, mépris des autres ; cela nous convient-il à nous diſciples de Jeſus ? Nous ſentons tout, & nous ſuppoſons que les autres ne doivent rien ſentir ; nous conſervons un fonds d'aigreur & d'amour-propre que tout irrite & jette dans le dépit. Que nous ſerions à plaindre, ſi Dieu étoit auſſi délicat à notre égard que nous le ſommes à l'égard du prochain ! Mais que nous ſommes coupables & injuſtes de ſouffrir dans nous, ce que nous ſerions à plaindre de trouver, s'il étoit poſſible, dans notre Dieu !

Cœur de Jesus, cœur tendre, généreux, compatissant ; il ne peut soutenir tranquillement le spectacle des miseres humaines, il se hâte de les soulager : le pere de l'enfant prodigue, le pasteur charitable, images sous lesquelles il a représenté la tendresse admirable de son cœur ; mais images qui ne le représentent qu'imparfaitement. Touché du triste silence de la veuve de Naïm, il prévient ses desirs & ses démarches ; il ne peut voir Marthe & Magdeleine en pleurs sans être ému jusqu'au fond de l'ame ; à la vue du tombeau qui renferme Lazare, il frémit, il verse des larmes ; il donne des pleurs aux infortunes de Jérusalem déïcide : allant au Calvaire, il veut qu'on pleure, non ses douleurs, mais les miseres du peuple qui va le crucifier. Fonds de compassion & de tendresse, un des plus beaux présents dont le ciel puisse enrichir une ame, & qui lui donne le plus beau trait de ressemblance avec Jesus ! Malheur à quiconque voit d'un œil indifférent couler les larmes de son frere, à qui peut le soulager & ne le soulage pas ! Une ame qui se sent de la dureté, comment peut-elle se vanter d'avoir été faite à l'image de Dieu. Prodiguer au jeu, aux amusemens du monde, donner à tant de folles ou d'inutiles dépenses, un argent demandé par les cris & les larmes des pauvres : lorsqu'on peut ne leur donner rien autre chose, ne leur donner pas au moins une tendre & sincere compassion ; ce sont des fautes qu'on ne compte

pas peut-être au nombre de ſes fautes ; mais pour connoître combien Jeſus déteſte un cœur dur, il ne faut que ſe ſouvenir combien le cœur de Jeſus fut tendre.

Cœur de Jeſus, cœur plein de zèle pour le ſalut des ames ; il n'eſt pas beſoin que je m'étende ſur cet article ; ſa vie toute entiere ne fut qu'un apoſtolat, ou ſecret, lorſqu'il avançoit par ſes prieres l'ouvrage du ſalut du monde ; ou public lorſqu'il ſe conſumoit dans les courſes, dans les travaux, dans les veilles du miniſtere ; pour le ſalut d'une ſeule ame, il auroit donné le monde entier, & ce qui eſt infiniment plus que le monde, il ſe ſeroit donné lui-même. Que je ſerois heureux, ô mon Dieu, ſi je vous avois gagné une ame ! Qu'il eſt beau d'avoir procuré le bonheur éternel d'une ame ! Les maîtres de l'univers ne peuvent ſignaler leur libéralité par de ſi grands bienfaits ! La majeſté & la puiſſance des Rois ne font des heureux que pour le temps ; le zèle en fait pour l'éternité. Cherchons à gagner les cœurs de ceux qui nous environnent ; preſſons-les, afin de les donner à Dieu. Un époux, des enfans, des amis, des parens, des domeſtiques, voilà l'objet de notre zèle. Un diſcours, un mot comme échappé au hazard, un bon conſeil, des prieres ferventes ; on réuſſiroit par-là plus qu'on ne penſe. Peut-on aimer Jeſus, & négliger des ames qu'il a tant aimées !

Cœur de Jeſus, cœur rempli de charité.

Avoir nommé la charité, c'eſt avoir nommé Jeſus. La paix, l'union, la concorde; voilà les principales leçons, les enſeignemens les plus ordinaires & les plus fréquents de l'Evangile. Quand Jeſus n'auroit pas été Dieu, il auroit été tout ce que le monde peut avoir de plus aimable. Il parle ſans ceſſe de la charité, il la recommande avec force, avec empire, avec les plus terribles menaces contre ceux qui y manquent; il ſemble ne demander que la charité; c'eſt le précepte favori de Jeſus. Si je veux lui plaire, que je ne conſerve donc jamais dans mon cœur un mouvement contraire à la charité. Rapports, médiſances, aigreur, antipathie, auſſi-tôt que cela eſt entré dans le cœur, Jeſus ſe retire, il fuit. Rien, preſque rien n'eſt leger dans cette matiere, & à l'égard de la charité, le ſcrupule n'eſt qu'une religion louable.

Enfin voulez-vous voir d'un coup d'œil le cœur de Jeſus ? Regardez votre crucifix, vous le voyez victime de ſon amour pour Dieu & pour les hommes : conſidérez ce qu'il ſouffre ſur la croix; rappellez-vous ſa douceur, ſa patience; ſon zèle, ſa charité dans le cours de ſa paſſion.

Je commence à vous connoître, ô mon Sauveur! je vous adore, je vous aime; je me connois; je vois ce que j'ai été, ce que je ſuis : haine de moi-même, amour de Jeſus : ce ſera ma vie toute entiere. Ainſi ſoit-il.

SECONDE MÉDITATION.

Sur les dispositions qu'il faut apporter à la Communion.

COMMENCEZ cette méditation par vous transporter en esprit aux pieds de nos autels ; & à la vue de l'auguste Sacrement, faites un acte de foi sur la présence réelle de Jesus-Christ dans l'Eucharistie. Oui, c'est mon Dieu, mon Sauveur qui est caché sous ces voiles mystérieux ; je ne le vois pas, mais sa parole me suffit. Ce Dieu de vérité auroit-il voulu me tromper, lorsqu'il a dit : ceci est mon corps qui sera livré pour vous ; ceci est mon sang, qui sera répandu pour vous. L'Eglise, cette chaste épouse de Jesus-Christ, seroit-elle livrée à l'esprit d'erreur & abandonnée de son époux, jusqu'à adorer une vaine & impuissante idole ? Ah ! pour s'assurer par soi-même de la présence de Jesus-Christ, il ne faut que lui porter un cœur plein d'amour. Quels transports, quelles pures délices se répandent dans l'ame ; quels feux, quelles flammes s'y allument ! L'épouse entend la voix de son époux ; elle sent sa présence ; elle est assurée de le posséder. Je les ai éprouvés quelquefois, ces mouvemens intérieurs, gages certains de votre présence. Non, mon Dieu,

je n'ai ni doute ni défiance ; je vous reconnois, je vous adore dans votre auguſte ſacrement : lorſque je viens vous y chercher, je ne crains pas de ne vous y point trouver ; je crains ſeulement de ne pas y apporter un cœur digne de vous ; que demandez-vous de moi, que n'avez-vous pas droit de me demander ! deux diſpoſitions principales, une très-grande pureté, un tendre & véritable amour.

PREMIER POINT.

Dieu demande pour la communion une très-grande pureté.

Jeſus-Chriſt eſt la pureté, la ſainteté, la juſtice même : il ne hait que le péché, & ſa ſainteté eſt la meſure de la haine qu'il porte au péché. Des ames qui d'ailleurs ſont l'objet de ſon plus tendre amour, il ne les admet point dans ſon royaume, tandis qu'elles portent la trace du péché le plus léger ; tandis qu'il leur reſte la moindre faute à expier, malgré tout ſon amour, il les retient dans ces feux terribles qui doivent les purifier. Il n'a point voulu entrer dans le ſein d'une Vierge que le péché eût captivée pour un ſeul moment. Quel outrage ne ferois-je donc pas à Jeſus-Chriſt, ſi je le recevois dans un cœur dévoué au péché. Méditons ces paroles de l'Apôtre : celui qui ſans en être digne, mangera ce pain & boira ce

calice, ſera coupable du corps & du ſang de Jeſus-Chriſt. Ne peut-on pas même dire qu'il eſt en un ſens plus coupable que ceux qui ont verſé ce ſang adorable. Les Juifs n'ont livré le Sauveur qu'à la mort, & Jeſus ſouhaitoit lui-même la mort; mais une communion indigne livre Jeſus en quelque ſorte au péché; elle le ſacrifie & l'immole au péché que Jeſus déteſte: Jeſus n'a verſé ſon ſang que pour réparer la gloire de ſon pere, que pour détruire le péché; & la victoire qu'en mourant il remporta ſur le péché, l'a conſolé de ſa mort; mais le pécheur, par une communion indigne, autant qu'il eſt en lui, ſoumet Jeſus au péché, fait régner le péché ſur Jeſus, unit Jeſus avec le péché, & l'aſſervit au péché dans ſon cœur; il ne dépend pas de lui que le péché ne triomphe, & que l'enfer n'inſulte à l'amour & aux bienfaits de Jeſus.

Pardonnez-moi, Seigneur, de penſer à tous ces blaſphêmes, je ne puis trop me remplir d'horreur pour un attentat auſſi affreux. Lorſque Dieu permit au démon d'exercer la patience du ſaint homme Job, il lui dit: je vous abandonne tous ſes biens, ſa ſanté, ſes enfans, mais épargnez ſa vie. Ah! pécheur, oſerois-je m'écrier, ſi votre Dieu vous eſt odieux, renverſez ſes temples, détruiſez ſes autels, foulez aux pieds ſa croix adorable, mais épargnez-le lui-même. Un Dieu vendu au démon, immolé autant qu'il eſt en vous, ſacrifié au démon, pou-

vez-vous pouſſer juſque-là l'impiété & la fureur. Repréſentez-vous les attentats des hérétiques lorſqu'ils briſoient les tabernacles, qu'ils rompoient les vaſes ſacrés, qu'ils fouloient aux pieds la ſainte hoſtie; une ſeule communion indigne ne fait-elle pas plus d'outrage à Jeſus-Chriſt que tous ces crimes réunis enſemble; parce qu'en mettant Jeſus-Chriſt dans un cœur dominé par le péché, c'eſt rendre Jeſus-Chriſt, en quelque façon, eſclave du péché?

Les Juifs ne connoiſſoient pas bien Jeſus-Chriſt lorſqu'ils lui donnerent la mort; & le Dieu que vous connoiſſez, que vous adorez, vous oſez, autant qu'il dépend de vous, le crucifier de nouveau. Le crime des idolâtres eſt d'adorer de faux Dieux; & vous, vous profanez le ſang du véritable Dieu. Blaſphêmes, idolâtrie, déïcide, tout cela approche-t-il d'une communion indigne?

O mon Dieu! s'en trouve-t-il, des hommes aſſez ingrats, aſſez audacieux pour vous faire un ſi mortel outrage? Je pleure leur aveuglement, je pleure votre humiliation & votre amour ſi mal récompenſé; mais n'ai-je point à pleurer ſur moi-même? O mon Dieu, ſi j'avois été aſſez malheureux pour en venir à cet excès d'impiété, faites-le moi connoître afin que toutes mes larmes avec tout mon ſang; s'il le faut, coulent pour effacer l'outrage que je vous ai fait: je l'eſpere, je m'en flatte; que votre grace m'a préſervé de tomber dans cet abyme; mais

mais ai-je été fidele à cette grace pour vous porter toujours un cœur auſſi pur que le demande la ſainteté du ſacrement. Si je ne vous ai pas livré au péché, me ſuis-je donné à vous ſans partage ? Si je n'ai pas été aſſez coupable pour profaner votre ſang adorable ; ai-je eu cette pureté, cette innocence, ce détachement de toute affection profane qui réponde à l'excellence de votre auguſte ſacrement ? Lorſque vous avez daigné entrer dans mon cœur, que vous y avez trouvé de deſirs & d'agitations qui ne pouvoient manquer de vous déplaire ! tant d'amitiés trop humaines, de liaiſons profanes, de ſoins terreſtres, de complaiſances mondaines ; tant de vanité, d'amour-propre, d'attachement à la créature, d'envie de plaire aux hommes, d'aigreur, de reſſentimens, de jalouſies, d'antipathies, de reſpect humain, de diſſipation, de diſtraction ; dans mon eſprit tant de penſées inutiles, de chagrins, d'inquiétudes, de rêveries, de réflexions, qui n'alloient qu'au monde & aux créatures ! Juſqu'aux pieds des autels, tous ces ſentimens m'occupoient, ils parloient plus haut que vous, & leur voix me frappoit plus que la vôtre. O Dieu, devant qui les anges mêmes ne ſont pas aſſez purs, vous qui êtes le Dieu ſaint, ennemi du vice & de la cupidité, vous avez pu entrer dans une ame qui n'avoit peut-être pas aſſez travaillé à déraciner, à expier toutes ſes fautes ?

Le Prophête diſoit : qui entrera dans

votre tabernacle ? Celui-là ſeul dans le cœur ſera pur & innocent. S'il faut être pur pour entrer dans votre tabernacle, combien faut-il l'être davantage pour vous ſervir de tabernacle & de ſanctuaire ! Conſumez, Seigneur, conſumez toutes mes paſſions ; deſſéchez-en juſqu'aux plus foibles germes, par le feu de votre amour : briſez tous ces malheureux liens qui m'empêchent d'être uniquement & parfaitement à vous. Je viens aujourd'hui vous conſacrer tous mes deſirs & toutes mes penſées : vous ne trouverez dans mon cœur qu'une horreur intime pour le péché ; pour recevoir un Dieu ſi ſaint, la ſainteté la plus ſublime n'eſt pas trop. Etre attaché à un ſeul péché, & au moindre péché, quand on vous connoît, quand on doit vous recevoir, peut-on y conſentir ?

SECOND POINT.

Dieu demande pour la communion, un tendre & véritable amour.

Le prévoyez-vous, ô mon Sauveur, lorſque vous inſtituâtes ce Sacrement, qu'il y auroit des hommes qui ne répondroient à votre amour que par leur perfidie ? Oui, il le prévoyoit, & dans ce moment même il n'ignoroit pas que l'Apôtre perfide alloit le dèshonorer par un ſacrilége adominable : il voyoit dans la longue ſuite des ſiécles, ce ſacrilége affreux ſe renouveller mille & mille

fois. Il le vit, & ſon amour ne fut point arrêté par la vue d'un ſi étrange ſpectacle. Mes délices ſont de demeurer avec les enfans des hommes ; il ſe trouve des ames ſaintes & ferventes qui me rendent amour pour amour ; qui, guidées par la foi & par la charité, viennent me chercher ſur les autels où je les attends, m'offrir leur cœur & recevoir le mien : leur fidélité me conſole de l'infidélité des autres. J'aime les hommes ; je ne puis conſentir même en mourant pour eux, à me ſéparer d'eux. Laiſſerai-je languir des années entieres des cœurs qui loin de moi ſe conſument dans les regrets & dans les larmes ?

C'eſt donc pour vous, ames fideles, ames pures & chaſtes ; que Jeſus-Chriſt demeure dans nos temples, ſolitaire, abandonné, preſqu'inconnu, ſous un toît pauvre & ruſtique, dans une campagne déſerte, au milieu d'une ville qui s'occupe de toute autre choſe que de lui : ſeul ou preſque ſeul, il vous attend dans le tabernacle ſacré : c'eſt pour vous qu'il demeure ſur nos autels expoſé aux mépris & aux inſultes des libertins qui viennent juſques dans ſon ſanctuaire lui diſputer les hommages que lui doit une piété reconnoiſſante : c'eſt pour vous qu'il eſſuie les profanations ſacriléges, les impiétés brutales, les inſultes ſanglantes que lui oſe faire le démon par le miniſtere de tant de pécheurs audacieux : c'eſt parce qu'il a voulu ſe donner à vous qu'il ſe donne à tant d'impies, qui le reçoivent dans un cœur vendu

& livré au péché. Serez-vous insensible à un amour si tendre & si fidele ?

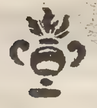
Une mere brûle d'impatience de retrouver son fils unique qu'elle a perdu ; elle compte tous les jours & tous les momens; le temps coule trop lentement au gré de ses desirs; enfin elle l'apperçoit, elle court au-devant de lui ; elle le baigne de ses larmes ; elle ne sait comment lui exprimer son amour ; elle parle par ses soupirs & par son silence même. Ah ! si elle retrouve ce fils glacé, froid, insensible, sans émotion, sans amour, quel déplaisir pour elle !

O mon aimable Sauveur ! plein d'amour pour moi, vous sortez du sein de votre pere, à travers les insultes & les outrages, percé des coups que vous portent sans cesse des mains perfides ; vous venez chercher une place dans mon cœur. Vous me dites : tout ce que j'ai reçu d'offenses, je ne m'en plains pas, si vous avez autant d'impatience de vous unir à moi que j'en ai d'être avec vous. Ah ! que vous auriez sujet de vous plaindre, si pour récompense de votre amour, vous ne trouviez dans mon cœur que mollesse, indolence, insensibilité ! Un Dieu plein d'amour, une créature sans amour, je serois aimé, & je n'aimerois pas !

Non-seulement vous vous donnez à moi, mais vous m'apportez tous les trésors de votre grace. Ouvrez votre cœur, ame fidele, laissez agir le cœur qui vient d'y entrer ; quels doux transports, quels feux du saint

amour, quelles pures & chaſtes délices, quelle paix, quel repos, que de graces & de vertus entreront avec lui ! Vous vous donnez à moi, ô mon Dieu, & vous ne demandez que moi ; je me rends ; qu'il eſt doux de céder à une loi ſi aimable ! Myſtere de l'Euchariſtie, myſtere d'amour & du pur amour, que ce ſoit donc l'amour qui nous mene à la table ſainte : je vous entends, divin Jeſus, vous m'appellez ; votre cœur vole au-devant du mien ; vos ſoupirs & vos empreſſemens me preſſent de venir à vous ; votre tendreſſe ſe plaint de ma lenteur avec l'épouſe des cantiques, je vais courir ſur vos pas, & chercher mon bien-aimé ; je le trouverai ; je lui porterai un cœur au moins qui deſire d'être auſſi enflammé que le ſien. Il m'aime, je l'aimerai conſtamment, je l'aimerai uniquement. Ainſi ſoit-il.

Fin de la Retraite.





EXHORTATION.

Videte enim vocationem vestram, Fratres.

Mes Freres, pensez à répondre à l'excellence de votre vocation. I. Ad Corint. c. 1, v. 26.

RIEN de plus utile, de plus nécessaire pour chaque homme, que d'approfondir la nature, les devoirs, les bienséances même de sa vocation, c'est-à-dire, de la situation dans laquelle il a plu à la providence de le placer. Sans cette étude, sans cette connoissance, on agit au hazard, par les saillies de l'humeur & du caprice, par les penchans aveugles de l'amour-propre; on ne fait ni le bien qu'on doit, ni la maniere dont on le doit faire. On ressemble à un voyageur qui marche dans une route qu'il ignore; il va, il revient, il avance, il recule, il prend successivement des sentiers qui l'approchent & qui l'éloignent de son terme: après une longue course, las, fatigué, il en est aussi loin qu'il l'étoit au premier pas. Pour remplir ses

devoirs, il faut les connoître ; or les devoirs ſont proportionnés à la vocation ; ils ſont fondés ſur la nature de la vocation ; ils ſont déterminés & réglés par le caractere de la vocation ; ils ſont plus ou moins étendus ſelon les diverſes eſpeces de vocation.

Notre premiere vocation, notre vocation commune & univerſelle, eſt la vocation au Chriſtianiſme. Sommes-nous bien pénétrés de l'excellence, de la dignité, de la ſublimité de cette vocation ? Connoiſſons-nous bien l'étendue & la perfection des obligations qu'elle nous impoſe ? J'oſe le dire, parmi les Chrétiens même, le Chriſtianiſme n'eſt ſouvent que trop ignoré ; on en connoît peut-être l'écorce, la ſurface, la lettre ; qui eſt-ce qui en connoît bien l'eſprit, l'intérieur, les profondeurs ? Cet eſprit de détachement & de renoncement intérieur ; cet eſprit de ſoumiſſion & d'humilité intérieure ; cet eſprit de mortification & de pénitence intérieure ; cet eſprit d'amour & de charité intérieure ; cet eſprit de ſolitude & de priere intérieure ? Qui eſt-ce qui regle ſur cette connoiſſance ſon eſprit & ſon cœur, ſes procédés & ſa conduite ?

A cette vocation commune & univerſelle eſt jointe pour chacun de nous, une vocation ſpéciale qui nous oblige à remplir en vrais Chrétiens les engagemens de notre état & de notre condition. Enfin, Meſſieurs, ſelon l'engagement que la piété vous a ſuggéré, il eſt pour vous une vocation encore

plus ſpéciale, & dont il m'a paru que je devois faire le ſujet de cet entretien. Je parle de cette vocation de grace qui vous a ſpécialement dévoués au culte de Marie : je ne me propoſe point ici de vous inſtruire, je ne prétends que vous rappeller ce que vous ſavez, ce que vous connoiſſez auſſi bien que moi. C'eſt dans ce deſſein que je vous dis avec l'Apôtre : *videte vocationem veſtram.* Rappellez-vous la dignité & l'excellence de l'engagement que vous avez pris d'honorer & de ſervir Marie ; rappellez-vous les devoirs & les obligations de votre engagement avec Marie ; voyez ce qu'ils vous promettent ; voyez ce qu'ils vous demandent : je me borne à ces deux réflexions.

PREMIER POINT.

Tels ſont, dit ſaint Auguſtin, les tréſors infinis, telle eſt la ſurabondance des miſéricordes de notre Dieu, que le plus leger ſacrifice que nous lui offrons, le moindre hommage que nous lui préſentons dans la droiture & la ſimplicité du cœur, nous attire l'augmentation de ſes graces : plus nous ferons pour lui, plus il fera pour nous ; plus nous lui donnerons, plus nous recevrons : or, reprend ſaint Bernard, ce qui eſt ſi vrai de notre Dieu, l'eſt auſſi des juſtes, des élus, des Saints, ſur-tout lorſque dégagés des foibles & des miſeres de l'humanité, ils ſont parvenus à cet heureux état d'union avec

avec Dieu, où leur cœur n'éprouve, ne fuit plus d'autres mouvemens, d'autres sentimens, que les mouvemens, que les sentimens qui sont dans le cœur de Dieu. Alors ils ne sont qu'amour & que charité; & plus ils sont élevés dans la gloire, plus ils sont remplis, inondés, pénétrés d'amour & de charité. Par conséquent, continue encore saint Bernard, Marie étant après Jesus ce qu'il y a de plus grand & de plus saint, de plus parfait & de plus heureux dans le ciel: Marie mere de l'Homme-Dieu étant après l'Homme Dieu & par l'Homme-Dieu celle dont le pouvoir auprès de Dieu a le plus d'efficace & d'étendue, celle dont le cœur a le plus de rapports & de conformité avec le cœur de Dieu; c'est sur-tout par rapport à Marie que nous pouvons mesurer l'espérance de ses bienfaits & l'attente de sa protection sur les hommages que nous lui rendons, sur les engagemens que nous avons pris de la servir & de l'honorer. Or je soutiens qu'entre les hommages qu'on peut rendre à Marie, celui que vous lui avez rendu & que vous continuez de lui rendre par votre engagement dans l'association sainte qui vous dévoue à son culte, est un des plus propres à vous attirer sa protection, à vous obtenir, à vous assurer son secours & son appui: engagement pur, saint, vraiment digne de Marie, soit qu'on la considere du côté de ceux qui le prennent, soit qu'on le considere dans sa nature, soit qu'on le consi-

dere par rapport aux circonſtances du temps & aux mœurs de notre ſiécle.

1°. Engagement pur & ſaint, ſi on le conſidere du côté de ceux qui le prennent. Je le ſais, les hommages de l'enfance ne ſont pas dédaignés; les deſirs, les ſoupirs d'un cœur qui ne ſe connoît, qui ne ſe ſent pas encore parfaitement lui-même, ne ſe font pas entendre vainement à Marie. Il ſemble même que la candeur, l'ingénuité, la ſimplicité & l'innocence ajoutent un nouveau prix, donnent quelque choſe de plus touchant aux démarches & aux ſentimens des premieres années. Cependant, il faut l'avouer, lorſque l'âge & l'expérience ont développé l'eſprit & le cœur, lorſque la raiſon formée & murie par les réflexions eſt en état d'examiner, de balancer, de comparer, de pénétrer la nature, les ſuites, les devoirs, les motifs d'un engagement: c'eſt alors que l'hommage acquiert un nouveau fonds de mérite pour celui qui le rend, & apporte plus d'honneur & de gloire à celui qui le reçoit; alors c'eſt un hommage de tout l'homme; un hommage de l'eſprit & du cœur, du ſentiment & de la raiſon, du goût & de la réflexion; un hommage de choix & de préférence. Or tel eſt l'hommage que vous avez préſenté à Marie lorſque vous êtes venu aux pieds de ſes autels vous conſacrer à ſon culte; tel eſt l'hommage par lequel vous continuez de l'honorer, lorſque vous êtes fideles à remplir les loix & les pratiques de votre engagement.

Si vous avez paru, ſi vous paroiſſez dans le ſanctuaire pour appeller Marie votre mere & votre protectrice, pour lui promettre un attachement, une fidélité à toute épreuve, on ne peut accuſer ou ſoupçonner ni l'imprudence de l'âge, ni les ſaillies d'une ferveur indiſcrete, ni la ſouple complaiſance trop facile à ſe laiſſer dominer par des perſuaſions étrangeres, ni les illuſions d'une piété naiſſante, encore novice & peu éclairée. La raiſon, la religion, l'expérience, la reconnoiſſance ont ſeules préſidé à votre conduite. Vous ne vous êtes engagés au ſervice de Marie, qu'après avoir bien pénétré l'eſprit de votre religion, qu'après avoir reconnu que la voie la plus sûre pour arriver à J. C. eſt de marcher ſous les auſpices de Marie; que le moyen le plus certain d'obtenir les graces de J. C. eſt de les faire demander par Marie. Ce n'eſt qu'après avoir éprouvé en mille occaſions qu'il n'eſt point dans les perils & les tentations de cette vie, de ſecours & d'appui plus puiſſant que le ſecours, l'appui, l'interceſſion de Marie. Ce n'eſt qu'inſtruits par la religion & qu'animés par la reconnoiſſance, que vous avez dit avec ſaint Bernard: mere de Jeſus, mere de cet Homme-Dieu que nous adorons, mere de grace & de miſéricorde, vous voyez les tempêtes & les orages qui m'agitent continuellement & me menacent d'un naufrage prochain ſur cette mer ſemée de tant d'écueils: hélas! autour de moi tout eſt piége

précipice; au-dedans de moi tout eſt foibleſſe & fragilité : mon eſprit n'eſt preſque qu'erreurs & ténébres; ma raiſon que lumieres trop ſombres, trop promptes à s'éteindre; mon cœur n'eſt, pour ainſi dire, que penchans & attraits de vice & de cupidité; mes réſolutions ne ſont qu'inconſtance & variation; mes habitudes que des liens qui m'aſſujettiſſent au péché; mes liaiſons dans le monde & avec le monde, que pierre de ſcandale & occaſion de chûte; mes vertus mêmes & ma piété, que des deſirs ſouvent auſſi-tôt évanouis que formés; ſans ceſſe prêt de périr, j'ai recours à vous, Vierge ſainte, daignez me recevoir au nombie de vos enfans, j'eſpere tout de votre pouvoir auprès de Dieu; auſſi je vous conſacre tout ce que je ſuis, mon eſprit pour étudier vos vertus & vos grandeurs; mon cœur pour ſentir & reconnoître vos bienfaits; ma bouche pour célébrer vos louanges & vous gagner des ſerviteurs; ma conduite pour imiter, pour retracer, autant que j'en ſuis capable, l'exemple de vos vertus.

Vous l'avez dit: comment l'avez-vous dit: Votre engagement au culte de Marie n'eſt pas ſeulement un engagement de choix & de préférence, un engagement avoué & hautement annoncé; un engagement public & éclatant. Que d'autres renferment dans leur cœur ce qu'ils ont de reſpect, de confiance, de vénération, de piété pour Marie: vous, Meſſieurs, remplis d'un zèle plus ar-

dent, entraînés par des ſentimens plus vifs, vous ne tenez point votre dévotion cachée dans le ſecret de l'ame : vous avez cru que vous deviez vous déclarer hautement pour elle ; vous vous êtes appliqué la parole de l'Apôtre, que la foi qui habite au-dedans ne juſtifie pas ſans la foi qui ſe produit au-dehors ; que pour être juſte, il faut croire de cœur ; que pour être ſauvé, il faut confeſſer de bouche : *corde creditur ad juſtitiam, ore autem confeſſio fit ad ſalutem.* Vous avez craint, ſi vous négligiez l'engagement que vous avez contracté ; de reſſembler à *des hommes* : craintifs & politiques qui trop ſouvent rougiſſent d'avouer Jeſus-Chriſt devant les hommes ; vous vous êtes rappellé qu'envain on compte de l'avoir pour maître & pour Sauveur ſi on ne ſe montre ſon diſciple & ſon adorateur ; enfin qu'on eſt contre lui, dès qu'on n'eſt pas pour lui. Pénétrés de ces principes & les prenant pour régle de votre conduite à l'égard de Marie, vous ne vous contentez pas de la reſpecter, de l'invoquer, de l'honorer par des hommages intérieurs ; pour être un peuple ſpécialement dévoué à ſon culte, vous donnez publiquement l'exemple du culte & des honneurs qui lui ſont dus ; du reſpect religieux & de la confiance qu'elle mérite : exemple dont la force puiſſante & l'attrait vainqueur a formé tant d'autres aſſociations qui vous regardent comme leurs premiers auteurs, & qui ont donné à Marie cette foule de ſerviteurs

Ad Rom. c. 10. v. 10.

dont les vertus & la piété ſont votre gloire aux yeux de Jeſus & de Marie.

Que dirai-je de ces jours marqués pour vous raſſembler à l'ombre de ce ſanctuaire, pour vous réunir dans le culte & l'invocation de Marie, ne ſont-ce pas autant de témoignages publics de votre dévouement à la mere de Dieu ? Loin d'être une dévotion timide & obſcure, votre piété a ſu, ſans affoiblir & diminuer votre religieuſe fidélité au culte commun & preſcrit à tous les fideles ; elle a ſu ſe faire des ſolemnités particulieres en l'honneur de Marie ; & dans les ſolemnités commandées pour honorer le Seigneur, ajouter les hommages qu'elle rend à la mere, ſans retrancher rien des adorations qu'elle doit au fils.

Ce ſeroit encore peu pour vous, Meſſieurs, d'être dévoués à Marie, d'annoncer hautement & publiquement votre dévouement à Marie, vous avez voulu que ce dévouement fût annoncé au monde, qu'il fût connu du monde, comme un engagement ſtable & permanent, comme un engagement ſans bornes & ſans limites dans ſa durée ; comme un engagement au-deſſus de l'inconſtance & des variations de l'eſprit humain ; comme un engagement qui eſt pour toute la vie auſſi bien que de tout le cœur ; on peut dire, mais toujours avec la proportion convenable, on peut dire de votre engagement avec Marie, ce que Moïſe diſoit

de l'engagement d'Iſraël avec le Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob; que c'eſt un pacte éternel, une alliance qui n'aura point de fin: vous vous êtes dévoués au ſervice de Marie; vous l'avez choiſie pour votre protectrice; vous lui avez promis une fidélité inviolable à ſon culte. Ce qu'on diſoit d'Iſraël: voilà le peuple dont le Seigneur eſt le Dieu: on le dit, on le doit dire, ſurtout de vous: voilà le peuple dont Marie eſt la reine & la protectrice; voilà le peuple qui eſt le peuple de Marie: voilà le peuple qu'elle ne ceſſera de préſenter à ſon fils. Car quoique votre engagement au culte public de Marie n'emporte point les obligations rigides & auſteres d'un vœu, c'eſt un ſaint propos marqué au ſceau de la religion, un propos formé au pieds des autels, prononcé au milieu des auguſtes myſteres: enſorte qu'on peut vous appliquer, à quelques égards, ce que ſaint Ambroiſe diſoit aux Néophites qui venoient d'être régénérés dans les eaux du baptême. Non, ne croyez pas que vos engagemens n'aient été que le ſon d'une parole qui fuit avec vîteſſe: la religion les a entendus; elle les a reçus; elle en conſervera le dépôt, & ſi vos paroles ne ſubſiſtent plus pour les hommes, elles ſubſiſtent, elles ſubſiſteront à jamais dans le ſouvenir du Seigneur: *tenetur vox tua in libro viventium.*

C'eſt, Meſſieurs, en la préſence du même Dieu que vous avez parlé, non-ſeulement de ce

Dieu qui par ſon immenſité remplit tout, pénétre tout, voit tout, entend tout : c'eſt encore en la préſence de ce Dieu Sauveur, de ce Dieu de l'Euchariſtie qui a daigné ſe rendre le dépoſitaire de votre ſaint propos; qui pour récompenſer votre piété pour Marie, pour la rendre encore plus digne de lui & de ſa mere, s'eſt donné à vous dans nos auguſtes & divins myſteres. Le ciel & la terre, les hommes & les anges, la Jéruſalem terreſtre & la Jéruſalem céleſte, l'univers & le Dieu maître & Sauveur, juge & pere de l'univers ont préſidé à vos engagemens; ils les ont entendus; ils les ont reçus. Pourriez-vous, voudriez-vous ne pas répondre à leur attente & à leur eſpérance ? Non, Meſſieurs, je ne la redoute point, votre cœur n'eſt point capable de cette inconſtance : Vous ſoutiendrez à la ſainteté d'un engagement ſi reſpectable; engagement médité & réfléchi; engagement de choix & de préférence; engagement public & éclatant : quel engagement donc plus pur, plus ſaint, plus digne de Marie, ſi on le conſidere du côté des perſonnes qui le prennent ? L'eſt-il moins, le paroît-il moins, à le conſidérer dans ſa nature ?

2°. N'attendez pas, Meſſieurs, que pour vous mieux convaincre de la ſageſſe, de la dignité, de la ſainteté d'un engagement dont le culte de Marie eſt l'objet; la vénération pour Marie, la ſource & le principe; la confiance en Marie, le lien & le nœud, j'entreprenne de vous expliquer ſur quels fon

demens eſt établie & appuyée la dévotion à Marie. J'eſpere que dans une autre temps nous approfondirons cette matiere. Il ſuffit, pour le ſujet que je traite, de remarquer que dès-là qu'on croît à l'Egliſe, & qu'on vit dans la ſimplicité & l'unité de la foi Catholique, il demeure certain & inconteſtable qu'après le culte qu'on doit à Dieu, qu'après la devotion à Jeſus, l'adoration de Jeſus, la confiance en Jeſus, il n'eſt point de dévotion plus ſainte & plus digne d'un vrai Chrétien, que la dévotion à Marie.

Prenez garde; lorſque l'héréſie de Luther & de Calvin, entreprit d'abolir le culte & les honneurs de Marie; elle comprit que pour y réuſſir, il falloit employer des principes & des raiſonnemens propres à ôter de l'Egliſe tout culte, toute invocation des Saints. Ces ſectaires étoient ſuivis & conſéquens dans cette partie de leurs ſyſtêmes; j'oſe dire qu'on le ſeroit moins ſi, en ne voulant pas ouvertement ébranler la croyance de l'Egliſe par rapport à l'invocation des Saints, on tâchoit, en maſquant & en déguiſant ſon but, en couvrant ſa marche & ſes deſſeins, d'affoiblir dans l'Egliſe la dévotion de Marie. Car ſi le culte des Saints eſt un culte approuvé, autoriſé par la religion; fondé, appuyé ſur la religion; ſi l'invocation des Saints eſt utile au peuple fidele; ſi c'eſt un des moyens que le Dieu Sauveur a ménagés à ſon peuple pour arriver aux graces de protection ſpéciale, aux graces de choix

& de prédilection : qui ne voit, qui ne conçoit que le culte de Marie, que l'invocation de Marie, que la confiance en Marie, doit après le culte divin, l'adoration de Jesus, tenir le premier rang dans les pratiques de la piété chrétienne !

Les Saints méritent un culte religieux comme les amis de Dieu ; la sublimité de leurs vertus, fut un don de la grace : la gloire & le bonheur dont ils jouissent, un bienfait du Seigneur : or quelles vertus sublimes que celles de Marie ! N'est-elle pas presqu'infinie, la distance qui se trouve entre les plus grands Saints & la mere du Dieu de sainteté ? Quelle ame fut plus comblée des dons de la grace que l'épouse de l'Esprit sanctificateur ? Elle puisoit à cette source abondante : quelle créature est plus élevée dans la gloire ? Les autres sont les serviteurs, les amis ; elle est la fille du Dieu de puissance & de majesté.

Nous pouvons, nous devons invoquer les Saints, parce que la religion nous assure qu'ils ne sont pour nous qu'amour & charité, & qu'auprès de Dieu ils ont beaucoup de pouvoir & de crédit. Or quel cœur plus tendre, plus généreux que le cœur de Marie ! Quel cœur plus zélé pour son Dieu & & plus empressé à lui procurer de vrais adorateurs ? Qui aura, qui peut avoir autant de crédit que Marie ? Les autres prient & demandent ; Marie, dit saint Bernard, Marie prie & supplie ; mais ses prieres, ses sup-

plications sont toutes puissantes, & sa toute-puissance n'est que prieres & supplications. *Omni potentia supplex.* Sa toute-puissance n'est que priere, parce que ce n'est point elle qui donne la grace, qui mérite la grace, qui produit la grace, qui regle la distribution de la grace; il n'appartient qu'au pere d'en marquer les momens, d'en déterminer la mesure, la force, l'abondance, il n'appartient qu'au fils, sauveur & médiateur des hommes de la mériter; il n'appartient qu'à l'esprit sanctificateur de la verser, de la répandre, d'allumer dans les cœurs le feu divin de la charité; mais il appartient à Marie de demander, de prier, de supplier. Par-là sa toute-Puissance est supliante & demandante. Mais le Pere ne refuse rien à sa fille chérie; le fils à sa mere; l'esprit saint à son épouse. Par conséquent point de culte, après le culte de Jesus, qui soit plus saint que le culte de Marie; point d'invocation après l'invocation de Dieu qui soit plus utile & plus nécessaire au Chrétien que l'invocation de Marie: par conséquent encore, après la dévotion à Jesus, point de dévotion plus sage, plus pure, plus sainte, plus digne du vrai fidele, que la dévotion à Marie.

Or entre les moyens d'honorer Marie; l'engagement que vous avez pris, est un des plus propres à lui marquer votre dévouement. Aussi l'Eglise l'a-t-elle autorisée d'une maniere spéciale; les souverains Pontifes comblent d'éloges ceux qui le prennent; ils y invitent

les fideles, ils les enrichiſſent de tous les tréſors dont le ciel les a rendus diſpenſateurs. Ah! Meſſieurs, quel bonheur pour vous de n'aller à Marie que par les voies que nous ouvre l'Egliſe; de n'invoquer Marie que par les vœux & les prieres que vous dicte l'Egliſe. Non, dans une dévotion ainſi guidée, ainſi réglée par l'Egliſe, il n'y a point d'illuſion à craindre. Engagement donc pur & ſaint, ſi on le conſidere dans ſa nature. Enfin, engagement également pur, également ſaint, également digne de Marie, ſi on le conſidere par rapport aux circonſtances & aux mœurs de notre ſiecle.

3°. Il faut l'avouer, ils ont preſque diſparu ces jours de foi docile, de piété ſimple & humble, pendant leſquels la dévotion à Marie, fut la dévotion de tous les Chrétiens. Fêtes inſtituées; temples élevés; concours des peuples; empreſſement des Rois à mettre le royaume ſous la protection de Marie tout cela ſubſiſte dans les monumens hiſtoriques : mais que nous en trouvons que peu de traces dans nos cœurs! Dévotion de nos jours; dévotions de prétendue exactitude, qui, pour épurer tout, détruiſent, anéantiſſent tout. Dévotions ſpiritualiſées, qui, ſous prétexte d'épurer le cœur, enflent l'eſprit & veulent établir la piété ſur les ruines de l'humilité. Au milieu de ces dévotions ſi fécondes en nouveautés, comment trouveroit-elle ſa place, cette dévotinn à Marie, qui fut la dévotion des ſiecles éloig

gnés ? Les enfans s'abaiſſeront-ils à penſer comme leurs peres ? Au milieu de ces dévotions faſtueuſes & hautaines, comment ne diſparoîtroit-elle pas la dévotion à Marie ? Elle n'a rien que de ſimple & de naïf, que d'humble & de modeſte ; elle n'a rien qui flatte l'orgueil & la vanité.

Qu'eſt-ce donc que ſe dévouer au culte de Marie ? A la honte éternelle de notre ſiecle, il n'eſt que trop vrai que c'eſt preſque ſe dévouer aux dédains & aux mépris de la dévotion ſuperbe & ignorante : on la traite de dévotion vulgaire; on la regarde comme l'apanage du peuple. Un ſaint Chryſoſtôme ; un ſaint Thomas ; une ſainte Thérèſe ; un ſaint François de Sales ; tant de ſavans & d'illuſtres perſonnages qui ſe ſont autant diſtingués par leurs talens que par leurs vertus, voilà donc ce que de nos jours on relegue dans la claſſe du peuple. Ah ! Seigneur, que je ſois peuple comme ils l'étoient, que je ne ſois ſavant que de leur ſcience, que je ne ſois ſaint que de leur ſainteté. Que d'immortelles actions de graces ſoient rendues à la providence, qui, dans ce ſiecle d'orgueil & de libertinage, conſerve des ſemences de vérité, de droiture, de piété ſimple & modeſte !

Vous avez bravé, Meſſieurs, les mépris du contradicteur ſuperbe; vous avez conſenti d'être peuple; vous avez dit: Vierge ſainte, l'univers ne peut rien ſur mon cœur. Or, que n'avez-vous point droit d'attendre d'un dévoue-

ment ſi généreux ? Les bons ſujets ſont toujours chers au Prince ; ils le ſont bien davantage, lorſque leur fidélité ne ſe dément point dans les jours d'orage.

Revenons : engagement pur, ſaint digne de Marie ; par conſéquent, graces d'appui & protection que vous avez droit d'attendre du crédit de Marie auprès de Dieu. Vous êtes particuliérement ſon peuple, ou plutôt ſes enfans, eſpérez tout d'une mere ſi tendre ; mais n'oubliez pas que plus vous avez, en quelque ſorte, de droits à la faveur de Marie, plus vous devez être fidele aux obligations que vous impoſe votre dévouement à Marie : c'eſt ce que je vous expoſerai dans l'Exhortation ſuivante.



SECONDE EXHORTATION.

Videte enim vocationem veſtram, fratres.

Mes freres, penſez à répondre à l'excellence de votre vocation. I. Ad Corinth. c. 1. v. 26.

VOus m'avez paru, Meſſieurs, pleinement & parfaitement convaincus des vérités que nous avons expoſées & développées dans le dernier entretien : vous concevez que de tous les hommages qu'on peut rendre à la mere de l'homme Dieu, un des plus purs, des plus ſaints, des plus dignes de Marie, eſt l'hommage que vous lui avez rendu lorſque vous êtes entré dans cette aſſociation qui vous dévoue ſpacialement à ſon culte : je vous ai dit avec l'Apôtre, *videte vocationem veſtram.* Etudiez vos engagemens avec Marie ; tout vous annonce leur dignité, leur ſainteté, ſoit qu'on les conſidere du côté de ceux qui l'ont pris, ſoit qu'on les approfondiſſe dans leur nature, ſoit qu'on les regarde par rapport aux circonſtances du temps & aux mœurs de notre ſiecle. Or, je prétends que de ces trois ſources coulent pour vous autant de devoirs & d'obligations : je ſoutiens que les raiſons par leſquelles j'ai prouvé l'excellence & les avantages de vos engagemens, ce qu'ils vous

promettent, ce que vous pouvez, ce que vous devez en attendre, en eſpérer de Marie ; je ſoutiens que ces mêmes raiſons vous annoncent les loix & les obligations de vos engagemens, ce qu'ils demandent de vous, ce que Marie peut, ce qu'elle doit attendre & eſpérer de vous. Je reprends donc, & je dis avec l'Apôtre, *videte vocationem veſtram.* Conſidérés du côté de ceux qui les ont pris, vos engagemens demandent de la conſtance, de l'aſſiduité, de l'exactitude; conſidérés dans leur nature, ils exigent de vous une vie pure & ſainte; conſidérés par rapport aux circonſtances & aux mœurs de notre ſiecle, ils vous commandent une ſévere & ſcrupuleuſe attention à remplir tous les devoirs que vous impoſent la religion & la raiſon; *videte vocationem veſtram.* Un mot ſur chacun de ces articles, moins pour vous inſtruire & vous expoſer mes réflexions, que pour vous donner occaſion de penſer & de vous inſtruire vous mêmes.

PREMIERE REFLEXION.

Tout bon propos, lorſqu'il ſe rapporte à un objet juſte & légitime, emporte pour l'homme qui forme cette réſolution, un engagement de ne pas l'abandonner, ou une ſorte d'obligation d'accomplir ce qu'il s'eſt propoſé.

Obligation plus formelle, plus préciſe, plus rigide, ſelon que le propos a été plus

réfléchi,

réfléchi, plus médité; qu'il n'a rien de la légéreté & de la témérité de ces paroles qui échappent à l'inattention de l'esprit, à l'impétuosité de l'imagination, à l'excès de la complaisance, à la contrainte & à la servitude du respect humain, aux saillies & à la fougue d'un cœur trop vif & trop prompt à se résoudre sans prendre l'aveu de la raison. Obligation qui croît, qui augmente lorsque ce qu'on se propose a plus de témoins & de garans; la résolution cesse alors d'être une dette particuliere, elle devient, pour ainsi dire, une dette publique. Obligation enfin plus sainte encore, plus respectable, plus inviolable, si elle a éte marquée au sceau de la religion; si elle a reçu l'empreinte de la religion.

Posé ce principe, raisonnons; & reconnoissez, Messieurs, ce que vous devez de fidélité à vos engagemens avec Marie. Vous avez choisi Marie pour votre Reine, votre protectrice, votre mere: vous avez protesté que vous n'abandonneriez jamais son culte & son service; vous avez annoncé votre résolution de vivre & de mourir dans cette association sainte, d'en suivre les loix, & autant que vous le pourriez, sans manquer à vos autres devoirs, d'en observer les coutumes & les pratiques. Je ne me borne point à dire que ce propos est louable, qu'il a un objet juste & légitime; c'en seroit assez pour nous empêcher de l'enfeindre. Mais si la religion nous commande l'observation

des engagemens qui ne roulent que ſur des intérêts fragiles & frivoles d'honneur mondain & de fortune périſſable, quel reproche n'avez-vous pas à vous faire, ſi vous manquez à une réſolution auſſi ſainte dans ſon objet.

La mere de l'homme Dieu ne voit audeſſus d'elle que l'homme Dieu ſon fils. Après la Divinité, rien n'eſt auſſi grand que la maternité divine. Il eſt vrai qu'entre Jeſus & Marie la diſtance eſt infinie; il n'eſt pas moins vrai qu'entre la mere de Dieu & nous, hommes foibles & pécheurs, l'intervalle eſt immenſe. A qui, d'entre les Anges, demandoit l'Apôtre, le Très-Haut a-t-il dit, vous êtes mon fils? à qui, d'entre les enfans d'Adam, demande ſaint Bernard, Jeſus a-t-il dit, vous êtes ma mere? Jeſus eſt Dieu; donc le culte de Jeſus l'emporte infiniment ſur le culte de Marie: Marie eſt mere de Dieu; donc, après le culte de Jeſus, point de culte auſſi ſaint que le culte de Marie; donc, après une promeſſe qui a pour objet le culte de Jeſus, point d'engagement auſſi inviolable que celui qui a pour objet de ſe dévouer au culte de Marie.

Mais rentrons dans notre plan, & conſidérons vos engagemens en ce qu'ils ont de propre & de perſonnel. Ce qui a ennobli votre hommage, lorſque vous vous êtes dévoués au culte de Marie dans cette aſſociation ſainte; ce qui l'a rendu ſi pur, ſi ſaint, ſi digne de Marie; ce qui en fait le

plus grand mérite pour vous, la plus grande gloire pour elle, c'eſt qu'il fut l'ouvrage du cœur conduit par la raiſon, de la raiſon inſtruite par la foi, de la foi rendue plus vive & plus ſenſibble par l'expérience; vous ſaviez, vous connoiſſiez ce que la grandeur & l'élévation de Marie exigent de reſpect & de vénération; ce que ſon crédit & ſon pouvoir méritent d'empreſſement pour obtenir; ce que ſa protection, ſa bonté, ſa charité demandent de confiance; ce que ſes bienfaits vous ordonnent de reconnoiſſance. C'eſt que votre engagement fut un engagement hautement avoué & annoncé; c'eſt qu'il fut un engagement ſanctifié par les plus auguſtes cérémonies de la religion. De-là concluons & diſons: votre engagement fut un engagement médité & réfléchi; un engagement dont vous avez connu, voulu, adopté les loix, les obligations, les aſſujettiſſemens; dont vous avez prévu les difficultés & les obſtacles; dont vous avez ſouhaité, deſiré, recherché les avantages; dont la religion vous a montré la nobleſſe, l'excellence, la ſainteté: c'eſt donc un engagement que vous ne pouvez démentir ſans une ſorte d'infidélité, que vous ne pouvez regarder avec mépris. & avec indifférence, ſans oublier une partie de ce que la foi & la grace avoient mis de lumieres & de connoiſſances dans votre eſprit, de bons deſirs & de ſaints mouvemens dans votre cœur, d'eſpérance pour l'avenir, de reconnoiſſan-

ce pour le passé. Voilà, sans prétendre cependant traiter votre promesse de vœu & d'engagement irrévocable ; voilà, Messieurs, ce que je voudrois pouvoir faire entendre aux personnes foibles & volages qui s'éloignent de cette association sainte, dont les noms ne restent dans nos fastes que pour s'élever peut-être un jour contr'eux. Je leur dirois : daignez reparoître une fois dans le sanctuaire qui entendit les saints propos que vous formâtes de ne les point abandonner ; remplissez encore une fois les places qui, depuis tant d'années, vous attendent & vous redemandent vainement ; expliquez-nous les raisons de votre fuite & de votre séparation. Nous savons, nous connoissons les motifs qui vous engagerent à vous dévouer au service de Marie : quels motifs plus forts & plus puissans ont pu vous enlever à son culte? la religion mieux méditée, plus approfondie vous a-t-elle montré un objet plus digne, après la Divinité, de votre respect & de vos hommages, que la maternité divine ? après l'adoration de Jesus, est-il un culte plus pur & plus saint que le culte de Marie ? après la Médiation de l'homme Dieu, il y a-t-il une protection plus efficace que l'intercession de la mere de l'homme Dieu ? ces Peres, ces Docteurs, ces Saints de tous les siécles & de toutes les nations, qui vous avoient donné des leçons & des exemples de dévoucment à Marie, avez-vous reconnu qu'ils fussent des guides trompeurs ou

trompés ? avez-vous découvert des routes de ſalut plus ſûres que la route qu'ils vous avoient tracée ? votre piété plus ferme, plus ſolide n'a-t-elle plus de périls à éviter, de tentations à ſurmonter, d'écueils à redouter, de tempêtes & d'orages à écarter, de ſecours à obtenir, de graces à ſolliciter ? Marie n'eſt-elle plus, ſelon l'expreſſion de ſaint Bernard, la voie ordinaire par laquelle Dieu veut que les hommes aillent à Jeſus, le canal par lequel Dieu veut que les graces & les bienfaits de Jeſus ſe répandent ſur les hommes ? Ah, Marie eſt encore tout ce qu'elle fut ; vous, vous n'êtes plus ce que vous étiez ! Si vous avez quitté Marie ce n'eſt pas parce que les lumieres ſont devenues plus vives, les connoiſſances plus profondes, la piété plus ferme, plus courageuſe, les tentations plus rares & moins violentes ; c'eſt parce que vos mœurs ſont vraiſemblablement moins pures, votre conſcience moins délicate & moins timorée, votre piété moins active & moins vigilante ; ce n'eſt pas parce que vous avez moins de piéges & d'écueils à appréhender ; c'eſt parce que votre ſalut vous eſt moins précieux, parce que vous redoutez moins de périr : ce n'eſt pas parce que vous êtes plus à Dieu, c'eſt parce que vous êtes, parce que vous voulez être à vous-même, à vos penchans, à votre molleſſe, à votre indolence, à vos paſſions peut-être, & à vos engagemens de péché ; ce n'eſt pas parce que vous êtes plus

instruits & plus dociles à la voix de la raison; c'est parce que vous êtes peut-être moins Chrétiens, parce que vous avez moins de piété & de religion : car elle est vérifiée, elle se vérifiera toujours la parole de saint François de Sales, qu'on ne s'éloigne de Marie qu'à mesure qu'on s'éloigne de Jesus; qu'on ne quitte ordinairement Marie, qu'après avoir quitté Jesus; qu'on ne se retire de Marie que par la voie de l'erreur ou par la voie des passions, que par l'orgueil & l'indocilité de l'esprit, ou par la dépravation & la corruption du cœur.

Cependant, je le veux, que le sommeil, l'ennui, le dégoût de l'amour-propre; que les obstacles, le tumulte, l'agitation des affaires & de la situation, le caprice de l'humeur, quelque complaisance mondaine, le respect humain, l'inconstance, ayant présidé à votre éloignement sans aucun mélange de passions ou d'idées plus coupables. Avez-vous donc oublié combien on doit craindre de manquer à des résolutions qui ont Dieu pour objet & pour garant. Or, n'est-ce pas Jesus qu'on honore en honorant Marie; qu'on invoque en invoquant Marie ? par conséquent, n'est-ce pas à Jesus qu'on s'engage en s'engageant à Marie ? par conséquent, n'est-ce pas à Jesus qu'on manque lorsqu'on manque à Marie ? Dieu punira l'infraction des promesses qn'un homme fait à un autre homme; des promesses qui n'ont pour témoin & pour garant que l'homme qui pro-

met & l'homme à qui l'on promet ; des promeſſes que Dieu n'eſt intéreſſé à maintenir que parce qu'il eſt le protecteur & le vengeur de la probité naturelle. Et vous penſez qu'il ne vengera point l'oubli, le mépris d'un propos, d'une réſolution dictés par l'amour de la religion, inſpirés par la grace, formés aux pieds de l'autel.

Et ne croyez pas vous ſouſtraire à ſes punitions, parce que votre eſpece de fuite n'eſt pas complette & entiere. Car eſt-ce remplir ſes engagemens avec Marie, que d'en négliger les loix & les pratiques, que de s'en diſpenſer ſouvent ; de s'y prêter rarement, de les quitter facilement & ſans raiſon, & de ne les reprendre que par une ſorte de caprice & après de longs intervalles ? Je l'avoue de nouveau, & mon zèle pour le culte & pour l'honneur de Marie ne m'entraînera point au-delà des maximes de la ſaine Théologie. La promeſſe, le dévouement qui vous engage à Marie, n'emporte nullement l'obligation rigide d'un vœu ; par conſéquent chaque omiſſion de ce que renferme votre propos, n'eſt point coupable comme le feroit la tranſgreſſion d'un vœu, & l'une peut être juſtifiée par des raiſons & par des motifs qui n'excuſeroient pas l'autre. Mais cet acte de dévouement pur & ſaint dans ſon objet, il a été inſpiré, approuvé, reçu, conſacré par la religion ; pour s'en diſpenſer il faut donc des raiſons ſolides & ſérieuſes ; des raiſons qui, peſées dans la

balance du sanctuaire, obtiennent l'approbation & le suffrage de la religion. Par conséquent, ennui, dégoût, lassitude, inconstance, respect humain, paresse, indolence, délicatesse outrée sur la santé, obstacles d'occupations mondaines commandées par les desirs inquiets & trop vifs de s'agrandir, de s'élever; prétextes souvent vains, dispenses frivoles, parce que ce ne sont point des raisons de religion & de devoir, ce ne sont que des raisons de passions & de cupidités.

Quand je dis un propos saint & religieux, vous concevez, Messieurs, que la présence & l'assiduité ne suffisent pas pour en remplir les obligations, & qu'il demande la présence de l'esprit & du cœur. Présence de l'esprit & du cœur, qui se manifestera, qui se rendra sensible par l'air de modestie, de recueillement, d'attention; par la gravité, la décence dans les cérémonies du culte extérieur. En effet, ne paroître dans ce sanctuaire que pour y paroître; que pour se montrer, plutôt que pour prier, pour invoquer; prêter sa voix aux louanges de Marie, & leur refuser son attention; ces prieres saintes que l'Eglise consacre à l'honneur de Marie, les réciter avec une précipitation qui annonce le dégoût & l'ennui, ou qui cherche à le prévenir; qui marque moins d'empressement à payer cette espece de tribut, à remplir ce devoir d'hommages & de supplications, que d'impatience d'être délivré d'un fardeau qui

qui pese & qui fatigue : au lieu d'honorer Marie, ce seroit l'outrager ; au lieu de mériter sa protection, ce seroit s'en rendre indigne ; au lieu d'attirer les graces du ciel, ce seroit en détourner le cours & en tarir la source.

Heureux, & mille fois heureux, les temps de nos Peres ! ils virent se former sous leurs yeux ces associations saintes dont nous soutenons avec peine les débris, & dont nous n'espérons que foiblement de rendre la chute plus lente, & de retarder pour quelques années le déclin & la ruine entiere ; il en virent les progrès prompts & rapides. La cour, la ville, le siécle & l'église, l'épée & le barreau, tout se pressoit de grossir la troupe fervente des serviteurs de Marie. Ils virent le Courtisan & le Militaire, le Pontife & le Magistrat réunis à l'ombre de ce sanctuaire, oubliant les différences de rang & de dignité, de profession & de talens, ignorer toute autre rivalité que l'émulation de zèle & de ferveur. Ici, tout nous annonce leur piété ; ici, tout ne nous reproche-t-il pas l'affoiblissement de la nôtre ? ici, selon l'expression du Prophête, ces murs mêmes enrichis par des saintes profusions, parlent pour eux ; *lapis de pariete clamabit* : ici, les murs dont l'enceinte solitaire n'offre qu'un vuide & un désert, ne parlent-ils point contre nous ? *lapis de pariete clamabit.* *Hab. c. 2. v. 11.*

Sur cela permettez, Messieurs, que je vous peigne les sentimens les plus intimes de

mon cœur, en rappellant à votre ſouvenir un des traits les plus touchans des livres ſaints. Depuis ſoixante & dix ans, Jéruſalem réduite en cendres attendoit & appelloit les momens que le Seigneur avoit marqués pour la faire renaître, & lui rendre ſon ancienne ſplendeur. Eſdras part de Babylone, il arrive dans la terre de ſes peres, il raſſemble les reſtes épars & timides d'Iſraël, il marche à leur tête; ſes regards avides cherchent de toute part la maiſon du Seigneur; il ne voit, il ne trouve que le lieu où fut le temple; il s'avance ne foulant aux pieds que des ruines & des débris; les anciens lui diſent: là, où vous n'appercevez que des ronces & des pierres diſperſées, étoient les parvis & les portiques qui couvroient de leur ombre Juda & Benjamin; ici, l'autel où couloit le ſang des victimes; plus loin, s'élevoit le ſanctuaire où repoſoit l'arche du Dieu vivant. Hélas, les portiques, le temple, l'autel, le ſanctuaire, l'arche de l'alliance, tout cela fut, il n'eſt plus! nos peres l'ont vu; leur triſte poſtérité ne ſe flatte point de le revoir. A ce ſpectacle déſolant, s'éleva dans les airs un cri formé de mille cris plaintifs, de ſoupirs, de gémiſſemens, de regrets; les rives du Jourdain en retentirent & les répéterent mille fois.

O, Eſdras; ô, ſaint conducteur d'Iſraël, j'ai vu un ſpectacle auquel vous auriez auſſi donné vos larmes! j'ai vu le ſanctuaire conſacré au culte de la reine du ciel & de la

terre, destiné à célébrer les louanges, à invoquer la protection de la mere de cet Homme-Dieu que l'univers adore ; j'ai vu ce sanctuaire dans toute la pompe de sa gloire, dans toute la richesse de ses ornemens, dans ses plus saintes & ses plus augustes solemnités ; je l'ai vu désert, abandonné, attendre, appeller vainement son peuple & ses enfans ! O, Esdras, vous n'aviez à desirer, à regretter que le temple ; vous étiez environné d'un peuple zèlé & fidele. Or, dans quel temple Dieu est-il mieux adoré en Dieu que dans le sanctuaire des cœurs purs & fervens ? Ici, nous n'avons que le temple ; & qu'est-ce que le sanctuaire sans adorateurs ? Seigneur, donnez-moi les vertus, les talens, les succès du Restaurateur de Sion. Israël eut la consolation de revoir la richesse & la splendeur de son premier temple. Que ce sanctuaire revoye l'éclat & la gloire de ses anciennes solemnités. Non, ce n'est point à moi & aux foibles efforts de mon zèle, c'est à vous, Messieurs, & à l'autorité puissante & persuasive de vos exemples qu'est réservé ce grand ouvrage. On aimera à vous suivre, à vous imiter dans vos engagemens avec Marie, lorsque vous en remplirez les devoirs & les obligations. Considérés du côté de ceux qui les ont pris, ils demandent de la constance, de l'assiduité, de l'exactitude. Cette premiere réflexion dont il m'a semblé que les principes demandoient une discussion plus détaillée & plus développée, m'a en-

traîné trop loin. Je ne ferai que montrer rapidement les deux autres réflexions qui ont moins besoin d'être approfondies. Vos engagemens, considérés dans leur nature & dans leur essence, exigent de vous une vie pure & sainte; vos engagemens, considérés par rapport aux circonstances du temps & aux mœurs de notre siécle, vous commandent une sévere & scrupuleuse attention à tous les devoirs qu'imposent la religion & la raison.

2°, Obligation d'une vie pure & sainte; obligation que vous imposent vos engagemens avec Marie, considérés dans leur nature & leur essence. Si vous pouviez en douter, je vous dirois que le culte de Marie n'est un culte pur, saint, digne d'un Chrétien, que parce qu'il a pour premier objet le Dieu qui a répandu sur elle les dons de sa grace, qui a produit ses vertus, qui a couronné ses mérites; qu'il n'est un culte pur & saint, qu'autant qu'il augmente, qu'il épure, qu'il perfectionne la piété. Je vous représenterois que l'invocation de Marie n'est utile qu'autant que nous serons ardens à souhaiter la grace, fervens à demander la grace, vigilans à préparer les voies à la grace, prompts à recevoir les richesses de la grace, souples à suivre les impressions de la grace, fideles à profiter des bienfaits de la grace, attentifs à conserver, à augmenter les dons de la grace, actifs & laborieux pour avancer dans les routes de la vertu par le secours de

la grace, & pour mériter par nos vertus de nouveaux accroissemens de la grace. Je vous représenterois que Marie dédaigne, rejette, réprouve tout culte qui n'a pas son principe dans la crainte & l'amour de Jesus. Que loin d'obtenir le secours, l'appui de Marie, on ne se feroit qu'un droit à ses anathêmes par une invocation, par une confiance oisive & stérile, par une confiance employée à se tranquiliser dans son péché, & à se promettre l'impunité de son péché; que la protection de Marie n'est que pour le pécheur qui aspire à devenir pénitent; que tout culte de Marie qui n'honore pas incomparablement plus le fils, dèshonore pour ainsi dire la mere: enfin, que plus le culte de Marie est saint en lui-même, plus il demande un cœur pur & une conduite irréprochable, plus il exige sur-tout de vous que vous ne fassiez rien d'indigne de la pureté de ce culte.

3°. Je ne dis pas seulement irréprochable dans l'accomplissement des devoirs essentiels, je dis irréprochable dans l'observation de tout ce que prescrivent la religion & la raison. Troisieme obligation que vous imposent vos engagemens avec Marie, considérés par rapport aux circonstances du temps & aux mœurs de notre siécle.

Siécle d'un zêle louable pour les observances communes, publiques & solemnelles de la religion; siécle cependant rempli d'ennemis de Marie & de son culte, qui, adroits à cacher leurs vices ou leurs travers sous

des apparences de vertu, travaillent à détruire la dévotion à Marie par leur affectation à en déplorer les abus, la représentent comme inutile; siécle d'orgueil & de faste; qui traitant la dévotion à Marie de dévotion populaire, prétend qu'elle ne convient qu'aux esprits foibles ou superstitieux.

Pour vous instruire des obligations que vous imposent ces préjugés, il suffira de vous rappeller le précepte & les remontrances de l'Apôtre aux premiers Chrétiens. Mes freres, vous dirai-je avec lui, vous marchez souvent au milieu d'une nation méchante & perverse; elle compte vos pas, elle éclaire vos démarches. Loin de chercher en vous des vertus à louer, elle n'aspire qu'à trouver des défauts à blâmer. L'honneur de la dévotion à Marie est entre vos mains; que votre conduite en soit la gloire & l'éloge; que vos mœurs pures & sans reproche condamnent au silence le zèle peu éclairé, l'erreur masquée & déguisée, l'ignorance hautaine & fastueuse, le libertinage hardi à critiquer, & fécond en impostures : *Ut benefacientes obmutescere faciatis hominum imprudentium ignorantiam.*

I. Ep. S. Petr. c. 2. v. 15.

Apprenez par votre exemple que les dévotions que l'Eglise autorise ne retirent point des dévotions que l'Eglise commande; qu'un culte moins solemnel, moins éclatant n'éteint point l'ardeur & l'empressement pour le culte public & commun; que plus on est à Marie, plus on est à Jesus; que vous ne

ſervez, vous n'invoquez, vous n'honorez Marie, que pour obtenir par ſon ſecours la grace d'honorer Jeſus, d'invoquer Jeſus, de ſervir Jeſus avec plus de ferveur & de fidélité : *Ut obmuteſcere faciatis imprudentium hominum ignorantiam.*

Apprenez que la dévotion à Marie n'a des abus & des excès que pour des ames qui ſont d'un caractere à outrer tout ; apprenez par votre exemple qu'elle n'inſpire ni l'oubli des devoirs, ni la licence de pécher, ni la ſécurité dans le péché ; qu'on voye par l'accroiſſement continuel de votre ferveur & de vos vertus, que la dévotion à Marie eſt une ſource des graces les plus fortes & les plus abondantes, des graces de choix & de prédilection : montrez que la dévotion à Marie fait encore aujourd'hui, comme elle a fait autrefois, des Dominiques, des François, des Bernards, des Thérèſes, des Xavier, des Staniſlas, des Regis : *Ut obmuteſcere faciatis....*

Apprenez à ce ſiécle de faſte & d'orgueil, que la dévotion à Marie n'eſt ni foibleſſe ni petiteſſe de génie, ni illuſion ni preſtige de la ſuperſtition ; qu'elle eſt une dévotion digne des plus grands hommes & des plus grands ſaints : apprenez-le lui par une piété ſage & meſurée dans ſes démarches, douce & modérée dans ſon zèle, tendre & bienfaiſante dans ſa charité, ferme & conſtante dans ſes réſolutions, courageuſe & intrépide dans ſes épreuves, aimable & complaiſante

dans la ſociété, fidélement & inviolablement attachée aux devoirs de l'état & de la condition où la Providence vous a placés : *Ut obmuteſcere faciatis...*

En un mot, penſez, & ne l'oubliez jamais, que dans un homme ſpécialement dévoué à Marie, on étudie, on examine tout, on releve, on exagere tout ; on cenſure, on critique tout : manquer d'exactitude & de régularité pour aſſiſter au culte public ; une vivacité, un caprice, une indiſcrétion, que ſais-je, une bagatelle, un rien, ce qu'on n'apperçoit pas en tout autre, on ne le pardonnera pas à un ſerviteur de Marie. S'il conſerve un défaut, s'il lui manque une vertu, ce ſera un crime & preſqu'un ſcandale que l'erreur ou le faux zèle ſauront employer pour décrier la dévotion à Marie, pour en exagérer les abus, pour en précipiter le mépris & l'oubli dans le peuple chrétien.

Non, Vierge ſainte, vous n'aurez point à nous reprocher que par nous votre nom ſoit blaſphêmé parmi les nations ; le reſpect, la confiance, l'eſpérance, la reconnoiſſance, votre pouvoir, votre bonté, les bienfaits que vous procurez à ceux qui vous invoquent & s'efforcent d'imiter vos vertus ; nos engagemens, nos réſolutions, notre foi, notre raiſon, notre cœur, tout nous attache à votre ſervice. Loin de vouloir diminuer la gloire & obſcurcir la ſainteté de votre culte, que ne nous eſt-il don-

né d'amener à vos pieds toutes les nations de l'univers ! Ah, du moins, par nos mœurs & par nos actions, nous forcerons l'audace qui s'éleve contre vous, à rougir de ses impostures. Daignez benir les vues & les projets de notre zèle ; obtenez-nous la grace de vous honorer ici bas par nos vertus, afin que sur vos pas & par votre protection nous arrivions à la gloire dont vous jouissez dans le ciel. Ainsi soit-il.





PREMIERE EXHORTATION

Sur le Sacrement de Pénitence.

Pœnitentiam agite.

Faites pénitence. Ev. S. Math. c. 3. v. 2.

TELLE eſt Meſſieurs, la premiere loi qui nous eſt impoſée ; une loi que nous accompliſſons avant même que de la connoître.

Le péché du premier homme ayant rendu tous les hommes pécheurs, il a fallu, dit ſaint Auguſtin, pour maintenir les droits de la juſtice de Dieu, pour venger l'outrage fait à l'autorité de Dieu, pour rétablir en quelque ſorte l'ordre établi de Dieu & renverſé par l'homme ; il a fallu que dès-là que tout homme naît pécheur, tout homme naquît pénitent. Un homme pécheur, c'eſt un déſordre, & un grand déſordre : un homme qui a été pécheur, & qui n'eſt pas pénitent, c'eſt le comble des déſordres.

Auſſi, depuis que le péché s'eſt introduit ſur la terre, la terre n'a preſque été que douleurs & larmes, qu'erreur & ténébres, que maladies & mort ; pénitences du péché, pénitences publiques, ſolemnelles, continuelles de tous les hommes & de tous les

ſiécles ; pénitence qui a commencé avec le monde, & qui ne finira qu'avec le monde !

Or, ſi un péché, en quelque ſorte étranger ; un péché imputé, tranſporté, a condamné les hommes à la pénitence, combien eſt-il plus néceſſaire de faire pénitence des péchés commis par notre volonté propre, des péchés perſonnels ?

S'il doit être pénitent, l'homme qui n'a péché que par la volonté & dans la volonté d'un autre homme ; ſous quel prétexte ſe diſpenſeroit-il d'être pénitent, l'homme qui a péché par le conſentement & la dépravation de ſa propre volonté ; contre les lumieres, contre les graces qu'il a reçues, contre les attraits & les remords qu'il a éprouvés ? Diſons plus, ſi tout homme, dès-là qu'il a été pécheur, doit être pénitent, combien eſt-il obligé de vivre en pénitent, l'homme Chrétien, s'il eſt devenu pécheur ? Que d'engagemens particuliers il a à une pénitence ſévere ! Engagement de plus de connoiſſance, de graces, de remords ;... engagement de plus de perfidie après tant de bienfaits ;... engagement d'imitation, comme Chrétien ; il eſt Diſciple d'un Dieu qui n'eſt venu ſur la terre que pour être un Dieu pénitent. Sa naiſſance pauvre, pénitence du péché ; ſa vie retirée & obſcure, pénitence du péché ; ſa vie publique & ſouffrante, pénitence du péché ; ſa mort ignominieuſe, pénitence du péché. Or, ſi un Dieu homme a fait une ſi ſévere pénitence pour nos péchés, convient-

il au Diſciple de ne pas marcher ſur les traces du maître ?

Le Chrétien, comme Chrétien, nous paroîtroit-il le plus parfait des juſtes, le plus fervent des ſaints, il doit être un juſte pénitent, un ſaint pénitent : s'il n'eſt pas pénitent, il n'eſt pas diſciple de Jeſus-Chriſt, il ne marche pas ſur les traces de Jeſus-Chriſt, il ne ſuit pas les leçons de Jeſus-Chriſt, il n'eſt pas véritablement Chrétien. Comment ſeroit-il juſte, comment ſeroit-il ſaint ?

Plut au ciel, Meſſieurs que nous n'euſſions point d'autre engagement à la pénitence, qu'un engagement d'imitation & de chriſtianiſme ! Nous le ſavons, que nous avons été, que nous ſommes pécheurs ; & nous ſerions encore bien plus pécheurs ſi nous ignorions que nous le ſommes.

Il n'eſt donc aucun de nous qui ne doive ſe regarder comme un homme aſſujetti aux rigueurs de la pénitence, dévoué aux humiliations de la pénitence : *Pœnitentiam agite.*

Mais par rapport à l'homme Chrétien, diſtinguons une double pénitence. La pénitence que les Théologiens nomment pénitence-vertu ; la pénitence que les Théologiens nomment pénitence-ſacrement. La pénitence-vertu, c'eſt cette pénitence qui conſiſte dans le regret du péché, dans la déteſtation du péché, dans la réparation du péché. La pénitence-ſacrement eſt la pénitence qui, à toutes ces diſpoſitions, à tous

ces ſentimens, à toute cette conduite de l'homme-pénitent, ajoute les qualités & les actions que Jeſus-Chriſt a exigées pour conférer la grace de la réconciliation dans le Sacrement de la pénitence. La pénitence-ſacrement renferme donc tout ce qui conſtitue la pénitence-vertu, & elle y ajoute.

Sacrement de pénitence, chef-d'œuvre des miſéricordes de Jeſus-Chriſt : à ne conſulter que l'ingratitude, la perfidie, le crime du pécheur, & la grandeur de Dieu, on ſeroit tenté de prendre à la rigueur de la lettre ce que dit ſaint Paul, que la terre qui a été arroſée & qui a reçu inutilement le ſang du Sauveur, ne ſera qu'une terre maudite, & que l'homme ſacrilége qui a foulé aux pieds ce ſang de l'alliance, ne méritera plus de trouver ni médiation, ni médiateur; qu'un pécheur déjà reconcilié avec Dieu, & juſtifié par le baptême, s'il redevient pécheur, ne peut preſque jamais redevenir pénitent. Mais l'Apôtre lui-même, en mille endroits, explique & tempere la dureté apparente de ces textes.

Dieu eſt grand ; mais il eſt ſur-tout grand en miſéricorde. La conduite du pécheur n'eſt ſouvent qu'ingratitude & perfidie ; mais la bonté de Dieu l'emporte ſur toute la méchanceté des hommes. Ce Dieu, ſi riche en miſéricorde, nous a préparé une ſeconde planche après un nouveau naufrage. Autant de fois que nous avons péché, ſoyons vraiment pénitens, & nous ſerons juſtifiés.

Vous donc, qui que vous ſoyez, Jeſus-Chriſt vous attend, il vous invite, il vous appelle ; venez au bord de la piſcine, il vous plongera dans cette eau ſalutaire ; vos maux les plus invérérés feront place à la ſanté, à la vigueur de vos premieres années ; venez, mais venez avec les diſpoſitions que demande le Sacrement.

Diſpoſitions d'un cœur vrai & ſincere, diſpoſitions d'un cœur touché & attendri, diſpoſitions d'un cœur déterminé à embraſſer les moyens propres à expier, à réparer le péché. Trois ſortes de diſpoſitions qui ſe rapportent aux trois parties qui compoſent le Sacrement de pénitence. La confeſſion, la contrition, la ſatisfaction. La confeſſion qui accuſe le péché, la contrition qui déteſte le péché, la ſatisfaction qui répare le péché. Diſpoſitions d'un cœur vrai & ſincere, appliqué à connoître & à faire connoître ſes péchés par la confeſſion ; diſpoſitions d'un cœur touché & attendri, qui pleure & qui déteſte le péché par la contrition ; diſpoſitions d'un cœur plein de force & de courage, qui expie, qui répare le péché par la ſatisfaction.

Premiere diſpoſition qu'il faut apporter au Sacrement de pénitence ; diſpoſition d'un cœur vrai & ſincere, appliqué à connoître le péché & à le faire connoître par la confeſſion.

Non, Meſſieurs, je ne ſuis point ſurpris que l'héréſie ait attaqué ce dogme ; ce qui

m'étonne, c'eſt que l'orgueil humiliant ait reſpecté pendant tant de ſiécles une pratique ſi humiliante pour la vanité, ſi déſeſpérante pour l'amour-propre; &, nous pouvons le dire, c'eſt une des preuves les plus convaincantes qu'elle nous vient immédiatement de Jeſus-Chriſt, & qu'elle a ſa ſource & ſon origine dans la ſource même & l'origine de la religion.

En vain les Sectaires diſputent ſur les textes de l'Ecriture, ſur les paſſages des Peres; en vain cherchent-ils à ſe défendre contre l'autorité de l'Egliſe par quelques faits qu'ils ont recueillis & qu'ils entendent mal, dans les monumens eccléſiaſtiques. L'eſprit humain réuſſit à confondre tout, à embrouiller tout; cependant il eſt des vérités ſi claires, ſi palpables, ſi lumineuſes, que l'eſprit, avec toutes ſes ruſes, avec toutes ſes ſubtilités, eſt obligé d'avouer ſa défaite par ſon ſilence. Lorſqu'on lit les ouvrages des Sectaires, on voit qu'ils ont employé toutes les couleurs de l'éloquence pour peindre, de la manière la plus vive, l'intolérable joug & la tyrannie affreuſe de l'Egliſe Romaine. Quoi, diſent-ils, forcer l'homme à pénétrer, à démaſquer les horreurs de ſa conduite, & à s'avouer plus fécond en crimes, & plus ſouvent plus miſérable qu'il ne paroît!

Je ne dis point, avec Tertullien, que dès-là que Dieu a parlé, c'eſt à l'homme de ſe taire & d'obéir. Je dis, que faites-vous? plus vous montrez ce que la confeſſion a de

dur, de trifte, d'humiliant pour l'homme; plus vous nous montrez que cette pratique n'a pu être impofée aux hommes par d'autres hommes, & que fi un Dieu ne l'avoit pas commandée, les hommes ne l'auroient jamais acceptée; plus vous nous montrez qu'elle n'a pu s'étendre jufqu'à nous que parce qu'elle y eft arrivée, garantie par l'autorité de tous les peuples & de tous les fiécles qui nous ont précédés.

Vous prétendez que cette pratique fut ignorée dans la primitive Eglife, qu'elle eft une innovation dans les ufages & la difcipline de l'Eglife : il fut donc un fiécle qui ignora la néceffité de la confeffion; je dis plus, le jour qui précéda le jour auquel cette pratique fut établie, cette pratique étoit ignorée de l'Eglife, l'Eglife ne regardoit point la confeffion comme néceffaire, l'Eglife penfoit, l'Eglife enfeignoit que la confeffion n'étoit point néceffaire. Hier on enfeignoit que la confeffion n'étoit point néceffaire; aujourd'hui on ofe l'exiger, & l'univerfalité ne réclame pas contre cette odieufe nouveauté, & l'univers reçoit le joug qu'on lui impofe; il croit tout le contraire de ce qu'il croyoit hier; il fait tout le contraire de ce qu'il faifoit hier. Sans raifons, fans autorité; contre toute raifon, contre toute autorité, le monde entier reçoit dans un jour, dans un moment, une loi défefpérante pour toutes les paffions. Plus cette loi eft pénible, plus il eft démontré qu'elle n'a pu être impofée

posée par les hommes, qu'elle a Jesus-Christ pour auteur, qu'elle a subsisté dans tous les temps.

Je suis persuadé, Messieurs, que ce raisonnement seul suffiroit pour fixer votre esprit ; ou plutôt, votre foi profondément établie, n'a pas besoin qu'on lui prête des secours & de l'appui. Mais, comme selon la remarque de saint Augustin, la foi la plus pure a besoin d'être réveillée & animée, ne laissons pas de nous rappeller le texte si précis, si formel dans lequel les Peres & les Théologiens de tous les siécles ont puisé la doctrine de la nécessité de la confession : *Quorum remiseritis....* Il faut donc distinguer entre pécheur & pécheur : *Quodcumque solveris.* Il faut donc distinguer entre péché & péché.

Ev. S. Jean. c. 20. v. 23. S. Mat. c. 16. v. 19.

C'est d'après ces textes que le Concile de Trente décide que la confession est un jugement. Jugement volontaire du côté du pécheur ; jugement de justice & de grace tout-à-la-fois du côté du Ministre. Jugement volontaire du côté du pécheur : il est l'accusateur, le témoin ; on ne peut, on ne doit croire de lui que ce qu'il en dit lui-même. Jugement de grace & de justice du côté du Ministre. S'il n'étoit que de pure justice, le pécheur n'y gagneroit rien : s'il n'étoit que de grace, tout homme seroit absous, tout péché seroit remis. Il faut donc que le Juge connoisse, par conséquent, que le pécheur s'accuse. Il est d'ailleurs dispensateur, éco-

nome; il doit voir à qui il doit donner, combien il doit donner, quand il doit donner, comment il doit donner, avec plus ou moins d'indulgence. Jugement de grace : il doit proportionner les conſeils, les remedes, les préſervatifs à l'état, au caractère, à la foibleſſe, aux occaſions. Jugement de juſtice : il doit proportionner, autant qu'il peut, l'expiation au nombre, à l'énormité, au ſcandale; à la malice & aux ſuites du péché.

Mais pourquoi Jeſus-Chriſt a-t-il établi la confeſſion ? pour couper juſqu'à la racine du péché, qui eſt l'orgueil; pour en augmenter le regret, & nous aider à le réparer par la honte que nous éprouvons en le confeſſant; pour prévenir & empêcher les rechûtes, ſoit par la crainte de s'expoſer encore à l'humiliation de redire ſes fautes, ſoit par l'impreſſion que peuvent faire ſur nous les avis ſalutaires que nous recevons; pour nous conférer des graces abondantes, & nous faire éprouver les douceurs de la paix & de la tranquillité d'une bonne conſcience; enfin, pour la conſolation du pénitent, qui doit nourrir dans ſon cœur la douleur d'avoir offenſé Dieu, mais qui doit en bannir l'inquiétude & le découragement. Oui, peut-il dire avec confiance, puiſque j'ai commencé de réparer mon péché, puiſque j'ai ſuivi la voix de Jeſus-Chriſt, & embraſſé le moyen qu'il me fournit de ſortir de l'abyme où je m'étois précipité; je puis, je dois eſpérer qu'il me pardonnera, qu'il oubliera ſa juſtice

pour ne ſe ſouvenir que de ſa miſéricorde, & que les mérites de ſa paſſion acheveront de me purifier & de me rendre digne de l'héritage dont il a pris poſſeſſion pour moi dans le ciel. Ainſi ſoit-il.





SECONDE EXHORTATION

Sur la Pénitence.

Pœnitentiam agite.

Faites pénitence.

OUI, Messieurs, pour ne laisser aucun doute dans nos esprits sur la nécessité de la confession, il ne faut qu'approfondir la nature & l'essence du Sacrement de pénitence. C'est un Sacrement dans lequel le Prêtre tenant la place de Jesus-Christ, rejette ou reçoit, absout ou condamne, lie ou délie le pénitent, lui accorde ou lui refuse la grace de la réconciliation. Et tel est, dit saint Léon, le pouvoir, telle est l'autorité suprême de ce Ministre de la réconciliation, que la sentence prononcée sur la terre regle & détermine la sentence prononcée dans le ciel: *Les péchés que vous aurez remis seront remis; les péchés que vous aurez retenus seront retenus.* Mais, reprend saint Grégoire, quelque grand que soit le pouvoir du Prêtre, ce pouvoir n'est pas un pouvoir libre, indépendant, souverain; un pouvoir arbitraire, sans regles, sans assujettissement: c'est un pouvoir de dispensation & d'économie.

Le ciel ne ratifie la ſentence de la terre, le jugement de Dieu ne ſuit le jugement de l'homme, qu'autant que ce jugement eſt fondé ſur les regles de la ſageſſe, de l'ordre, de la juſtice. En vain le Prêtre prononcera les paroles de grace & de ſalut, ſi le pécheur n'eſt véritablement pénitent. Le jugement du ciel condamne celui qui eſt abſous par le jugement de la terre; il rejette celui que le Prêtre reçoit; il laiſſe dans les liens & l'eſclavage du péché, celui qu'il remet dans la liberté des enfans de Dieu; le ſang de Jeſus-Chriſt coule alors entre les mains de ſon Miniſtre, non pour juſtifier, mais pour réprouver; & loin de ſauver le pécheur, il n'a de force que pour perdre & le diſpenſateur téméraire, & le faux pénitent.

De-là concluons avec ſaint Thomas; donc afin que le ſang du Dieu Sauveur ne ſoit pas indignement profané, il faut que le Prêtre, comme diſpenſateur ſage & fidéle, ne le répande, ce ſang adorable, que ſur une terre préparée à le recevoir, & diſpoſée à en profiter : donc il faut qu'il diſtingue, comme nous l'avons déjà dit, entre pécheur & pécheur, entre péché & péché, entre pénitent & pénitent : donc il faut que le pénitent ſoit connu par le Prêtre; qu'il ſoit connu & dans ſes iniquités paſſées, & dans ſes diſpoſitions préſentes : donc il faut que le pénitent ſe faſſe connoître au Prêtre, qu'il ſe montre au Prêtre, qu'il introduiſe le Prêtre dans tous les myſtères de ſa conduite & de ſon cœur.

De ces principes ſolides, il eſt aiſé, Meſſieurs, de conclure quelles qualités doit avoir cette partie du Sacrement que l'on nomme confeſſion. Je les renferme en ces deux propoſitions : il faut que le pénitent ſe connoiſſe, il faut que le pénitent ſe faſſe connoître : il faut que le pénitent ſe connoiſſe ; donc étude & examen avant la confeſſion : il faut que le pénitent ſe faſſe connoître ; donc vérité & ſincérité dans la confeſſion.

1°. Il faut que le pénitent ſe connoiſſe : prenez garde, Meſſieurs, le pénitent n'obtient la grace de la réconciliation dans le Sacrement de la pénitence, qu'autant que le ciel ratifie le jugement prononcé ſur la terre, qu'autant que Dieu abſout celui qui eſt abſous par le Prêtre. Par conſéquent, le pénitent n'obtient la grace de la réconciliation dans le Sacrement de pénitence, qu'autant qu'il ſe montre aux yeux du Prêtre tel qu'il eſt aux yeux de Dieu. Car, ſi le pénitent s'ignore & ne ſe connoît pas, ou ſi par ſa faute le pénitent diſſimule & ne ſe montre pas, alors dans le même homme, il faudra diſtinguer deux hommes. L'homme que le Prêtre voit, & qui eſt tout différent de l'homme que Dieu voit : l'homme que Dieu voit, & qui n'eſt pas moins différent de celui que le Prêtre ne voit pas.

Par conſéquent, lorſque le Prêtre dira à l'homme qu'il voit, je vous abſous & vous juſtifie au nom de Jeſus-Chriſt ; Dieu dira à l'homme qu'il voit, le ſang de Jeſus-Chriſt

vous condamne & vous réprouve. Par conſéquent le jugement du ciel ne ſuivra le jugement de la terre, il ne ſera conforme au jugement de la terre, qu'autant que l'homme qui paroît aux yeux du Prêtre ſera le même homme que celui qui paroît aux yeux de Dieu. Par conſéquent encore il eſt néceſſaire que le pénitent ſoit connu du Prêtre, tel qu'il eſt connu de Dieu : par conſéquent, enfin, il eſt néceſſaire que le pénitent ſe connoiſſe, qu'il travaille du moins, qu'il travaille ſérieuſement, qu'il s'applique ſolidement à ſe connoître tel que Dieu le connoît. Or, comment Dieu connoît-il le pécheur, le pénitent ? Dieu connoît, Dieu voit l'homme dans le nombre & la multitude de ſes péchés, dans la nature & la grièveté de ſes péchés, dans la ſource & l'occaſion de ſes péchés, dans ce qu'il a de pente & d'attachement au péché.

Le nombre, la grièveté, les cauſes, les ſuites de vos égaremens, voilà ce que Dieu connoît, voilà ce que vous devez chercher à connoître. Reprenons.

D'abord, le nombre & la multitude des péchés. Je me perſuade, Meſſieurs, que je ne fais que ſuivre les deſirs & l'attrait de votre piété, lorſque dans ces entretiens ſimples & familiers, je remonte aux grands principes de la religion, pour vous développer & vous montrer juſques dans leur ſource, les vérités qui ſont l'objet de notre foi, ou la regle de nos mœurs. Rien de

grand, de ſublime, de majeſtueux comme notre religion, lorſqu'on ſait l'étudier, l'approfondir, en développer l'ordre, l'enchaînement, l'économie. Bornons-nous à l'article que nous avons entrepris d'expliquer. Cette néceſſité du détail de l'accuſation dans le Sacrement de pénitence; cette néceſſité de rappeller à ſon ſouvenir & d'avouer au Prêtre le nombre, l'énormité, les circonſtances aggravantes, les diverſes eſpeces, l'occaſion, le principe, les ſuites de ſes péchés; cette néceſſité, dis-je, on s'y ſoumet, parce qu'on eſt ſoumis & docile à la voix de l'Egliſe qui commande, qui exige ce détail, qui nous annonce que Jeſus-Chriſt le veut & nous y aſſujettit. Ce qu'on ignore, & cette ignorance eſt ſouvent la cauſe du peu d'attention, du peu d'étude, du peu de réflexion que l'on apporte à s'examiner; ce qu'on ignore, c'eſt que le Sacrement de pénitence demande & ſuppoſe néceſſairement une accuſation détaillée & circonſtanciée. Nous l'avons dit, nous ne pouvons trop le redire, puiſque de ce principe ſimple & unique coulent tous nos devoirs & toutes nos obligations par rapport au Sacrement de la pénitence. Le Sacrement de pénitence eſt un Sacrement dans lequel le Prêtre, comme Juge & en qualité de Juge, reçoit le pénitent à la grace de la réconciliation. Jugement du Prêtre qui doit être fondé ſur les regles invariables de la juſtice & de l'équité, autant que de la douceur & de la charité évangélique.

évangélique. Enforte que le Prêtre ne rejette point le vrai pénitent & ne reçoive point le pénitent trompeur ou trompé ; ajoutons que le Prêtre doit proportionner la fatisfaction pour le paffé, & mefurer les précautions pour l'avenir fur les péchés & fur les difpofitions du pénitent. Or, de-là, que fuit-il ? le voici, Meffieurs : le Prêtre doit recevoir ou remettre le pénitent ; impofer des fatiffactions plus ou moins rigides ; commander plus ou moins de précautions, felon que l'homme eft plus ou moins pécheur ; felon que l'homme lui paroît plus ou moins pénitent.

Raifonnons fur ce principe, & ne parlons d'abord que du nombre des péchés, & difons : des péchés plus ou moins nombreux rendent l'homme plus ou moins coupable ; donc ils rendent l'homme plus ou moins redevable à la juftice divine ; donc ils doivent être expiés & réparés par des fatisfactions plus ou moins rigides ; donc le Prêtre ne peut prononcer & décider fur l'étendue qu'il doit donner, ni fur les bornes qu'il doit mettre à la fatisfaction du pénitent, s'il ne connoît le nombre & la multitude des fautes du pécheur.

Raifonnons encore ; des péchés plus ou moins nombreux ont formé des habitudes plus ou moins fortes ; des péchés plus ou moins nombreux fuppofent plus ou moins d'oubli de Dieu & de la religion, plus ou moins de perverfité dans le cœur, plus ou moins de fenfibilité & de délicateffe dans la

conscience, plus ou moins de facilité à suivre le premier mouvement des passions, plus ou moins d'obstination à résister à la grace; donc des péchés plus ou moins nombreux sont une regle par laquelle le Prêtre voit s'il peut juger des dispositions du pénitent, des obstacles ou des facilités de la conversion, de l'empire des passions, de la force des habitudes; donc le Prêtre ne peut sagement prononcer & décider s'il doit accorder ou différer au pénitent le bienfait de la réconciliation, s'il ignore le nombre & la multitude des fautes du pécheur; donc encore le Prêtre ne peut sagement prononcer & décider sur ce qu'il doit ou sur ce qu'il ne doit pas commander de précautions au pénitent, si le Prêtre ignore le nombre & la multitude des fautes du pécheur; donc la nécessité d'accuser le nombre & la multitude de ses péchés au tribunal de la pénitence, est une nécessité fondée sur la nature même & sur l'essence du Sacrement de la pénitence.

Or, ce que le pénitent est obligé de faire connoître, il est obligé de s'appliquer sérieusement à le connoître.

Il ne suffit donc pas pour se préparer à cette accusation que demande nécessairement le Sacrement de pénitence; il ne suffit pas de se borner à une connoissance frivole & superficielle de sa conduite, de jetter un coup d'œil rapide & souvent distrait sur la trace de ses pas, de se rappeller un souvenir confus des sentiers dans lesquels on a mar-

ché ; il s'agit d'entrer , autant qu'il eſt moralement poſſible, en jugement avec ſoi-même , dans un jugement dont la rigueur & l'exactitude imitent la rigueur & l'exactitude des jugemens de Dieu , de ſe peſer ſoi-même dans la même balance dans laquelle Dieu peſe les œuvres des hommes ; d'emprunter , pour ainſi dire , cet œil perçant , ces regards vifs & pénétrans de Dieu auxquels rien n'échappe , ſoit à la lumière du ſoleil , ſoit dans les épaiſſes ténébres de la nuit : il s'agit de ſe voir ſoi-même comme on eſt vu de Dieu , de ſe connoître ſoi-même comme on eſt connu de Dieu.

Par conſéquent , la connoiſſance de ſoi-même , que demande & qu'exige le Sacrement de la pénitence , n'eſt point une connoiſſance qui ſe borne aux fautes & aux péchés extérieurs de la conduite , c'eſt une connoiſſance qui s'étend aux fautes & aux péchés intérieurs de l'ame ; une connoiſſance par laquelle on pénétre dans les idées , les penſées , les réflexions , les doutes , les agitations , les obſtinations , les indocilités de ſon eſprit ; par laquelle on deſcende dans l'abyme des mouvemens , des penchans , des inclinations , des deſirs , des complaiſances , des craintes & des eſpérances , des haines & des amours , des antipathies & des averſions , des foibleſſes & des fragilités de ſon cœur ; par laquelle on ſuive dans leur courſe rapide les ſonges , les fantômes , les illuſions , les rêveries de ſon imagination.

Car, quel eſt le pécheur, quelque coupable qu'il ſoit par ſa conduite, qui ne le ſoit peut-être encore plus par ſes penſées, par ſes deſirs, par ſes projets & par ſes deſſeins ? Quel eſt l'homme, quelque juſte qu'il ſe croie dans ſa conduite, qui ne ſoit ſouvent pécheur par ſon eſprit, par ſon cœur, par ſon imagination ? L'ame la plus attentive à meſurer ſes démarches, dit l'Eſprit-Saint, tombe ſept fois chaque jour. Si ce ne ſont pas des chûtes extérieures, ce ſont des chûtes intérieures. L'homme préſomptueux qui croit ne point pécher, par cela même eſt un pécheur. Vous croyez n'avoir rien à vous reprocher ; dites que vous ne vous voyez pas ; dites que ſi vous connoiſſez votre conduite, vous ignorez, vous ne voyez pas votre cœur.

La connoiſſance qu'exige le Sacrement de pénitence n'eſt pas une connoiſſance qui ſe borne au mal que l'on fait, c'eſt une connoiſſance qui s'étend au bien qu'on ne fait pas & qu'on devroit faire. Tant de lumières inutiles dans l'eſprit ; tant de graces ſtériles dans le cœur ; tant de prieres, d'obligations omiſes & négligées ; tant d'indifférence pour l'uſage des Sacremens ; tant de pauvres qu'il falloit ſoulager & qui n'ont point été ſecourus ; tant de bons conſeils qu'on a manqué de donner ; tant de temps vuide, & qu'on n'a employé ni pour ſanctifier les autres, ni pour ſe ſanctifier ſoi-même.

Peut-être êtes-vous juſte, ſi on ne conſi-

dere que les péchés que vous ne commettez pas : vous êtes pécheur, & très-grand pécheur, si on considere les vertus que vous ne pratiquez pas ; car on fait le mal, dès qu'on ne fait pas le bien qui est prescrit, qui est ordonné. Le serviteur inutile est réprouvé avec le serviteur infidéle. L'arbre qui ne porte aucuns fruits est jetté dans le feu, ainsi que l'arbre qui porte des fruits empoisonnés. Parce que s'il est pécheur, l'homme qui fait ce que la loi défend, sera-t-il juste, l'homme qui ne fait pas ce que la loi commande.

La connoissance qu'exige le Sacrement de la pénitence, n'est pas une connoissance qui se borne aux péchés qui intéressent les devoirs communs à tous les hommes, c'est une connoissance qui s'étend aux péchés que chaque homme commet contre les devoirs particuliers de son état & de sa condition. Dans les grandes places, inattention, oisiveté, ignorance, inapplication, préjugés, entêtement dans ses idées, hauteur, dureté, rebuts, mépris, dédain pour les uns, complaisances trop lâches, trop faciles pour les autres, décisions précipitées, jugemens prononcés au gré du penchant, de l'inclination, de la faveur, de l'intérêt, de l'intrigue, de la haine. Dans le Barreau, conseils peu médités, affaires suivies avec nonchalance, discutées & approfondies trop légérement, commencées avec imprudence & témérité, soutenues par entêtement ou par vanité, embrouillées & prolongées par intérêt & par

cupidité. Dans la Finance, prêts, emprunts, exactions, dureté. Que sais-je? Maître sans zèle, sans attention pour le salut de vos domestiques, peut-être dur & difficile à servir, lent & avare à récompenser, & même à payer. Mari sans douceur & sans complaisance, sans ordre & sans arrangement dans vos affaires. Pere distrait & dissipé, qui abandonne la jeunesse de ses enfans à l'impétuosité de leurs passions : chez vous l'homme isolé & sans rapport à son état peut paroître juste; mais le maître, le mari, le magistrat, l'homme de barreau, l'homme de finance, l'homme d'épée, l'homme de négoce est pécheur.

La connoissance qu'exige le Sacrement de pénitence, n'est point une connoissance qui se borne aux péchés propres & personnels, c'est une connoissance qui s'étend même aux péchés qu'on se croit étrangers; péchés étrangers que vous n'empêchez pas, & que vous pourriez empêcher par un avis sage, par une répréhension modérée; péchés étrangers que vous n'empêchez pas, & que vous pourriez empêcher; un mot prudemment placé, un discours adroitement porté à d'autres objets, un maintien modeste, un air froid & recueilli, un silence commandé par le zèle, la pudeur & la charité, tariroient tout-à-coup la source d'une conversation peu respectueuse pour la religion, peu charitable pour le prochain, peu mesurée sur les bienséances de la pudeur & de la modestie chrétienne; péchés étrangers, qui vous de-

viennent des péchés propres & personnels, lorsque par respect humain, par complaisance, par une politesse prétendue, par mollesse & facilité de caractère, vous louez, vous approuvez, vous applaudissez ou vous semblez applaudir à ce que vous condamnez dans le fond du cœur : justes par vos actions personnelles, vous êtes, vous devenez pécheur par les péchés d'autrui.

La connoissance qu'exige le Sacrement de pénitence, n'est point une connoissance qui se borne aux péchés griefs, c'est une connoissance qui s'étend jusqu'aux péchés moins énormes, qu'on appelle péchés légers, péchés véniels. Pourquoi ? parce que trop souvent ce qui ne nous paroît qu'une faute légere, est une faute considérable, sur-tout quand il s'agit de la charité & de la pudeur ; parce que des péchés moins légers qu'on réitere, qu'on multiplie, qu'on compte pour si peu de chose, qu'on ne pense point à s'en accuser, par conséquent qu'on ne pense point à les réparer, à les éviter, forment peu à peu dans l'ame une habitude funeste de résister à la grace, & de se livrer à ses penchans ; un fond de foiblesse & de fragilité qui expose au danger de précipiter tôt ou tard dans des abymes & dans des profondeurs de péchés du moins intérieures, de péchés d'esprit & de cœur, dont on ne s'appercevra presque pas, qu'on ne sentira pas, ou qu'on ne sentira point assez.

2°. Ce n'est point assez, Messieurs, de

connoître le nombre & la multitude de ses péchés, il faut en connoître la nature & la griéveté. Je ne parle point, vous êtes trop instruits pour qu'il soit besoin d'entrer dans ce détail; je ne parle point des circonstances qui changent l'espece du péché, ou qui ajoutent un nouveau degré d'énormité à des péchés déjà trop énormes par eux-mêmes; je parle des péchés devenus plus griefs, parce qu'ils ont été commis avec plus de lumières dans l'esprit, avec plus de graces & de saints mouvemens dans le cœur, avec plus de remords & de résistances dans la conscience; je parle des péchés qui, légers en eux-mêmes, deviennent des péchés griefs par les péchés qu'ils occasionnent & produisent, ou qu'ils peuvent produire & occasionner. Ce n'est qu'un mot de vivacité, d'humeur, d'impatience; mais il a blessé, irrité, révolté. Ce n'est qu'une raillerie; mais elle a répandu un ridicule qui a diminué l'estime, qui a nui véritablement à la personne qui en étoit l'objet. Ce n'est qu'une plaisanterie; mais elle a laissé du ressentiment & de la haine dans un cœur que vous saviez être trop délicat & trop sensible. Ce n'est qu'une parole trop libre, qui intéresse la religion ou la pudeur; mais elle a été entendue par des personnes peu instruites, & peut-être déjà chancelantes dans la foi; par de jeunes personnes qui, dans l'impétuosité des passions naissantes, sont faciles à ébranler & à entraîner; par des personnes d'une

imagination vive & passionnée, qui remarquent tout, qui saisissent tout, & n'oublient rien. Que sais-je ? les péchés qu'on a commis soi-même n'auroient pas ôté la grace ; on la perd par les péchés que l'on fait commettre.

3°. & 4°. Ajouterai-je, Messieurs, qu'il ne suffit point de connoître le nombre & la grièveté des péchés, qu'il faut en étudier, en approfondir la cause, l'origine, le principe dans son caractère, dans ses habitudes, dans ses emplois, dans ses liaisons, dans la pente dominante de son cœur ; qu'il faut en étudier les suites & les effets, considérer ce qu'ils ont mis de distraction & de dissipation dans notre esprit, de séduction & de contagion dans notre cœur, de sommeil & d'indolence dans notre volonté.

Pour ne rien ignorer de l'attention scrupuleuse avec laquelle on doit s'examiner, s'interroger, s'approfondir pour la confession, il suffit de revenir aux principes que nous avons déjà posés.

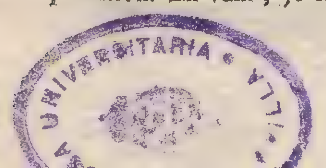
Dans le Sacrement de pénitence, le Ministre de réconciliation doit recevoir ou rejetter le pénitent, accorder ou différer le bienfait de la réconciliation, imposer des satisfactions plus ou moins rigides, commander plus ou moins de précautions, selon que l'homme fut plus ou moins pécheur, selon que l'homme lui paroît plus ou moins pénitent. Or, le Prêtre ne sait du pécheur, il ne peut en savoir que ce que le pécheur sait

lui-même. Le Prêtre ne voit le pénitent que tel que le pénitent se voit lui-même. Donc le pécheur qui se dispose au Sacrement de pénitence, doit s'appliquer sérieusement à connoître le nombre & la multitude de ses péchés, la nature & la griéveté de ses péchés, la source & l'occasion de ses péchés, les suites & les funestes effets de ses péchés.

Je finis, Messieurs, je remets à un autre entretien ce qui me reste à dire sur cet article essentiel du Sacrement de pénitence, & sur les moyens qu'il faut prendre pour parvenir à cette connoissance de soi-même.

Vous nous ordonnez, Seigneur, d'y apporter tous nos soins & l'application la plus grande de notre esprit : nous obéirons à ce que vous nous commandez ; mais nous n'espérons rien de nos foibles lumières, nous ne comptons que sur les vôtres. Ah ! Seigneur, quel autre que vous peut me montrer moi-même à moi-même ? Vous seul, selon l'expression du saint homme Job, vous avez compté mes pas ; vous avez vu les chutes sans nombre que j'ai faites dans les sentiers où j'ai couru, entraîné par mes passions.

Vous seul, selon l'Apôtre, vous démêlez ce qui est dans l'esprit de l'homme, & vous pénétrez dans l'abyme de nos pensées. Mon esprit, mon cœur, ma prétendue raison, ma conduite, hélas ! tout ce que je suis, n'a été que trop souvent égarement & perdition. En vain, je chercherai à me bien



connoître, si vous ne daignez me révéler mes propres voies. Mes iniquités ont été sans nombre, comme elles ont été sans borne & sans mesure. C'est à moi qu'il convient, plus qu'au pénitent qui parle de vos saintes Ecritures ; c'est à moi qu'il convient de dire que la multitude de mes péchés passe le nombre des grains de sable qui sont sur le rivage de la mer. Faites que je les connoisse, Seigneur, pour les pleurer, pour les détester, pour les réparer ; faites que je me connoisse pour haïr en moi tout ce qui vous déplaît ; faites que je vous connoisse afin de vous aimer & de vous glorifier dans le temps & dans l'éternité. Ainsi soit-il.



TROISIEME EXHORTATION

Sur la Confession.

Pœnitentiam agite.

Faites pénitence.

DANS le tribunal de la pénitence, le Prêtre assis à la place de Jesus-Christ, doit comme nous l'avons dit, accorder plus ou moins promptement la grace de la réconciliation, imposer des satisfactions plus ou moins rigides, commander des précautions plus ou moins étendues, selon que l'homme fut plus ou moins pécheur, selon que le pécheur lui paroît plus ou moins pénitent. Par conséquent, il faut que le pécheur, que le pénitent soit connu du Prêtre, & dans ses iniquités passées, & dans ses dispositions présentes; qu'il se fasse connoître au Prêtre tel qu'il est connu de Dieu. Or, Dieu connoît l'homme, Dieu voit le pécheur dans le nombre & la multitude de ses péchés, dans la nature & la griéveté de ses péchés, dans le principe & la source de ses péchés, dans les effets & les suites de ses péchés. De-là, nous avons conclu que le pénitent doit se faire connoître au Prêtre sous tous ces rapports. Mais le pénitent ne peut faire

connoître au Prêtre que ce qu'il connoît lui-même ; donc il faut que le pénitent s'étudie , qu'il s'examine, qu'il travaille à se connoître sur tous ces rapports.

Mais , il faut l'avouer , cette connoissance proportionnée à nos lumieres & à notre pouvoir , que suppose, que demande essentiellement le Sacrement de pénitence , elle est presqu'aussi rare qu'elle est nécessaire. Où est-il le pénitent qui se connoît ? & par une suite nécessaire ; où est-il le pénitent qui se fasse connoître ? Le pécheur , s'il n'a que légérement & superficiellement examiné sa conduite & son cœur , ne s'ignore-t-il pas lui-même ? Le pénitent , après avoir dit tout ce qu'il sait de son cœur & de sa conduite, n'est-il pas encore ignoré ? Pourquoi ? parce qu'on ne s'examine pas , parce qu'on ne s'étudie point assez ; parce qu'on s'examine , parce qu'on s'étudie mal : deux défauts trop ordinaires aux pécheurs , & trop funestes aux pénitens ; ils vont faire le sujet de cet entretien.

1°. Quand on se prépare, ou plutôt quand on semble se préparer au Sacrement de pénitence, avec des dispositions chrétiennes , alors même il arrive trop souvent qu'on ne s'examine , qu'on ne s'étudie point, ou du moins qu'on ne s'examine , qu'on ne s'étudie que superficiellement. Cependant , j'ose le dire , Messieurs , quand il s'agit de se connoître , ne doit-on pas y apporter une

attention des plus ſérieuſes, des plus réfléchies ?

Qu'eſt-ce que l'homme, demande ſaint Auguſtin, qu'eſt-ce que l'homme ici-bas ? c'eſt un voyageur qu'une nuit épaiſſe & profonde a ſurpris dans une vaſte & immenſe forêt : une lueur foible & fugitive, perce quelquefois l'horreur des ténébres dont il eſt enveloppé, & lui laiſſe entrevoir les ſentiers par leſquels il doit marcher pour éviter les périls, les écueils, les précipices ſemés ſur ſa route. Tel l'homme placé ſur la terre ne reçoit qu'une meſure bornée de lumieres & de forces pour guider ſes pas dans le chemin de l'ordre & de la juſtice. Les jours de cette vie mortelle ſont les jours dévoués au deſir, à l'amour, à la ſoif de la vérité. Ce ne ſont pas encore les jours deſtinés à la voir, à la contempler, à la goûter ; mais les jours deſtinés à la croire par l'humble ſoumiſſion à la parole de Dieu. Ce ſpectacle enchanteur, que la nature étale à nos yeux, eſt pour nous un livre preſque fermé, preſque ſcellé ; il ne s'ouvrira entiérement que lorſque le jour de l'éternité aura diſſipé tous les nuages. Ce que nous voyons ; ce que nous croyons voir ; peut-être l'objet de nos recherches, de nos diſputes, de nos préjugés, de nos opinions, de nos erreurs, il ſera difficilement l'objet de nos connoiſſances & de nos certitudes.

Malheureux l'homme, parce qu'il ne ſait

presque rien ! plus malheureux, s'il croit tout savoir ! c'est une erreur ajoutée à l'ignorance, & la misere de sa condition augmentée par le vice de la présomption !

Mais de toutes les choses que l'homme ignore, une de celles qu'il sait le moins, c'est l'homme même. Dans le doute & l'incertitude par rapport à tant d'autres objets, ne vit-il pas dans l'aveuglement le plus profond & le plus funeste par rapport à lui-même ? Aveuglement, suite déplorable du péché du premier homme; & il étoit juste, dit saint Augustin, que la raison qui avoit abandonné l'homme dans la plénitude de la force dont Dieu l'avoit revêtu, & dans l'abondance des lumieres qui éclairoient les jours de l'innocence, fût réduite à chercher Dieu dans les ombres de la nuit. Aveuglement, punition ordinaire des péchés réitérées & multipliés malgré les cris & les remords de la conscience d'abord plaintive & effrayée, mais peu à peu calmée & rassurée. Le pécheur veut être tranquille dans son péché. Que fait Dieu, dit saint Augustin ? il exauce dans sa colere des vœux & des desirs qu'il rejetteroit dans sa miséricorde ; il abandonne le pécheur insensé à l'esprit de sommeil. Homme infortuné, ses yeux s'appésantissent & se ferment ; rien ne trouble son repos meurtrier ; il ne voit, il n'entend rien ; ou tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend ne sert qu'à l'endormir encore davantage : sa vie entiere ne semble qu'un

assoupissement léthargique qui ne se dissipera que dans l'éternité. Le pécheur, hélas! le pécheur impénitent ne commencera à se voir, à se connoître qu'à la lueur des feux de l'enfer; il ne se réveillera que pour les fureurs d'un
Ps. 111. ℣. 10. désespoir éternel : *Peccator videbit & irascetur.*

Aveuglement étrange, où l'on voit en même temps & la punition du péché, & un nouveau péché. Peu d'hommes ont le courage d'habiter avec eux-mêmes, de demeurer en eux-mêmes, de soutenir le vuide qu'ils trouvent en eux-mêmes, de supporter le spectacle humiliant de leurs foiblesses, de leurs fragilités, de leurs défauts, de leurs petitesses, de leurs miseres, de leur indigence intérieure. On n'aime point à vivre avec soi, on ne vit que hors de soi. Amour-propre, vanité, cupidité, ambition, intérêt, volupté, point de passion qui ne conspire à nous tirer hors de nous, qui ne nous empêche de rentrer au-dedans de nous.

Malgré soi, & jusques dans le plus grand déréglement de la conduite, on conserve dans le cœur un fond de vérité, de pudeur, de probité, qui nous fait sentir tout le crime & toute la honte de nos égaremens. On ne veut donc point se voir, parce qu'on ne veut point se corriger, parce qu'on ne veut point s'inquiéter & s'alarmer; on ne veut point se connoître, parce qu'on ne veut point se faire connoître: on veut s'ignorer, parce qu'on ne veut point se montrer. Jusques dans les ames les

les plus ſaintes, ne ſe trouve-t-il pas quelques nuages, quelque eſpece d'aveuglement? On ne s'ignore pas entiérement, on ne ſe connoît pas parfaitement; on voit beaucoup, on ne voit pas tout. Mêlange d'ombres & de lumieres, de jour & de nuit, d'application & de diſtraction; on eſt obligé, comme le Roi Prophête, d'implorer grace & miſéricorde pour les péchés qu'on ne connoît pas, comme pour ceux qu'on connoît: *Ab occultis meis munda me.*

Or, ſi le juſte habituellement recueilli en lui-même, ſolitaire avec lui-même, ne ſe voit, ne ſe connoît pas encore aſſez, que ſera-ce de l'ame mondaine & diſſipée, de l'ame pareſſeuſe & indolente, de l'ame tiede & lâche, de l'ame dominée & entraînée par les paſſions, de l'ame captivée & ſéduite par l'amour-propre? Que ſera-ce de l'homme pécheur qui, avec les ténébres naturelles à l'homme, eſt encore enveloppé des ténébres que le péché répand dans le pécheur, des ténébres par leſquelles Dieu punit ſouvent le péché. *Pſ. 18. v. 13.*

Cependant, qu'arrive-t-il lorſqu'on ſe prépare au Sacrement de pénitence, à ce Sacrement pour lequel il eſt néceſſaire de ſe connoître, parce qu'on eſt obligé de ſe faire connoître? On s'examine, on s'étudie peut-être. S'examine-t-on aſſez? c'eſt-à-dire, donne-t-on aſſez de tems à s'examiner, apporte-t-on aſſez d'attention à s'examiner? Quelques inſtans de réflexions, un effort paſſager

d'attention, pour rappeller à ſon ſouvenir ce que l'on fut ou ce que l'on a manqué d'être ; les péchés qu'on a commis ou les devoirs qu'on a négligés. Entre l'examen & la confeſſion, on ne met preſque aucun intervalle; à peine a-t-on jetté un regard, qu'on ſe flatte d'avoir percé toutes les profondeurs de l'abyme, d'avoir démêlé les détours du labyrinthe de ſon cœur. Les fautes d'une ſemaine, d'un mois, d'une année, ſont parcourues, peſées, jugées dans un moment.

Ah! Meſſieurs, pour ſe bien connoître, il faudroit s'étudier conſtamment, ne ſe perdre preſque jamais de vue ; & malgré cette application de nous-mêmes à nous-mêmes, combien de choſes échapperoient à nos regards? Dans notre eſprit, un torrent rapide d'idées, de penſées, de doutes, d'incertitudes, d'entêtement, de préjugés, d'eſtime de nous-mêmes, de mépris des autres, de jugemens téméraires ; dans notre cœur un flux & reflux, une viciſſitude continuelle de deſirs, de penchans, d'amours & de haines, de fuites & de recherches, de craintes & d'eſpérances, de chagrins & d'antipathies, d'humeurs & de caprices, de hauteur & de dureté, de complaiſance & d'indocilité! dans notre imagination, une ſource féconde & intariſſable de ſonges ſéducteurs, de phantômes dangereux, d'illuſions contagieuſes, de projets, de ſyſtêmes, de deſſeins profanes, de rêveries que la cupidité enfante, & à la faveur deſquelles elle allume ſouvent

un feu dont nous ne prévenons pas les ravages, parce que nous ne l'appercevons pas; dans nos paroles, tant de légéreté, d'indiscrétion, de bienséances oubliées, de pudeur peu respectée, de charité sacrifiée, de railleries, de critique, de médisance, de fiel & d'amertume, d'emportement & de colere! dans nôtre conduite, tant de délicatesse & de rafinemens d'amour-propre; tant de loix violées, tant de vertus outragées & méprisées, de bonnes œuvres négligées, tant de saintes inspirations étouffées ou dédaignées, tant de graces combattues ou évitées, tant de scandales donnés ou tolérés. Au dehors de nous le monde dont les modes nous entraînent, les jugemens nous gouvernent, les caprices nous maîtrisent, les coutumes nous dominent, les usages nous asservissent; autour de nous le démon qui, selon l'expression de l'Ecriture, veille & rode sans cesse pour surprendre l'instant fatal de notre raison obscurcie, de notre esprit appésanti, de notre conscience endormie, de notre cœur attendri, de notre imagination remuée, de nos passions devenues plus violentes & plus fougueuses, de notre ame ébranlée & voisine de sa chûte pour l'entraîner dans le précipice, la perdre & la dévorer: *circuit quærens quem devoret.* I. Ep. S. Petr. c. 5. v. 8.

Je vous le demande maintenant, Messieurs, au milieu de tant de périls & de tentations, avec tant de foiblesse & de fragilité, seroit-ce trop d'une attention suivie, d'une

vigilance continuelle, pour appercevoir, pour remarquer toutes ses chûtes & ses foiblesses ? Sans cela, sait-il, peut-il savoir sûrement s'il n'a point été coupable, & combien il a été coupable l'homme qui se trouve à tout moment exposé à pécher, & qui peut pécher à tout moment ?

Or, si pour acquérir une connoissance certaine & exacte, ce ne seroit pas trop d'un examen de toute la vie, comment se flatter d'en acquérir une suffisante par un examen de quelques instans ? les ames les plus retirées en elles-mêmes, les ames qui vivent dans la solitude extérieure & dans la solitude intérieure; qui sont le moins avec le monde, & qui sont le plus avec elles-mêmes, ne réussissent qu'imparfaitement à se rendre un compte exact de leur conduite, lorsque devant Dieu, & dans le silence de la nuit, elles rentrent en esprit dans les sentiers où elles ont marché pendant le cours d'une seule journée. Et nous, distraits par affaires, dissipés par le plaisir, emportés par la passion, trompés à chaque instant par l'amour-propre & la vanité, endormis par la paresse & l'indolence; nous, si souvent étrangers à la voix de la conscience, de la grace, de l'Esprit-Saint; nous qui sommes livrés au tumulte & à l'agitation dans la conduite & dans le cœur; nous qui n'avons ni le goût, ni l'habitude de l'oraison & des réflexions saintes & pieuses; nous qu'entraîne l'inconstance & la légéreté, qui passons sans

ceſſe d'une idée à une autre idée, d'un deſir à un deſir oppoſé, d'un plan de conduite à un ſyſtême entiérement contraire; nous qui ſommes ſans ceſſe errans & fugitifs au dehors de nous-mêmes, qui ne ſavons demeurer ni avec Dieu ni avec nous. Quoi donc, un coup d'œil, un retour précipité ſur le paſſé, nous retracera une peinture fidéle des égaremens d'un cœur, d'un eſprit, d'une imagination qui ont maché au hazard, ſans maître & ſans guide? Sur cela, Meſſieurs, ne nous flattons point, ne nous réglons point ſur l'exemple & ſur la coutume; décidons-nous par les principes ſolides de la raiſon & de la réligion.

Tout homme qui ſe prépare, qui ſe diſpoſe à obtenir la grace de la réconciliation dans le Sacrement de Pénitence, doit s'appliquer à ſe connoître tel quel Dieu le connoît. Or, eſt-ce par un examen ſi court, ſi précipité, qu'il parviendra à cette connoiſſance? On ne donne pas aſſez de temps à s'étudier, à s'examiner; y apporte-t-on aſſez d'attention & de réflexion?

En effet, que font, qu'ont coutume de faire les pénitens tiedes & peu fervens, lorſqu'ils ſe preparent pour la confeſſion? Ils s'appliquent à remarquer ſi dans leur conduite il leur eſt échappé des fautes conſidérables. Là, ſe bornent toutes leurs recherches. Mais pour ſe connoître pour ſe faire connoître tel qu'on eſt connu de Dieu, ſuffit-il de voir les péchés extérieurs de la

conduite ? ne faut-il pas découvrir les péchés intérieurs de l'imagination, de l'esprit & du cœur ? suffit-il de voir les péchés qu'on n'a pu se dissimuler, parce qu'ils ont été marqués ou par les égaremens dans les procédés extérieurs, ou par la vivacité & la durée du consentement intérieur ? ne faut-il pas découvrir les péchés de ces desirs qui ont été volontaires, quoiqu'ils n'ayent point été apperçus par une réflexion claire & distincte de l'esprit ; de ces complaisances d'un instant, & qui ne laissent après elles que des traces trop fines & trop déliées pour être facilement démêlés ; de ces pensées qu'on croit n'avoir occupé que l'esprit, & qui ont porté leur ravage jusqu'au cœur ; de ces passions naissantes, & dans leur premier essor auxquelles il n'a manqué que l'occasion pour se produire au dehors ? suffit-il de voir les péchés qu'on a commis en violant la loi, ne faut-il pas découvrir les péchés dont on s'est rendu coupable en négligeant les devoirs ? suffit-il de voir les péchés qu'on a commis par soi-même, ne faut-il pas découvrir les péchés que notre autorité, nos conseils, nos conversations, nos discours, nos exemples on fait commettre aux autres ?

Suffit-il de connoître les péchés griefs en eux-mêmes & par leur nature ; ne faut-il pas découvrir les péchés légers en eux-mêmes, mais devenus griefs par les circonstances, par le principe qui a fait agir par les effets, par

le ſcandale ? ſuffit-il de connoître les péchés que l'on a commis dans ce qu'on a fait de mal, ne faut-il pas découvrir les péchés que l'on a commis dans ce qu'on a ſemblé faire de bien; faiſant par haine & par antipathie ce qu'on croyoit faire par zèle ; agiſſant par humeur & par dureté, quand on croyoit agir par amour de l'ordre & de l'équité, donnant à l'oſtentation & à la vanité, ce qu'on croyoit donner à la charité ; faiſant par molleſſe & par indolence, ce qu'on croyoit faire par ſageſſe & par modération ; en un mot, ce que vous faiſiez par des intentions profanes, qui déguiſoient la paſſion, qui la ſervoient, qui vous rendoient pécheurs dans ce qui auroit dû vous rendre des Saints, & vous conduiſoient, pour ainſi dire, dans l'enfer par la route du ciel ?

Suffit-il de voir le nombre & la multitude, la nature & la griéveté de nos péchés, ne faut-il pas en découvrir la ſource & le principe, les effets & les ſuites ? ſuffit-il de voir combien & comment on fut pécheur, ne faut-il pas découvrir comment & combien on eſt pénitent, juſqu'où l'on peut & l'on doit répondre de ſes regrets, de ſon repentir, de ſes réſolutions, de ſon courage & de ſa fermeté ?

Je ne dis pas maintenant, qui eſt-ce qui réuſſit à pénétrer ces profondeurs, qui le veut, qui l'entreprend ? je le ſais, Meſſieurs, on n'eſt obligé dans le Sacrement de pénitence qu'à dire les péchés dont on ſe ſouvient,

mais on eſt obligé de s'appliquer ſérieuſement à ſe rappeller le ſouvenir de tous les péchés qu'on doit dire. Vous ne ſerez pas, j'en conviens; vous ne ſerez pas profanateurs du Sacrement pour avoir diſſimulé les péchés que vous connoiſſiez, puiſque vous en faites l'aveu; vous ſerez profanateurs du Sacrement pour avoir négligé de voir les péchés que vous deviez voir & accuſer. Ecueil terrible! quelles meſures prend-on pour l'éviter? A peine met-on autant de temps à rechercher ſes péchés, qu'on en met à les dire. Les péchés de pluſieurs jours, on n'emploie qu'un moment à les examiner, qu'un moment à les accuſer.

Ah! Meſſieurs, nous liſons avec étonnement qu'une ſainte Thérèſe, un ſaint Charles, un ſaint François de Sales; un Louis de Gonzague, un Staniſlas, ces ames ſi pures, ſi ferventes; nous liſons, dis-je, avec étonnement, qu'il aient pu ſe dire, ſe croire de grands pécheurs.

Nous ſommes ſurpris, & quelquefois le monde en fait l'objet de ſes indécentes plaiſanteries; nous ſommes ſurpris que des prêtres, l'honneur & la gloire du Sacerdoce; que des ſolitaires, des vierges chrétiennes, qui ne vivent qu'en Dieu & pour Dieu; que des femmes vertueuſes, modeles de la pudeur & de la charité évangeliques; que des Chrétiens de tout état, de toute condition, l'exemple & l'édification du monde; nous ſommes ſurpris que leurs confeſſions ſoient

ſi

ſi fréquentes & ſi longues. Moi, ce qui me ſurprend, je le dis à ma confuſion & pour votre inſtruction; ce qui me fait trembler pour vous & pour moi, c'eſt qu'avec tant de diſſipations & de diſtractions, avec un eſprit & un cœur ſi peu recueilli, avec tant de défauts & ſi peu de vertus, nous n'appercevions en nous rien à dire, à accuſer, à pleurer, à nous reprocher, à réparer; que nos confeſſions ſoient ſi rares & ſi vuides.

Voulez-vous ſavoir d'où vient cette différence ? c'eſt que plus on eſt ſaint ici bas, plus on voit combien on eſt encore coupable, combien on eſt foible & imparfait. Car, plus on eſt ſaint, plus on veille attentivement ſur ſoi-même; & plus on s'étudie, plus on ſe connoît: or, plus on ſe connoît, plus on voit, plus on ſent ſes miſeres & ſes infidélités, ce qui manque à ſes vertus, l'empire de ſes penchans, les égaremens de ſon eſprit, les illuſions de ſon imagination, les perfidies de ſon cœur, les fautes de ſa conduite. Au contraire, plus on eſt pécheur, plus on vit loin de ſoi-même; plus on eſt pécheur, plus on s'ignore, plus on veut s'ignorer. On a moins de lumieres & l'on apporte moins d'attention; on ne s'étudie pas aſſez, ou l'on s'étudie mal.

2°. L'autre défaut, trop ordinaire, dans l'examen qui précede la confeſſion, c'eſt que ſi l'on donne aſſez de temps & aſſez d'attention, on ne conſulte pas aſſez les vé-

ritables régles de la morale évangélique ; pour discerner ce qui est péché de ce qui ne l'est pas.

Nous ne nous regardons, nous ne nous considérons que dans le plan de la religion adoucie, amollie, interprétée, expliquée, c'est-à-dire, défigurée & altérée par les passions. Nous convenons en général des obligations du Christianisme ; mais nous trouvons dans nos préjugés, dans notre amour propre, dans les maximes du monde, dans les coutumes & les bienséances prétendues de notre condition, des prétextes & des raisons pour nous dispenser de ces obligations. Pour la loi de l'abstinence & du jeûne, c'est notre santé : pour la loi du pardon des injures, c'est notre honneur ; pour la loi de l'aumône, c'est la médiocrité de notre fortune ou l'élévation de notre rang dans le monde ; pour la loi de la pudeur & de l'innocence du cœur, c'est par la droiture de nos vues & de nos intentions que nous prétendons justifier des parures souvent indécentes, des airs, des propos légers & inconsidérés, pour la loi de l'équité dans le commerce, de la probité dans la finance, de la vérité, de la charité dans le barreau, ce sont les principes, les usages de notre état ; pour la loi qui défend la médisance, le jeu, les spectacles, c'est la nécessité de vivre dans le monde, avec le monde, comme le monde ; pour la loi de la priere & de l'usage des sacremens,

c'eſt la multitude & l'importance de nos emplois : que ſais-je, Meſſieurs, quels prétextes manquent à la paſſion pour ſe juſtifier, & quelle paſſion n'a point l'art d'inventer des excuſes.

De-là, tout pécheur que l'on eſt, on ne voit point de péchés, parce qu'on ne voit point la loi, les devoirs, les obligations ; parce qu'on ne s'examine point par rapport à la loi ; parce qu'on ne ſe juge point par la loi, mais par l'intérêt de ſes paſſions, de ſa vanité, de ſon ambition, de ſa cupidité : ainſi, dans le monde preſque tout eſt péché, & il n'y a preſque point de pécheurs.

Concluons : quel moyen d'éviter cette ignorance, de parvenir à cette connoiſſance de ſoi-même dont je viens de vous entretenir ? Le voici, Meſſieurs ; c'eſt de ne pas différer l'étude de ſoi-même, l'examen de ſoi-même juſqu'au moment où il s'agit de ſe préparer à la confeſſion. On devroit du moins, une fois chaque jour, deſcendre au plus intime de ſa conſcience, en ſonder les replis les plus ſecrets, rappeller à ſon ſouvenir les actions de la journée, les penſées, les deſirs, ce qu'on a fait de mal, ce qu'on a paru faire de bien, chaque action & chaque motif qui a fait agir, les mettre dans la balance du Sanctuaire, les peſer, les juger comme Dieu les jugera ; alors elle ſe vérifiera en nous & pour nous la parole de l'A-

pôtre, & ſi nous nous jugeons nous-mêmes, Dieu ne nous jugera pas ; ſi nous nous jugeons ſelon la juſtice de Dieu, Dieu nous jugera ſelon ſa miſéricorde.

Ainſi ſoit-il.



IVe EXHORTATION.

Sur la Confeſſion.

Pœnitentiam agite.

Faites pénitence. Ev. S. Math. c. 3. v. 2.

LE pécheur, le pénitent, qui veut obtenir la grace de réconciliation dans le ſacrement, doit s'étudier & s'approfondir ; il doit s'appliquer à connoître ſes iniquités paſſées, ſes diſpoſitions préſentes & ce qu'il eſpére de lui-même pour l'avenir, afin que ſur cette connoiſſance, le Miniſtre de Jeſus-Chriſt puiſſe ſagement régler s'il doit remettre ou retenir, & décider ce qu'il doit commander pour le préſent, ſur quoi il peut compter pour l'avenir.

Le pénitent eſt donc obligé de travailler à ſe connoître, parce qu'il eſt obligé de ſe faire connoître : l'examen eſt donc la diſpoſition, la préparation au ſacrement de la Pénitence ; l'accuſation, la confeſſion eſt une partie du ſacrement de la Pénitence.

Accuſation, confeſſion de ſes péchés. Qu'un homme introduiſe un autre homme dans les miſeres de ſa conduite & dans les profondeurs de ſon cœur ; que, ſans atten-

dre ce jour funeſte, ce jour terrible où ſeront ouverts les livres qui conſervent gravées en caracteres ineffaçables toutes les actions de tous les hommes, il étale lui-même, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture, il étale à des yeux étrangers le ſpectacle de ſa honte & de ſes opprobres ; qu'il faſſe connoître ce qu'il voudroit ignorer ; qu'il préſente aux rayons du ſoleil ce qu'il n'a confié qu'en tremblant aux ténébres les plus épaiſſes de la nuit.

Eſt-ce donc là un Sacrement de cette loi de graces, de paix, de douceur, devant laquelle ont diſparu les dures & trop pénibles obſervances de la loi de ſervitude ? Moïſe impoſa-t-il jamais au premier Iſraël un joug auſſi péſant que le fardeau dont on charge le ſecond Iſraël ; & les commandemens, donnés ſur le mont Sinaï au bruit de la foudre & des tonnerres, ne ſont-ils pas plus légers que le précepte que le Dieu ſauveur a ſcellé de ſon ſang ſur la montagne du Calvaire ?

Ah ! Meſſieurs, que l'homme vain & frivole qui ne va point au-delà de la ſurface, qui ne pénetre point au-delà de l'écorce des écritures, qui s'arrête à la lettre qui tue, ſans arriver juſqu'à l'eſprit qui vivifie ; que le novateur oſe prétendre que le précepte de la confeſſion ne s'accorde point avec la douceur & la liberté de l'évangile ; il ne connoît pas, il ne ſait pas, il ne conçoit pas, il néglige d'apprendre en quoi con-

ſiſte cette douceur qui caractériſe la loi de l'Evangile.

La loi évangélique eſt une loi plus douce & en même temps plus ſevere que la loi Moſaïque : plus douce, parce qu'elle décharge l'Iſraël nouveau des obſervances cérémonielles ſous leſquelles gémiſſoit l'ancien Iſraël ; plus ſévere, parce qu'elle demande au peuple de Jeſus-Chriſt des ſacrifices d'eſprit & de cœur qui n'étoient point commandés au peuple de Moïſe : plus douce pour l'homme extérieur qu'elle rend davantage à lui-même ; plus ſévere pour l'homme intérieur qu'elle ſoumet plus parfaitement à Dieu : plus douce, parce que la grace, qui rend le joug du Seigneur aimable, y eſt plus abondante ; plus ſévere, parce que le compte que Dieu nous en demandera ſera plus grand.

N'entrons point dans le parallele des autres articles de la loi évangélique & de la loi Moſaïque ; bornons-nous au ſujet que nous avons commencé à dévellopper. La loi ancienne ordonnoit des ſacrifices pour les péchés : or, les Peres, les Théologiens enſeignent, après ſaint Paul, que ces ſacrifices de la loi ancienne n'étoient que des ſacrifices figuratifs de la loi nouvelle. Ces ſacrifices conſidérés dans l'immolation de la victime qui étoit offerte pour l'expiation du péché, figuroient, repréſentoient, annonçoient le ſacrifice dans lequel le ſang d'un homme-Dieu, ſeule victime digne d'être offerte au

Très-Haut, couleroit pour la remiſſion de toutes les iniquités de tous les hommes : ces ſacrifices, conſidérés dans l'aveu public que faiſoit l'homme qui les offroit, qu'il étoit un homme pécheur, figuroient, annonçoient, repréſentoient le ſacrement de la Pénitence dans lequel l'homme pécheur reviendroit à la juſtice par l'accuſation de ſes péchés.

Or, à ne conſidérer que les obſervances extérieures que retranche la loi évangélique, elle eſt plus douce pour le pécheur que la loi Moſaïque. A conſidérer ce qui ſe paſſe dans l'homme intérieur, dans ſon eſprit & dans ſon cœur lorſqu'il eſt obligé d'accuſer ſes péchés, elle eſt plus rigide & plus auſtere.

Mais prenez garde, Meſſieurs, & admirez avec l'Apôtre les richeſſes de la ſageſſe & de la bonté de Dieu. Cette loi d'accuſer ſes péchés eſt plus une loi de grace & de miſéricorde qu'une loi de rigueur & de juſtice ; elle eſt une loi de grace & de miſéricorde ; une loi autant fondée ſur les intérêts de l'homme que ſur les intérêts de Dieu ; une loi qui n'eſt faite que pour favoriſer le pécheur, puiſqu'elle n'eſt établie que pour combattre, que pour détruire le péché.

En effet, Meſſieurs, qu'eſt-ce qu'une confeſſion préparée par un examen ſerieux & approfondi, une confeſſion vraie, ſincere, exacte dans l'accuſation ? Je dis que c'eſt la réparation la plus naturelle du péché, la pre-

miere & la plus importante ſatisfaction pour le péché, la plus ſage & la plus ſûre précaution contre le péché.

1°. Je dis de la réparation la plus naturelle du péché. L'orgueil, dit l'Ecriture, eſt la racine du péché : *initium omnis peccati eſt ſuperbia.* Tout péché renferme, ajoute ſaint Thomas, une préférence de nous-mêmes à Dieu, de nos penchans à ſa volonté, de nos deſirs à ſes deſirs, des loix de notre amour propre aux loix de ſa juſtice & de ſa ſainteté : tout péché eſt commandé par les cris ſéditieux d'un cœur révolté, qui, ſecouant le joug de l'empire de Dieu, oſe dire, avec ce Roi impie, Dieu parle, mais je ne l'écouterai pas ; Dieu ordonne, mais je ne lui obéirai pas ; Dieu veut être le maître, mais je ne veux pas être ſon eſclave : *non ſerviam.*

Eccleſ. c. 10. v. 15.

Or, reprend ſaint Grégoire, pour revenir à Dieu il faut ſe jetter dans des ſentiers entierement oppoſés aux ſentiers par leſquels on s'eſt écarté de Dieu ; par conſéquent puiſque l'homme ne s'eſt éloigné de Dieu que par les voies de l'orgueil, l'homme ne peut ſe rapprocher de Dieu que par les voies de l'humiliation. C'eſt en s'élevant au-deſſus de Dieu qu'il a bleſſé la gloire de Dieu ; c'eſt en ſe mettant, en deſcendant, en quelque façon, au-deſſous de lui-même qu'il réparera la gloire de Dieu. De-là Tertullien ne craignoit point d'avancer que toute la pénitence chrétienne n'eſt que l'art, que la

ſcience, que l'école de l'humiliation : *tota exomolegis chriſtiana, proſternendi ut humilificandi hominis diſciplina eſt.*

Mais un aveu vague & indéterminé de notre foibleſſe, de notre fragilité ne ſeroit pas aſſez humiliant pour le Chrétien, pour l'homme favoriſé des dons les plus précieux de la grace, & qui n'en eſt que plus coupable quand il en abuſe ; & par conſéquent il ne ſuffiroit point à réparer, à rétablir, à venger la gloire, l'empire, la ſuprême autorité de Dieu inſulté & outragé par nos péchés. Tout homme, dès-là qu'il eſt homme & parce qu'il eſt homme, eſt pécheur. Oui, mes chers Auditeurs, fuſſiez-vous le plus juſte, le plus fervent, le plus ſaint entre les hommes ; tout juſte, tout fervent, tout ſaint que vous ſuſſiez, vous ſeriez cependant pécheur. Proteſter en général que vous êtes pécheur, ce n'eſt que reconnoître que vous êtes homme.

Or, reconnoître, avouer que l'on eſt homme, vous le ſavez, Meſſieurs, dans la bouche des hommes profanes, loin que ce ſoit une réparation du péché & une humiliation pour le pécheur, c'eſt la plus ordinaire excuſe du péché & du pécheur. L'attrait étoit ſéducteur, la tentation violente, l'intérêt preſſant, le pas gliſſant, la paſſion fougueuſe, la raiſon troublée & obſurcie, la conſcience endormie & dans le ſilence, le cœur gagné, entraîné par le torrent, emporté par le tourbillon. Pour tenir contre l'orage, il auroit

fallu être un de ces cedres du Liban qui insultent aux vents & à la tempête, & je n'étois qu'un homme : cependant on me reproche d'avoir succombé ; on me reproche donc d'être homme & de mon malheur on me fait un crime.

Je le demande maintenant, ce qui fait l'excuse, le prétexte, la consolation, pour ainsi dire, du pécheur ; ce qui fait qu'il sent moins vivement, qu'il pleure moins amerement son péché, qu'il se confond, qu'il s'humilie moins de son péché, qu'il se promet avec plus de confiance & de sécurité le pardon de son péché ; ce qui fait qu'il se croit, qu'il se juge moins coupables, moins pécheur, seroit-ce une réparation suffisante de son péché, une réparation proportionnée à son péché.

Pour réparer la gloire de Dieu autant qu'elle peut être réparée par les abaissemens d'un homme qui n'est qu'homme ; pour humilier le pécheur autant qu'il mérite d'être humilié, il étoit donc convenable que Dieu exigeât que de cet aveu vague & général, par lequel l'homme reconnoît qu'il est pécheur, il passe à l'aveu de détail & de circonstances qui fera connoître comment & combien il fut pécheur : il faut qu'à l'aveu du péché, qui fut le crime & le malheur de sa naissance, il ajoute l'aveu des péchés qui sont le crime & la honte de son cœur ; il faut qu'il dise, qu'il avoue non-seulement la foiblesse & la fragilité

qui lui eſt commune avec tous les hommes, mais les iniquités, les égaremens qui le ſéparent de la maſſe des autres hommes, qui en font un homme au-deſſous de l'homme.

Parce que le pécheur, ſéduit, enivré, enhardi par la paſſion, oublia qu'il étoit homme & que Dieu eſt Dieu, il faut que le Dieu qu'il oſa dédaigner, inſulter, outrager, il faut qu'il le reſpecte dans un autre homme; qu'abaiſſé, proſterné, anéanti devant un homme qui n'eſt comme lui que cendre & pouſſiere, il lui ouvre ſon cœur comme ce cœur eſt ouvert à Dieu; il faut qu'il implore ſon pouvoir & ſa miſéricorde comme il implore le pouvoir & la miſéricorde de Dieu; il faut qu'il écoute & qu'il ſuive ſes loix comme il doit ſuivre & écouter les loix de Dieu.

De-là, Meſſieurs, concluons que dans la confeſſion & par la confeſſion de ſes péchés l'homme pécheur rend à Dieu, autant qu'il eſt poſſible, la gloire qu'il lui a ravie, & que les abaiſſemens de ſon humiliation ſont la juſte réparation de l'audace de ſa préſomption.

Par le péché, l'homme s'eſt élevé au-deſſus de la loi de Dieu; par la confeſſion, l'homme deſcend, en quelque façon, au-deſſous de l'homme: par le péché, Dieu a, pour ainſi dire, ceſſé d'être le Dieu du pécheur; par la confeſſion un homme devient, paſſez-moi cette expreſſion, un hom-

me devient le Dieu du pénitent, un homme lui tient la place de Dieu : par le péché, Dieu avoit été méprisé, insulté en lui-même ; par la confession, Dieu est craint & respecté dans un homme qui le représente. Est-il, & concevez-vous une réparation du péché plus simple, plus naturelle, plus propre à venger la gloire de Dieu, plus proportionnée à la malice & à l'énormité du péché ? La confession est encore la premiere & la plus importante satisfaction pour le péché.

2°. C'est ici sur-tout, Messieurs, que je ne puis m'empêcher d'admirer les terribles & incompréhensibles profondeurs des jugemens de Dieu sur les hommes vains & téméraires que la nouveauté, l'orgueil & l'ambition rendent indociles à la voix & à l'autorité de l'Eglise, épouse de Jesus-Christ. A peine se sont-ils écartés des routes de la simplicité, de l'unité, de la soumission, qu'on les voit, livrés à l'esprit de vertige, courir d'erreurs en erreurs, de contradictions en contradictions. Ces prétendus vengeurs de la liberté évangélique entreprennent de détruire, d'anéantir le sacrement de la Pénitence ; ils ne prévoient pas qu'en ôtant cette digue, le torrent des passions & des vices entraînera ce qui reste de vertus dans le monde Chrétien ; ils le prévoient peut-être, & peut attentifs à la voix de l'Apôtre, qui leur dit de prendre garde d'introduire une

funeste & coupable liberté, qui seroit la source & l'occasion du péché : *peccati*; ne craignent-ils point d'introduire la licence en ôtant un frein si propre à contenir les passions ?

Afin de fixer sans retour les peuples séduits, & d'élever un mur éternel de division entre Jérusalem & Samarie, que font-ils ? Ils semblent intéresser en leur faveur les passions &, l'oserai-je dire ? la Religion : la Religion, ou plutôt l'apparence de la Religion, par leurs déclamations & leurs invectives contre les prétendus abus de l'Eglise Romaine ; les passions, par l'anéantissement & la destruction des pratiques & des usages dont le joug captivoit & épouvantoit la cupidité. Jeûnes abstinences, austérités, soumission à l'autorité, tout est proscrit & réprouvé ; & parce que de toutes les pratiques de la morale & de la discipline évangélique, la pratique de la confession sacramentele étoit la plus humiliante pour l'esprit & la plus désolante pour le cœur, elle devint l'objet & la matiere la plus ordinaire de leurs clameurs & de leurs anathêmes.

Qu'on parcoure les livres chargés du poison de leurs erreurs & de l'étalage de leur étudition trompeuse ; quels traits, quelles couleurs pour décrier la confession ?

Tout ce que le raisonnement a de plus subtil & de plus délié, tout ce que l'éloquence a de plus fort & de plus vif se trouve employé à peindre, à relever, à exagérer

l'embarras cruel, les agitations meurtrieres, les craintes dévorantes, l'humiliation désespérante de l'homme qu'on condamne à se démasquer, à se montrer, à raconter ses foiblesses à un autre homme. Les tyrans, disent quelques-uns d'entr'eux, ne demandoient que la vie ; plus barbare, plus inhumaine, l'Eglise demande le sacrifice de l'honneur & de la réputation.

Hommes profanes, vous ignorez les mysteres de la grace ; vous justifiez l'oracle que l'esprit de l'homme ne sonde point les profondeurs de l'esprit de Dieu. Que ne pouvez-vous venir vous asseoir à notre place dans ces tribunaux que vous appellez le supplice & l'enfer d'une ame Chrétienne. Voyez un véritable pénitent qui s'avance dans le sanctuaire, il tombe à vos pieds, son cœur s'ouvre: écoutez le récit simple & naïf de ses péchés ; remarquez avec quelle ardeur, avec quel empressement il écarte les nuages, il leve, il déchire le voile, il va chercher au fond de sa conscience les iniquités les plus cachées ; avec quelle ferveur il demande les lumieres de Dieu pour suppléer aux foibles lumieres de l'homme ; comme loin d'excuser, de pallier ; il s'applique à mettre dans le plus grand jour les circonstances les plus odieuses, les plus humiliantes de ses égaremens & de ses perfidies : ce qu'il ne peut exprimer par ses paroles, il le dit par ses soupirs & par ses pleurs. Touché, pénétré, il ne se voit plus lui-même ; il ne voit

que le Dieu qu'il a offenſé ; il ne craint que de s'ignorer ou de n'être pas aſſez connu , aſſez confondu , aſſez humilié ; voyez , à meſure que le péché ſort & ſe répand au déhors , la paix couler dans ſon cœur.

Allez enſuite , ſi vous l'oſez , appuyé ſur des raiſonnemens démentis par l'expérience , allez ſoutenir qu'il n'y a pas dans la grace de Jeſus-Chriſt aſſez de force pour enhardir une ame Chrétienne à ſupporter l'humiliation ſalutaire de la confeſſion , aſſez d'onction pour lui adoucir les humiliations de la confeſſion. Point de joug qui ne ſoit léger quand la grace de Jeſus - Chriſt aide à le porter ; point d'autre fardeau qui peſe à un vrai pénitent que le poids de ſes péchés.

Mais oublions, je le veux , ce que la grace de Jeſus-Chriſt inſpire de force & de courage au vrai pénitent ; oublions les conſolations par leſquelles la grace récompenſe ſa ſoumiſſion & ſa fidélité. Suppoſons que les odieuſes couleurs employées par les ſectaires ne tracent qu'une peinture exacte & naïve du joug accablant de la confeſſion : je dis donc voilà où ſe termine le zèle prétendu de ces réformateurs tant vantés. Reſtaurateurs de la vraie morale de Jeſus-Chriſt , ils tonnent contre les relâchemens , & les premiers pas qu'ils font dans les voies de leur ſéparation , le premier ouvrage de leur réforme conſiſte à abolir ce qu'ils trouvent de plus rigide , de plus pénible , de plus humiliant dans le Chriſtianiſme.

Oui ;

Oui, Messieurs, tel fut, tel sera toujours le caractere des novateurs. Suivis dans leurs vues & dans leurs desseins, ils sont souvent obligés de se contredire dans leur doctrine : afin d'amener, par des routes différentes, au même terme, ils se parent donc de rigidité & de sévérité pour éblouir les ames simples, pour tromper les ames crédules, pour attirer les ames pieuses, pour flatter les ames vaines & orgueilleuses.

En même temps ils inspirent la liberté & favorisent la cupidité pour gagner & entraîner la multitude. Et plaise au ciel qu'on ne nous offre plus ces spectacles de séduction ; plaise au ciel que, sous une vaine & trompeuse apparence d'austérité, on ne cherche plus à nous éloigner du sacrement de Pénitence. On parle quelquefois de la nécessité de rétablir les rigueurs de la pénitence canonique, des dispositions qu'il faut apporter à la participation de l'auguste sacrement de l'Eucharistie ; en même temps se répandent des ouvrages qui semblent destinés à écarter le peuple Chrétien du tribunal de la pénitence & de la Table eucharistique, en lui enseignant qu'il est plus utile de se confesser à Dieu que de se confesser au Prêtre ; que l'ame reçoit plus de graces dans la communion spirituelle & de pure foi que dans la réception réelle du corps & du sang de Jesus-Christ. Ah ! Messieurs, malheur à nous si, donnant dans ces piéges, nous vou-

lons être plus rigides ou moins auſteres que l'Egliſe.

Je reviens : le novateur prétend que le joug de la confeſſion eſt trop dur & trop humiliant pour qu'il ait dû nous être impoſé par Jeſus-Chriſt. Moi, je ſoutiens que plus le joug de la confeſſion eſt dur & humiliant, plus il a été dans l'ordre de la ſageſſe & de la juſtice qu'il fût impoſé au pénitent.

En effet, la pénitence n'eſt pas ſeulement une déteſtation du péché, une réparation du péché, une réſolution de fuir le péché; elle eſt une expiation du péché, une ſatisfaction pour le péché. Or, ſur ce principe, clairement enſeigné par la raiſon & nettement établi dans les écritures, je raiſonne & je conclus : donc le ſectaire, qui prétend retrancher la confeſſion parce qu'elle eſt trop pénible & trop humiliante, ignore la grandeur de Dieu qui eſt offenſé par le péché & l'énormité du péché qui offenſe Dieu. En effet, s'il concevoit que la grandeur de Dieu eſt une grandeur infinie, que la malice du péché eſt une malice, en un ſens, infinie, ne ſeroit-il pas obligé d'avouer que la ſatisfaction la plus penible & la plus humiliante ne l'eſt jamais trop ni pour venger Dieu, ni pour expier le péché ?

La grandeur de Dieu eſt une grandeur infinie, la malice du péché eſt une malice, en un ſens, infinie : donc quelque pénible, quelqu'humiliante que ſoit la ſatisfaction que fait l'homme pécheur, elle ne peut égaler ce

qu'il doit à la justice de Dieu: donc le pécheur ne peut en faire trop; il ne peut jamais en faire assez pour expier le péché: donc quelque pénible, quelqu'humiliante que soit la confession, elle n'est qu'une satisfaction trop douce & trop légere, soit qu'on la considere par rapport à la grandeur de Dieu, soit qu'on la considere par rapport à la malice du péché.

Je vais plus avant, & je soutiens qu'entre toutes les satisfactions dont le pécheur est redevable à la justice divine, il étoit juste que celle-ci fût la premiere.

Le péché, selon la remarque de saint Thomas, se forme dans le cœur par le double attrait du plaisir & de l'orgueil; par conséquent la satisfaction la plus proportionnée au crime du pécheur, la saitsfaction la plus convenable pour punir le pécheur, c'est cette accusation des péchés si douloureuse & si humiliante, si triste pour l'amour propre, si désolante pour la vanité.

Aussi voyons-nous que l'Homme-Dieu, qui, se mettant à la place de l'homme pécheur, s'étoit dévoué à la réputation & à l'expiation de nos péchés, ne fut pas seulement l'homme de douleurs; il fut, aux yeux des Juifs infideles, comme l'avoit annoncé le Prophête, un homme d'opprobres, l'opprobre même des hommes: *opprobrium hominum & abjectio plebis.* *Ps. 21. v. 7.*

Qui que vous soyez, qui prétendez secouer le joug de la confession, venez vous

instruire au Calvaire : voyez Jesus, le sauveur des pécheurs & le modèle des pénitens ; voyez-le livré aux fureurs d'une multitude que transporte & enivre le souffle infernal de l'impiété ; voyez-le avili, dégradé, flétri par les plus odieuses impostures, insulté par les plus ameres dérisions, déshonoré par les plus sanglans outrages, renoncé, détesté, réprouvé par les plus horribles blasphêmes, trahi par ses Apôtres, désavoué par son peuple, méconnu presque & abandonné en apparence par son pere, l'objet des rigueurs du ciel & des anathêmes de la terre.

Or, ce que l'Homme-Dieu a fait & souffert pour expier des péchés étrangers, n'est-il pas juste que l'homme pécheur le souffre au moins & le fasse en partie pour expier ses péchés personnels ? N'est-il pas juste qu'il goûte de ce calice d'opprobre & d'ignominie que Jesus a bu & épuisé jusqu'à la lie ? Et quelle satisfaction plus puissante pour appaiser le ciel, qu'une satisfaction que l'homme pécheur fait à l'exemple & sur le modele de l'Homme-Dieu ?

Si le temps me le permettoit, j'ajouterois, Messieurs, que l'humiliation du pécheur, par la manifestation de ses péchés, sera la premiere des vengeances du Seigneur à la consommation des siécles. Alors, vous le savez, pour venger sa gloire outragée & son autorité méprisée, pour confondre & écraser le pécheur, Dieu révélera à tous les hom-

mes toutes les iniquités de chaque homme, Dieu répandra ſur chaque pécheur la flétriſſure d'un opprobre éternel : *dabo vos in opprobrium ſempiternum.* *Jérémie, c. 23. v. 40.*

Je raiſonne encore, & je conclus : quelle ſatisfaction plus propre à déſarmer la juſtice de Dieu, que de faire, pour expier nos péchés dans les jours de grace & de miſéricorde, ce que Dieu fera pour punir le pécheur au jour de la colere & des vengeances ?

3°. Enfin, précaution contre le péché ; par l'obligation qu'elle impoſe de rentrer en ſoi-même, de conſidérer, de voir, de compter, de peſer, de juger ſes péchés, d'en démêler le principe pour le détruire, les occaſions pour les éviter, les ſuites pour les prévenir, les préſervatifs pour les employer. Précaution dans les réflexions ſolides qu'amene cette étude de ſoi-même & des grandes vérités de la Religion. Précaution dans la honte, le trouble, l'agitation qui rempliſſent l'ame. On ne vit tranquille dans le péché que parce qu'on vit hors de ſoi-même, on n'ouvre parfaitement les yeux ſur la honte & l'excès de ſes égaremens qu'au moment de les dire & de les manifeſter. Précaution dans les ſages conſeils d'un Directeur fervent & éclairé. Précaution ſur-tout dans l'abondance de graces & de lumieres que ne manque point d'obtenir & d'attirer ſur le pénitent le courage qu'il a de s'oublier, de ſe ſacrifier ſoi-même à la réparation, à l'ex-

piation de ſes péchés ; car que demandez-vous, ô mon Dieu, que l'occaſion de répandre vos bienfaits. Heureux l'homme qui ſe laiſſe conduire par votre eſprit ; vos voies ne ſont que juſtice & vérité ; elles ne ſont que paix & douceur ; par elles on rentre dans la ferveur & l'innocence ; par elles on arrive au bonheur éternel. Ainſi ſoit-il.



Ve EXHORTATION

Sur la Confeſſion.

Pœnitentiam agite.

Faites pénitence.

NOUS l'avons vu, Meſſieurs, que ce précepte de la confeſſion, contre lequel l'erreur a déployé les ruſes de ſa ſéduction pour le faire regarder par les eſprits ou trop paſſionnés, ou trop peu éclairés, comme une invention humaine, comme un précepte ajouté aux préceptes de Jeſus-Chriſt; nous avons vu que ce précepte a ſa ſource & ſa racine dans le fonds même & la ſubſtance de l'Evangile; nous avons vu que la loi de la confeſſion, quoiqu'elle paroiſſe au premier coup-d'œil une loi de rigueur, eſt une loi de grace & de miſéricorde, puiſque la confeſſion des péchés eſt la réparation la plus naturelle du péché, la premiere & la plus importante ſatisfaction pour le péché, la précaution la plus ſage & la plus ſûre contre le péché.

Loin de nous laiſſer effrayer & épouvanter par les apparences, rendons graces au Dieu de ſageſſe & de bonté qui a voulu

que le pécheur trouvât, dans ſon péché même, le moyen le plus court, le plus facile, le plus certain de réparer ſon péché, d'expier ſon péché, de ſe précautionner contre l'attrait du péché. Fideles aux deſſeins de ſa grace, entrons avec courage dans la route qu'il daigne nous ouvrir, & ne penſons qu'à nous rendre dignes de ſes bienfaits par notre reconnoiſſance. Mais cette route même a ſes écueils & ſes pécipices : il n'arrive que trop ſouvent d'y périr & d'en ſortir plus pécheur qu'on n'y eſt entré. Or, pour éviter tant de périls, que faut-il ? Une ſeule & unique précaution ; vous ſouvenir que c'eſt à Dieu même que vous parlez. Ayez cette idée profondément gravée dans votre eſprit, qu'elle ſoit continuellement préſente à votre cœur ; il n'en faudra pas davantage pour vous adoucir les obligations que vous impoſe le précepte de la confeſſion ; il n'en faudra pas davantage pour vous engager à remplir, dans toute leur étendue, les obligations que vous impoſe le précepte de la confeſſion.

1°. Non, Meſſieurs, ſi nous voulons marcher avec confiance & ſécurité dans les voies triſtes & humiliantes de la pénitence, ne prenons point pour guide l'œil de la chair, ne voyons que par les yeux de la foi. Quel ſpectacle, quel nouveau ordre de choſes ſe préſente & ſe développe tout à coup !

Tel a été, dit ſaint Paul, l'ordre & l'arrangement des deſſeins de Dieu ; qu'afin d'entretenir

d'entretenir dans l'Eglise la dépendance & la subordination, qu'afin d'unir tous les membres de l'Eglise par les liens d'une charité mutuelle, il lui a plu de sanctifier les hommes par les hommes. Ceux-ci sont les Pasteurs qui conduisent le troupeau; ceux-là le troupeau qui écoute & qui suit la voix des Pasteurs : les uns sont les canaux par lesquels coule & se répand la grace; les autres la terre qui les reçoit.

Mais, reprend le Docteur des nations, l'homme n'est que le voile sous lequel Dieu cache la puissance & l'efficacité de son opération : *idem spiritus operatur*. L'homme seul paroît & il n'est rien; il ne fait rien en son nom & comme homme : Dieu ne se montre point & il est tout, il fait tout. Le juste persévere dans les voies de la justice, le pécheur sort de l'abyme du péché : c'est Dieu qui soutient le juste & qui releve le pécheur. Le solitaire supplie & invoque, l'Apôtre parle & il exhorte : c'est l'esprit de Dieu qui prie, qui gémit dans le solitaire; c'est l'esprit de Dieu qui touche, qui convertit par la voix de l'Apôtre. Le Prêtre baptise, le Pontife consacre : c'est Jesus-Christ, disent les Peres & les Théologiens, qui adopte un peuple nouveau par le baptême, qui répand & qui perpétue le sacerdoce par l'ordination : *ipse est qui consecrat*. Dans tous les sacremens l'homme n'est que le ministre extérieur & visible; c'est de Jesus-Christ qu'émane la grace intérieure & invisible.

Or, posé ce principe incontestable, que suit-il? Le voici, Chrétiens : c'est que dans le tribunal de la pénitence, ce n'est point l'homme seul qui écoute, qui pese, qui mesure, qui juge, qui prononce, qui instruit, qui reprend, qui lie ou qui délie, qui absout ou qui condamne, qui remet ou qui retient; c'est, à proprement parler, J. C. lui-même.

Que le profane, que le Chrétien, peu instruit de sa Religion, se plaigne donc de la loi; qu'il se révolte contre le précepte de la confession, je n'en suis point surpris: dans le Ministre de la réconciliation il ne voit qu'un homme : pour nous, Seigneur, à qui vous avez daigné révéler les mysteres de votre royaume, lorsque nous venons avec votre Prophête dans le sanctuaire confesser nos iniquités, nous appercevons, nous voyons que ce n'est point l'homme seul qui nous recevra, que c'est vous-même qui nous attendez au tribunal de la pénitence pour sonder la profondeur de nos plaies, pout les guérir, pour renouveller, selon l'expression de vos écritures, pour renouveller & faire renaître dans notre ame l'esprit de vie en l'arrosant de votre sang. C'est à vous que je parle, c'est vous qui m'écoutez, & je trouverois si dur, si pénible, si humiliant de raconter mes égaremens à celui qui sait de moi tout ce que j'en puis savoir, & tout ce que j'en ignore, de me montrer à celui qui voit tout ce que je vois en moi & tout ce que je n'y

vois pas ! Il est vrai, ô mon Dieu, que pour punir le délire & le vertige de mon audace sacrilege à secouer le joug de votre empire & de votre autorité ; il est vrai que pour humilier mon orgueil, pour l'écraser, pour l'anéantir, vous l'avez ordonné, que ma voix n'aille jusqu'à vous, que vos graces ne viennent jusqu'à moi que par le ministere de l'homme. Ah ! qu'il seroit peu touché du regret d'avoir perdu votre grace & du desir de la recouvrer, le cœur qu'un si foible obstacle que l'est cette vaine terreur retarderoit ou feroit chanceler dans son retour vers vous : car si je parle à l'homme, je ne lui parle qu'autant qu'il représente Jesus-Christ, qu'autant qu'il tient la place de Jesus-Christ : parce que je ne lui parle qu'autant qu'il tient la place de Jesus-Christ : les lumieres, les connoissances que je lui donne ne sont ni à lui, ni pour lui : ce que je lui apprends de moi-même, Jesus-Christ seul le saura ; l'homme l'ignorera : la même loi qui m'assujettit à la manifestation de mes égaremens l'assujettit au silence le plus religieux & le plus inviolable.

Que fais-je, en effet, dans la confession & par la confession ? Je devance, pour ainsi dire, le jour du jugement ; j'emprunte, je reçois, en quelque façon, des mains de Jesus-Christ le livre où sont gravées toutes mes actions : je l'offre au Prêtre qui me représente Jesus-Christ ; je l'ouvre, je le

lis, je le lui remets; auſſi-tôt il devient pour lui un livre ſcellé ſur lequel il ne lui eſt plus permis de jetter ſes regards. Au tribunal de la pénitence, il me repréſentoit la perſonne de Jeſus-Chriſt même, il ſavoit tout, il pouvoit parler de tout: il ſort du tribunal, il eſt obligé d'ignorer tout & de taire tout.

Que dis-je? en ſortant du tribunal, il ne redevient homme que pour lui-même; il ne reprend les foibles de l'homme que par rapport à lui-même; il ne les reprend point par rapport au pénitent. C'eſt à Jeſus-Chriſt ſeul qu'on a parlé, c'eſt Jeſus-Chriſt ſeul qui ſait; on diroit que, jaloux de ſe ménager, de ſe conſerver la confiance du pécheur, Jeſus-Chriſt efface dans l'eſprit du Miniſtre de la réconciliation les traces & les veſtiges de ce qu'il a entendu. Y avez-vous jamais fait attention, Meſſieurs? N'eſt-ce pas une preuve ſenſible & frappante de la préſence & de l'action de Jeſus-Chriſt au tribunal & dans le Sacrement de la Pénitence?

Quoi donc! des hommes, quelquefois vains, légers, inconſidérés; des hommes auxquels la ſageſſe pourroit ne pas permettre de confier le ſecret de l'affaire la moins intéreſſante; des hommes qui peut-être ne reſpectent aucune des autres loix de la ſociété & de la Religion, fideles obſervateurs de la loi, dépoſitaires religieux du ſecret de la confeſſion, feront ſur cet article d'une

prudence, d'une timide circonſpection qui ira juſqu'au ſcrupule, juſqu'à la délicateſſe. C'eſt que dans tout le reſte ils agiſſent par l'eſprit de l'homme, & que par rapport à la confeſſion c'eſt l'eſprit de Dieu qui les guide.

Jeſus-Chriſt ne ſe contente pas de dominer, de maîtriſer leur eſprit; il regle & il gouverne leur cœur. Qui que vous ſoyez qui redoutez de perdre l'eſtime du Miniſtre de la réconciliation, lorſque vous lui découvrirez l'excès de vos égaremens & la noirceur de vos perfidies, ah! vous ignorez les richeſſes de la Providence & des attentions miſéricordieuſes de Jeſus-Chriſt. Ne craignez point de rencontrer au tribunal de la pénitence le juge ſevere & inexorable qui livre la femme adultere aux rigueurs de la loi de Moïſe, le Phariſien ſuperbe qui, par ſes mépris & par ſes dédains, inſulte aux pleurs & aux humiliations de Magdeleine; vous ne trouverez qu'un pere prêt à recevoir l'enfant prodigue & à lui faire oublier le crime de ſa fuite par la joie qu'il fait éclater à ſon retour; vous ne trouverez que le bon Paſteur qui s'applaudit d'avoir ramené la brebis fugitive; ému, touché, attendri, plus les égaremens auront été funeſtes & les chûtes profondes, plus il admirera, plus il bénira les miracles de la grace & les généreux efforts qui vous auront retiré de l'abyme, il dira, il penſera de vous ce que l'Apôtre penſoit & diſoit des infide-

les qu'il avoit gagnés à l'Evangile, que vous êtes sa gloire & sa couronne. Si quelque sentiment trop naturel se glisse dans son ame ; s'il vient à oublier que dans le tribunal de la pénitence l'homme n'est rien, que Dieu est tout, il regardera votre changement presque comme son ouvrage ; son amour propre & sa vanité ne lui rappelleroient le souvenir de ce que vous avez été que pour lui rendre ce que vous êtes plus cher, plus précieux, plus respectable. Ainsi, pour vous & par rapport à vous, Jesus-Christ ne laissera dans l'homme qui le représente que ce qui est propre à vous soutenir, à vous animer, à vous encourager, à vous consoler ; il lui ôtera les foibles de témérité, d'imprudence, d'indiscrétion, de hauteur, d'orgueil qui pourroient vous rendre timide & vous faire appréhender que ce qui ne fut dit qu'à Jesus-Christ ne fut redit par l'homme.

Ajouterai-je, Messieurs, que cette loi sainte & sacrée d'un secret inviolable que Dieu impose au Ministre de la réconciliation, & que, malgré les légeretés & les inattentions du respect humain, nous voyons si religieusement observée ? ajouterai-je que Jesus-Christ a voulu se l'imposer à lui-même, qu'il s'y assujettit & l'observe lui-même ? Je m'explique : ce que vous dites dans le tribunal de la pénitence, c'est à Jesus-Christ même que vous le dites. Or, qu'arrive-t-il ? en vertu de cet hommage de confiance vo-

lontaire, Jefus-Chrift ceffe, en quelque façon, d'être le juge de vos péchés ; il en devient le dépofitaire. En qualité de maître, de juge, il étoit de fa gloire de les punir & de les manifefter ; de les punir, pour venger fon autorité méprifée ; de les manifefter, pour montrer l'équité de fes vengeances : en qualité de dépofitaire, il eft de fa gloire de les couvrir d'un voile & d'une obfcurité qui les dérobe à tous les regards ; il eft de fa gloire que ce qu'il fait, pour ainfi dire, de vous & par vous il foit le feul à le favoir. De-là ce que vous lui direz & ce que l'univers ne peut apprendre que par lui, l'univers l'ignore & l'ignorera éternellement ; par conféquent accufer vos péchés dans le tribunal de la pénitence, ne dites plus que c'eft révéler votre honte & votre opprobre, dites que c'eft les couvrir, les effacer, les enfévelir dans l'abyme dont ils ne fortiront jamais, ou dont il ne fortiront que pour votre gloire.

C'eft à Dieu que vous parlez ; vous lui avez confié le dépôt de votre honneur & de votre réputation ; il ne court point de rifque entre fes mains : c'eft à Dieu que vous parlez; en faut-il davantage pour vous adoucir l'obligation que vous impofe le précepte de la confeffion ? en faut-il davantage pour vous engager à remplir, dans toute leur étendue, les obligations que vous impofe le précepte de la confeffion ?

2°. C'eft à Dieu même que vous parlez.

Je ne dis donc pas ſeulement avec quel reſpect, avec quelle préparation de ſoumiſſion & de docilité ne devez-vous pas approcher du tribunal de la pénitence : je ne dis pas ſeulement avec quelle reconnoiſſance ne devez-vous pas recevoir ſes jugemens de grace & de miſéricorde s'il daigne vous admettre au bienfait de la réconciliation ; avec quelle ſainte componction, avec quelle humilité ne devez-vous pas adorer ſes jugemens de rigueur & de juſtice s'il veut vous condamner à gémir ſur vos iniquités & à laver, dans des larmes encore plus ameres & plus abondantes, des péchés que vous n'avez point aſſez pleurés : je ne dis pas ſeulement avec quelle horreur ne devez-vous pas regarder l'attentat ſacrilege d'une ame que l'impudence de la ſcélérate hypocriſie, ou la tyrannie de l'eſprit humain conduiſent au tribunal moins pour dire que pour taire, non pour montrer, mais pour cacher ſes péchés & acheter la réputation de Religion & de piété par un des plus affreux excès d'irréligion & d'impiété.

Je dis, c'eſt à Dieu même que vous parlez. Avec quelle ſimplicité & quelle naïveté, avec quel fonds de candeur & d'ingénuité ne devez-vous pas accuſer, peindre, dévoiler tous les égaremens de votre cœur & de votre conduite ?

En effet, c'eſt à Dieu même que vous parlez ; par conſéquent vous parlez à ce Dieu qui voit tout, à qui tout eſt connu, à qui

le préſent, le paſſé, les paroles & les actions, les idées de l'eſprit & les deſirs du cœur ſe montrent, dit l'Apôtre, ſans voile & ſans nuage, *omnia nuda ſunt & aperta oculi ejus.* Or, ce Dieu qui n'ignore rien, il veut connoître par vous tout ce qu'il connoît ſans vous; il veut entendre & ſavoir par vous tout ce que vous ſavez de vous, tout ce que vous en devez ſavoir, tout ce qu'il en ſait; il veut que votre confiance égale en quelque ſorte ſes lumieres, & que, comme ſes lumieres ſont ſans bornes & ſans meſure, votre confiance ſoit ſans réſerve & ſans myſteres.

L'homme qui le repréſente n'eſt qu'un homme; vous pouvez lui en impoſer & le ſurprendre, & s'il n'eſt éclairé par une lumiere prophétique, il ne reconnoîtra point la Reine d'Iſraël ſous les vêtemens du vil peuple: *ingredere uxor Jeroboam, quare te aliam ſimulas.* Mais quel ſera le ſuccès de votre impoſture? Pendant que les diſcours de détour & de menſonge couleront de vos levres, le Dieu qui vous écoute, tenant en main la balance, peſera l'énormité de votre perfidie; il ajoutera les profanations de l'homme ſacrilege aux iniquités de l'homme pécheur, & lorſque l'homme qui repréſente Dieu prononcera les paroles de ſalut & de grace, le Dieu repréſenté par l'homme prononcera les paroles de mort, de perdition, d'anathême.

En vain donc le tribunal de la pénitence retentit-il de vos ſoupirs & de vos pleurs,

ſi, autant que les lumières de l'homme peuvent approcher de celles de Dieu, vous ne vous montrez à l'homme qui tient la place de Dieu tel que vous voit le Dieu dont l'homme tient la place.

Or, revenons au principe dont nous avons tiré tant de concluſions inſtructives. Le Dieu auquel vous parlez, lorſque vous ſemblez ne parler qu'à l'homme; le Dieu qui vous écoute, lorſqu'il ſemble que l'homme ſeul vous entend; ce Dieu voit le nombre & la multitude de vos péchés, la nature & la griéveté de vos péchés, le principe & la ſource de vos péchés : donc naïveté & ſimplicité, candeur & ingénuité à accuſer le nombre & la multitude de vos péchés, la nature & la griéveté de vos péchés, le principe & la ſource de vos péchés, les effets & les ſuites de vos péchés.

Je reprends en peu de mots : nous avons preſqu'entiérement développé le fonds de ces vérités en parlant de l'examen par lequel on doit ſe préparer à la confeſſion; il ſuffira de les rappeller légérement à votre ſouvenir.

Candeur & ingénuité à accuſer le nombre & la multitude de ſes péchés. Ce Dieu, qui compte, ſelon l'expreſſion du Prophête, les grains de ſable qui couvrent les immenſes rivages de l'Océan, qui en voit l'ordre & l'arrangement, enſorte qu'aucun changement dans leur poſition n'échappe à ſes regards; ce même Dieu, dit l'Ecriture, compte nos pas, il obſerve nos veſtiges, il

démêle nos traces dans tous les ſentiers de nos égaremens : par conſéquent le pécheur qui n'accuſe que ſon péché ſans accuſer le nombre & la multitude de ſes péchés, ne ſe montre pas tel que Dieu le voit & le connoît : vice & défaut eſſentiel qui va juſqu'à rendre la confeſſion ſacrilége, lorſqu'il s'agit de péchés mortels que l'on n'avoue pas, que l'on manque d'accuſer par timidité, par orgueil, ou par vanité quand on le connoît, ou par inattention & par oubli lorſqu'on a négligé de les connoître : vice eſſentiel qui va juſqu'à rendre la confeſſion ſacrilége, lorſqu'il s'agit de péchés que l'on eſt certain d'avoir commis & dont on doute raiſonnablement s'ils ſont des péchés mortels, ou lorſqu'il s'agit de péchés dont on eſt certain qu'ils ſont mortels & dont on doute, toujours raiſonnablement, ſi on les a commis : vice & défaut qui va juſqu'à rendre la confeſſion dangereuſe & ſouvent funeſte, quand même il ne s'agit que de péchés qui ſont des péchés véniels, ſi c'étoient ſur-tout des péchés d'affection & d'habitude.

En effet, ce n'eſt que ſur le nombre & la multitude que le Miniſtre de Jeſus-Chriſt peut décider ſi ces péchés que vous accuſez ſont des péchés de fragilité paſſagere, ou des péchés d'habitude ; des péchés qui échappent à l'inattention de l'eſprit, ou des péchés qui ſortent de la perverſité du cœur ; des péchés que l'occaſion & la ſurpriſe arrachent dans un moment de nuage & de ſom-

meil promptement diſſipé, ou des péchés dans leſquels on ſe repoſe & on s'endort avec une volonté fixe & déterminée; des péchés que la conſcience, encore tendre & délicate, reproche vivement, ou des péchés que la conſcience, déjà appéſantie & endurcie, n'apperçoit que foiblement : donc ce n'eſt que ſur le nombre & la multitude de ces péchés que le Miniſtre de Jeſus-Chriſt peut décider de la vérité & de la ſincérité du repentir que vous avez de les avoir commis, de la réalité & de l'étendue de la réſolution que vous avez de ne les plus commettre. Par conſéquent, lorſque vous laiſſez ignorer le nombre & la multitude de ces péchés, vous expoſez le Miniſtre de Jeſus-Chriſt à prononcer la ſentence de l'abſolution ſur des péchés que vous ne pleurez ni avec un repentir aſſez ſincere de les avoir commis, ni avec une réſolution aſſez ferme & aſſez vraie de ne les plus commettre.

Candeur & ingénuité à accuſer la nature & la griéveté de ſes péchés. Car le Dieu qui en compte le nombre en peſe l'énormité : je n'entends pas ſeulement l'énormité qui caractériſe chaque péché, qui diſtingue un péché d'un autre péché; j'entends l'énormité qu'ajoutent à chaque péché les circonſtances griéves qui l'accompagnent, ou les ſcandales qui en réſultent. Or, dans une infinité de péchés, ſur-tout dans les péchés qu'enfantent l'ambition, l'intérêt, la volupté; dans les péchés de cabale, d'intrigue, de

faction pour s'avancer, d'usures & d'exactions pour s'enrichir, de manœuvres & de trahisons pour détruire, de complots & d'attentats pour se venger, de dissimulation & d'hypocrisie pour se masquer, d'excès & de débauches pour contenter, pour satisfaire les fureurs d'un amour impur, combien de bassesses, de noirceurs, de perfidies, de maneges, d'injustices, d'artifices de séduction, d'emportemens de volupté, d'outrages à la raison & à la Religion ? Combien de circonstances qui rendent le pécheur autant & plus coupable que le péché même ? Circonstances humiliantes qu'on craint de tirer de la nuit qui les couvre pour les exposer au jour ; car dans l'yvresse de la passion on ne rougit de rien, dans le calme & le sens froid on rougit de tout. L'enfer, remarque saint Bernard, nous ôte & nous rend la honte au gré de ses desirs & de ses intérêts. Hardis pour commettre le péché, timide pour l'accuser, nous quittons la véritable pudeur quand il faudroit la conserver, nous reprenons une fausse pudeur quand il faudroit la fuir, nous n'avons de la force que pour nous perdre, nous ne sommes foibles que pour nous sauver.

J'ajoute dans une infinité de péchés, surtout dans les péchés de médisance, de calomnie, de rapports de discours ou d'actions qui favorisent le libertinage & l'irréligion ; dans les péchés des grands, des magistrats, des personnes consacrées au sacerdoce ou à

la vie religieuse ; dans les péchés des peres, des maîtres, combien sont renfermés de scandales qui rendent le pécheur plus coupable par les péchés qu'il occasionne ou qu'il produit, que par les péchés qu'il commet ? Or, en vain vous accusez votre péché, si vous ne l'accusez tout entier, & vous ne l'accusez pas tout entier, si vous n'accusez ni les circonstances qui l'accompagnent, ni les scandales qui le suivent. Souvenez-vous que ce Dieu qui vous entend ne répond que par la foudre, lorsque le pécheur qu'on lui montre n'est pas le pécheur qu'il voit & qu'il connoît.

Candeur & ingénuité à accuser le principe & la source de ses péchés. Dieu ne voit pas seulement la conduite, il voit les motifs, les vues, les intentions, les projets, les desseins. Or, souvent on est plus coupable par son cœur que par ses actions.

Candeur & ingénuité à accuser les effets & les suites du péché. Dieu ne voit pas seulement ce que vous avez été, il voit ce que vous êtes, jusqu'où s'étend votre douleur & votre regret d'avoir commis le péché, votre desir de fuir & d'éviter le péché, votre résolution & votre volonté de briser les liens, de secouer le joug du péché, votre détermination à écarter les occasions & les engagemens du péché, votre courage & votre fermeté pour expier & pour réparer le péché. Toutes ces dispositions ne sont-elles en vous que des dispositions vagues &

ſuperficielles, que des diſpoſitions flottantes & incertaines, que des diſpoſitions qui ſont plutôt les idées, les réflexions, les projets de l'eſprit que les deſirs, les mouvemens, les ſentimens intimes du cœur ? La ſentence d'abſolution que prononce le Prêtre qui ne vous connoît pas, n'attire qu'une ſentence de condamnation que prononce le Dieu qui vous connoît.

Concluons, Meſſieurs, & pour ſortir d'un ſujet dont le développement trop approfondi peut vous avoir fatigués & ennuyés, reprenons en deux mots ces cinq entretiens ſur la confeſſion : ils vous retraceront tout ce que je vous ai dit, & ſi vous les méditez, ils ſuppléeront à tout ce que je n'ai pas dit. Travailler à ſe connoître tel qu'on eſt connu de Dieu, voilà en quoi conſiſte l'examen qui précede l'accuſation.

S'appliquer à ſe faire connoître tel qu'on eſt connu de Dieu, voilà en quoi conſiſte l'accuſation. Or, pour vous inſpirer l'attention la plus ſérieuſe dans l'examen, que faut-il ? Penſer que c'eſt à Dieu même que vous parlerez. Pour vous inſpirer la ſincérité la plus naïve dans l'accuſation, que faut-il ? Penſer que c'eſt à Dieu même que vous parlez.

Et quel bonheur pour moi, ô mon Dieu ; que vous m'obligiez de voir mes iniquités, de conſidérer mes égaremens, de réfléchir ſur le crime & ſur les ſuites affreuſes de mon péché. Epouvanté, remué, touché,

rempli, pénétré, inondé de crainte, de douleur, de regrets, de reconnoissance, de confiance, d'amour, je ne saurai plus que haïr mon péché, travailler à le réparer & à vous aimer; je ne saurai plus que me fuir & vous chercher. Quel bonheur pour moi que vous me permettiez, que vous me commandiez de vous raconter mes miseres, de vous montrer mon indigence, de vous découvrir la profondeur de mes plaies! Pere tendre, vous m'appellerez à vous, vous me recevrez, vous me guérirez, vous me remettrez au nombre de vos enfans! Ouvrage de votre grace, j'admirerai, je louerai, j'exalterai vos miséricordes dans les siécles des siécles. Ainsi soit-il.





PENSÉES DIVERSES

Sur la Religion & la Morale.

1. JE ne vois de parti ſage que celui d'être Chrétien. Celui qui y renonce marche à grand pas vers le Pyrrhoniſme. La diſtance eſt immenſe : entre le vrai & le faux il y a un eſpace infini, mais celui qui abandonne la foi l'a bientôt franchie. Vous n'êtes ni diſciple de Pyrrhon ni diſciple de Jeſus-Chriſt : vous ne croyez pas l'Evangile ; cependant vous croyez quelque choſe. Vous êtes donc ou Athée ou Déiſte. Par Athée, j'entends celui qui prétend être sûr de la non exiſtence de Dieu, ou de l'exiſtence du Dieu chimérique de Spinoſa : car ſi vous n'êtes Athée qu'en cela ſeul que vous ne croyez pas que nous puiſſions nous fier aſſez à nos idées & à notre raiſon pour prononcer l'exiſtence ou la non exiſtence d'un Etre infini & créateur de l'univers, vous êtes Pyrrhonien ; vous l'êtes encore ſi vous tenez que les preuves de l'exiſtence de Dieu n'ont pas aſſez de force pour captiver la raiſon & entraîner le conſentement, mais que la non

existence n'est pas mieux prouvée que l'existence.

Je reviens, & je dis que l'irréligion confond tellement toutes les idées, tous les principes, tous les droits de la raison, que ce qui en soi-même est le moins raisonnable paroît alors, en quelque sorte, le plus judicieux.

Je dis d'abord qu'il y a moins de folie à douter de l'existence de Dieu, qu'il n'y en a dans l'Athéisme positif. Croire le faux est quelque chose de plus insensé que de ne pas croire le vrai.

Je demande si les raisons qu'on allegue pour prouver que le monde est Dieu, que tous les hommes composent un tout parfaitement un, simple, indivisible, immuable, heureux, infiniment accompli, sont plus fortes & plus décisives que celles qui prouvent que, posé la nécessité de l'existence d'un Être infiniment parfait, il faut reconnoître qu'il est distingué de la matière, de la collection des hommes, de l'assemblage des réalités & des négations qui constituent les êtres, ou, si l'on veut, les modes singuliers que nous appellons pensée, étendue, homme, bête, feu, eau, terre, soleil, &c. Donc celui qui ne se rend pas au premier systême, c'est-à-dire, à l'Athéisme positif, doit conséquemment réprouver le second, je veux dire le Spinosisme.

Si la raison nous montre quelque chose avec certitude, n'est-ce pas ce principe que

moi & un autre être, par exemple, ſommes deux êtres diſtingués; que ſon anéantiſſement n'emporteroit point le mien; qu'il peut être heureux tandis que ma réalité, mon être, ma ſubſtance eſt dans la douleur. Celui qui ſe défie de ces idées ne doit ſe fier à aucun principe.

Je dis en ſecond lieu que le Déiſme conduit par degrés au Pyrrhoniſme. Je diſtingue deux ſectes de Déiſtes. Ceux qui reconnoiſſent un Dieu oiſif & renfermé en lui-même, ſans providence, ſans juſtice, ſans miſéricorde relative aux hommes; qui tiennent que vertu & vice ſont des noms arbitraires, ou du moins que Dieu ne récompenſera jamais la vertu & ne punira point le vice. Or, ces Déiſtes de la premiere claſſe ſont obligés de ſacrifier à ce ſyſtême une partie de leurs idées; car enfin nous trouvons au-dedans de nous-mêmes une idée d'ordre & de devoir, un culte d'amour & d'eſtime dû à l'être infiniment parfait; nous y trouvons la juſtice, la charité, l'éloignement de la perfidie, de l'ingratitude, du meurtre, du larcin, &c. Notre raiſon peut-elle nous en impoſer juſqu'à prendre des préjugés groſſiers pour des idées ſimples & pures? Quelle raiſon ſupérieure à notre raiſon décidera pour elle ou contr'elle? A quelles idées comparerons-nous nos idées pour ſavoir ſi ce ſont des idées ou des préjugés?

Douterons-nous que Dieu, l'auteur de notre être, exige que nous ſuivions notre

raison ? Douterons-nous qu'il aime l'ordre & qu'il haïsse le désordre ? C'est douter de notre raison : or, qui doute d'une partie de sa raison, peut-il véritablement s'assurer de l'autre ? Il retombe donc, s'il est conséquent, dans la folie du Pyrrhonisme.

La seconde classe de Déistes renferme ceux qui tiennent pour la Religion naturelle, en excluant toute Religion révélée. Or, je leur demande si Dieu n'a pas pu révéler une Religion, s'il n'a pas pu ordonner un certain culte ? Je leur demande si les faits n'ont pas leur certitude propre aussi-bien que les raisonnemens ? Un homme qui croit qu'on peut avoir fait illusion à tous les hommes, peut-il être sûr de lui ? Ne sommes-nous pas nécessités à croire l'existence de Rome autant qu'une vérité mathématique ? Ce Déiste doit du moins être Pyrrhonien sur les faits, & il ne se sauve d'une sorte de folie que par celle du Pyrrhonisme.

Or, qu'elle est grande la folie du Pyrrhonien ! Car est-ce se servir de sa raison que de s'en défier ? Dieu ne nous a-t-il pas montré la vérité très-clairement ? Quel fondement avons-nous de douter quand il nous a parlé ? Ecoutons-le donc ; soyons Chrétiens ; agissons en Chrétiens, c'est le seul parti sage & le seul sûr ; tous les autres sont aussi dangereux que peu raisonnables.

2. Bayle dit que le Pyrrhonien est le Philosophe le plus disposé au Christianisme. Il veut par-là donner à entendre que la pro-

fession du Christianisme suppose un oubli, une extinction de la raison, un renoncement aux lumières du bon sens. Ignore-t-il que la Religion ne rejette pas l'appui de la raison, qu'il faut, avant que de croire, connoître par la raison un Dieu maître & législateur, attentif à tout ce qui se passe ici bas? Ignore-t-il que dans les démonstrations de la vérité de la Religion Chrétienne, on commence par établir que notre raison est droite, que cette raison nous annonce un Dieu créateur & vengeur des loix qu'il nous a imposées?... Son argument est appuyé sur ce que la Religion détruit ou paroît contredire bien des idées que nous donne la raison.

Je voudrois qu'il nous eût cité les Philosophes qui ont démontré les idées précises de personne, de nature, de substance; car tout se réduit là. On s'en étoit formé des notions sur ce qu'on voyoit ces choses toujours unies ou toujours séparées. Pour des idées telles que les idées mathématiques, on ne s'est vanté dans aucun siécle d'en avoir de pareilles sur ces objets.

3°. Je prétends contre les Déistes que la Religion Chrétienne est autant prouvée qu'elle doit l'être, & que les marques qu'elle porte d'un culte divin sont des plus sensibles. (Il faut remarquer que la Religion Chrétienne fait un argument démonstratif contre tous les Athées; car s'ils révoquent les faits en doute, ce sont des fous; s'ils s'assujet-

tissent à l'autorité des faits, nul fait mieux prouvé que les miracles de Jesus-Christ, & ces faits démontrent un Dieu supérieur à la nature & distingué de l'univers.) Je reviens aux Déistes : 1°. la Religion Chrétienne devoit être prouvée par des faits. Je les réduis à un seul qui renferme tous les autres, la mission divine de Jesus-Christ. (Je laisse à part les Sociniens.) Est-ce par des raisonnemens, par des idées, par des démonstrations métaphysiques que ce point devoit être rendu croyable ? en est-il susceptible ? le commun des hommes en est-il capable ? Alors le témoignage des peres eût-il été utile aux enfans ? La Religion n'eût-elle pas été livrée à une licence sans bornes de discuter & d'approfondir ? Combien de vérités métaphysiques, mêmes évidentes & lumineuses, l'interêt, la passion, la subtilité d'un disputeur ne viennent-elles pas à bout d'obscurcir ? J'ose le croire qu'aucun homme sensé ne niera que s'il y a des faits capables d'assurer & de garantir ce point de la mission divine de Jesus-Christ, Dieu a pu prendre cette preuve & ce genre de démonstration. 2°. Dieu ne peut-il pas instruire les hommes par les hommes ? N'a-t-il, dans les trésors de son infinie puissance, nul secret, nulle voie de les assurer de la mission de celui qu'il voudra leur envoyer ? S'il en a, les faits ne sont-ils pas, en cette matiere, les moyens les plus propres à éclairer & à convaincre tous les peuples ? Donc si les faits étoient

insuffisans, concevons-nous comment il pourroit révéler aux hommes ses volontés par le ministère d'une créature ? Donc puisqu'il le peut, les faits sont suffisans. 3°. Pour que ces faits nous assurent que celui qui parle de la part de Dieu, & que le souverain être garantit la vérité de ses paroles, il faut que ces faits soient bien prouvés & qu'ils prouvent bien. 4°. Ne sont-ils pas bien prouvés s'ils ont le même dégré de certitude pour les hommes contemporains que les faits les plus authentiques qu'ils voient, qu'ils touchent, qu'ils ne peuvent s'empêcher de croire ? Ne sont-ils pas bien prouvés pour les hommes d'un autre âge, si leur existence passée est aussi incontestable que la réalité des faits auxquels nous donnons pleine croyance, quoiqu'ils aient devancé notre naissance ? Si les faits que j'apporte en preuve de la mission de Jesus-Christ sont aussi certains que la grandeur passée de l'ancienne Rome, que le regne de Charles V, &c. &c. ils sont suffisamment prouvés : il ne reste plus qu'à voir s'ils prouvent bien. 5°. Dès-là que j'ai reconnu qu'ils sont bien prouvés, ils ont, à mon égard, le même dégré d'autorité que s'ils étoient de mon temps & de mon âge ; je me rapproche d'eux & je les rapproche de moi. 6°. Il reste donc à connoître que les miracles de Jesus-Christ sont aussi certains que les miracles de Moïse : voilà contre les Juifs ; & aussi certains que les faits de l'histoire les plus authentiques : voilà contre les Déis-

tes. 7°. Par l'article cinquieme, je me mets donc au temps où Jesus-Christ fait ses miracles. Dieu peut me parler par les hommes, leur mission peut m'être évidemment connue par les faits : donc il y a des faits qui prouvent suffisamment, imaginez-en d'autres que des miracles pareils à ceux de Jesus-Christ, & qui soient revêtus d'un même caractere de certitude.

4. J'ai entendu dire que les loix générales suffisent peut-être à la production des miracles. Où ne va point se précipiter la crainte de voir une vérité gênante ? Si les loix générales suffisent à la production des miracles, pourquoi ne s'en est-il jamais fait que lorsque certains hommes invoquent l'auteur de la nature & en preuve de leur mission ? Pourquoi n'attendons-nous point & ne soupçonnons-nous pas même qu'il doive s'en faire un demain.... avec un *que savons-nous* ? Je vous menerai au Pyrrhonisme le plus grossier.

5. Ce que disoit Cicéron des avantages que nous procure l'opinion de l'immortalité de l'ame, je le dis également de l'utilité de la Religion. Elle n'a pas besoin de ce préjugé ; mais je veux faire honte à l'homme qui s'abrutit & s'avilit jusqu'à rejetter une vérité qui l'ennoblit, le perfectionne & le rend heureux. L'homme n'est grand, le vrai bonheur ne peut se trouver que par la Religion Chrétienne.

6. Je suis convaincu que le plaisir n'est pas

pas le seul ressort qui mette l'homme en mouvement. L'homme aime sa perfection aussi nécessairement qu'il aime son bonheur ; de-là vient que nous nous affectionnons naturellement à des hommes qu'on nous peint comme ayant été fort au-dessus des foiblesses communes aux autres hommes. La vertu par elle-même est aimable, & qu'on ne dise pas qu'elle est aimable parce qu'il y a un certain plaisir attaché à la pratique de la vertu. Dès-là que je conviens que l'homme aime sa perfection & la vertu qui le perfectionne, il est content de lui lorsqu'il se trouve vertueux, & cette satisfaction est une espece de plaisir ; mais ce plaisir ne tient point aux sens, & il est tout différent de celui qu'on entend dans le systême que je rejette ; car l'homme trouve une sorte de contentement à immoler son plaisir, son attrait le plus fort à son devoir : or, s'il ne cherchoit jamais que le plaisir, il chercheroit toujours le plus grand plaisir ; le devoir lui plaît, mais comme jettant dans son ame un sentiment vif & délicieux, mais comme plus noble, plus pur, plus digne de lui ; son amour pour la perfection est satisfait ; ainsi, l'esprit est bien avec lui-même de ce côté-là.

7. Se borner à prouver l'existence d'un Créateur & ne point prouver l'infinité de perfection dans ce Créateur, ce n'est point assurer à la Religion Chrétienne le Dieu qu'elle demande. Il lui faut un Dieu infini-

ment vrai & d'une véracité infinie qui ne puisse ni me tromper ni se tromper. Or, ces deux attributs ne coulent essentiellement que de la perfection infinie en tout sens. Quelques modernes ont donné pour objet formel de la foi le droit que le Créateur a sur les jugemens de la créature : or, ou ils supposent que le Créateur a l'infinie perfection, ou ils ne le supposent pas ; s'ils le supposent, d'où vient qu'ils recourent à ce droit chimérique ? Une raison supérieure a seule droit de commander à ma raison. S'ils ne le supposent pas, ils avoueront donc que la force de créer ne suppose pas dans le Créateur la perfection infinie : donc le Créateur est sujet ou peut-être sujet à l'illusion, & nous sommes exposés à sa séduction : donc il ne peut nous commander de croire à sa parole.

8. Vous vous trouvez placé sur la terre ; vous doutez si c'est Dieu qui vous a donné l'être ; mais vous savez que bientôt ou la main ou le hazard qui vous a formé coupera le fil de vos jours ; que ce temps, qui coule si rapidement, sera suivi d'une éternité ou d'être ou de néant ; & vous ne pensez point à vous demander d'où viens-je ? & où est-ce que je vais ? C'est le comble de la folie ! L'éternité ne mérite-t-elle point un regard ? S'il existe un Dieu, votre pere & votre maître, qu'il ait attaché vos destinées éternelles à l'usage que vous ferez du temps, peut-il vous pardonner d'avoir négligé cet examen ? Or, vous ignorez si c'est une pure

hypothèse ou une réalité : donc vous devez vous en éclaircir.

M. Pascal a bien démontré que le libertin risque tout contre rien, le temps étant à l'éternité comme le néant à l'être. J'ajoute que cela est vrai, 1°. du libertin qui n'examine pas ; 2°. du libertin qui, examinant, s'arrête à la premiere lueur de vraisemblance qui est favorable à ses opinions & à ses penchans, dans la crainte de trouver ce qu'il ne cherche pas ; 3°. de tout libertin en général, puisqu'il est impossible d'apporter une démonstration contre la Religion.... Sur quoi je fais cette remarque : notre Religion, fabuleuse, comme l'incrédule la suppose, auroit un avantage bien particulier, & qui n'est le propre que de la vérité, ce seroit de ne pouvoir être solidement réfutée. On peut bien dire d'un sentiment vrai cela n'est pas encore prouvé, ce n'est pas encore une démonstration, mais on ne démontre point contre, & telle est au moins la Religion. Or, comment se feroit-il que si cette Religion étoit fausse & attaquée, comme elle l'a été dans tous les temps par un si grand nombre d'ennemis, sa fausseté n'eût jamais pu être démontrée, malgré les armes que leur prêtoit & leur esprit & les passions de leur cœur ? J'ajoute de plus à ce que dit M. Pascal, que la réponse du libertin est frivole & dénuée de toute solidité : je risque, dit-il, le présent qui est certain contre l'avenir qui est incertain. La certitude compense l'excès de durée.

J'avoue que la certitude peut compenser une certaine portion de durée. Par exemple, risquer 5000 livres pour en gagner 10000 livres, on peut dire que les 5000 livres, par leur existence actuelle, équivalent au moins à la futirition incertaine de 15000 livres. Mais risquer un sol pour gagner un million, c'est ne risquer rien & hazarder à gagner tout.... On va plus loin, & on dit : il faut supposer que ce sol est tout mon bien : donc actuellement je me dépouille de tout ; ainsi, je risque le tout présent pour le tout incertain. Je réponds : il ne faut pas supposer que c'est tout votre bien ; car enfin vous ne risquez pas la vie, ni même les douceurs les plus pures de la vie. Les plaisirs de la raison sont-ils donc indignes d'un honnête homme ? & ne seroit-il sensible qu'aux plaisirs des sens ?

Mais je consens que ce sol soit tout votre bien & que la comparaison soit exacte : il faut aussi que vous m'accordiez que vous ne sentirez point la privation de ce sol ; car enfin si l'éternité n'est qu'une fable, si la mort vous anéantit, plus de souvenir des choses passées, plus de regrets. Mais je sentirai la privation des plaisirs pendant la vie. Oui, voilà ce que vous mettez au jeu. Mais pour peu que vous ne vous étourdissiez pas vous-même sur le risque d'un avenir éternel, ne sentez-vous pas que les plaisirs frivoles ne peuvent pas se comparer aux allarmes

que doivent vous causer le danger d'un sort malheureux pendant l'éternité ?

3°. Quelques-uns ont cru faire tomber ce raisonnement d'un seul mot ; & en effet ce qu'ils objectent est finement pensé. Si la Religion, disent-ils, ne demandoit que des actions & des desirs ; si elle n'étoit l'affaire que du cœur, on conçoit comment on peut se faire Chrétien par l'envie de prendre le parti le plus sûr. Nous sommes maîtres de nos actions & de nos penchans ; nous commandons à la cupidité : ainsi, dans les affaires du monde, on suit le parti le plus sûr & l'on sacrifie quelque chose. Un général, à la tête d'une armée foible ou timide, est obligé de faire retraite : l'ennemi avance à grands pas ; deux routes s'offrent à lui ; la premiere est plus commode pour la subsistance & le logement des troupes ; l'autre est difficile, embarrassée, peu abondante. (Je hazarde les termes pour m'expliquer plus clairement.) Il y a à gager vingt contre un, que par la premiere route il sera suivi & chargé avant que d'avoir gagné une place qui rassure son armée ; il y a à gager vingt contre un que l'ennemi ne s'engagera point dans le terrein incommode qu'il faut parcourir en suivant la seconde route : il prend le plus sûr ; on le blâmeroit de ne le prendre pas.

Mais oublie-t-on que la Religion parle à l'esprit aussi bien qu'au cœur, qu'il y a des dogmes à croire comme des préceptes à

remplir ? ou s'imagine-t-on que la raison plie & cede au gré de l'intérêt ? On peut vouloir croire dès qu'il est avantageux de croire, mais on ne croit point sans raison de croire, & l'homme, qui s'appuie sur une foi dictée par le seul intérêt, se fait illusion & prend le desir de la foi pour la foi même. Concluons donc que ce raisonnement du plus sûr, que cette comparaison du temps à l'éternité est sans force & sans effet.

Celui qui forme cette objection ne voit point à quel usage je destine le raisonnement contre lequel il s'éleve. Voici tout mon plan : 1°. vous ne voulez pas examiner, parce que cet examen vous déroberoit à vos plaisirs. Cependant il s'agit de l'éternité : donc vous préférez le temps à l'éternité ; donc vous préférez ce qui n'est rien ou presque rien à ce qui est tout.

2°. Vous avez examiné, vous trouvez que la Religion Chrétienne est appuyée sur des fondemens assez solides, qu'il y a de quoi se rendre, mais vous prétendez qu'il y a de quoi résister ; vous reconnoissez que les preuves sont fortes, quoiqu'elles ne vous paroissent pas invincibles, que votre raison est ébranlée, mais qu'elle n'est pas entiérement assujettie. Dans cette situation, vous ne pouvez forcer votre raison à prononcer contre la Religion ; vous pouvez la tenir dans le doute, incertaine, irrésolue, flottante, mais du moins votre intérêt devroit hâter

votre ſoumiſſion à ce que vous avouez être le plus ſûr.

3°. Dès que vous avouez que le parti de la Religion eſt le plus ſûr & celui qu'il eſt de notre intérêt d'embraſſer, je puis aiſément vous prouver qu'il eſt le parti de la vérité même. Vous n'êtes point Athée, vous convenez par conſéquent de l'exiſtence d'une Providence qui veille ſur les hommes. Or, d'après l'idée que vous avez de catte Providence, pouvez-vous croire qu'elle permette que le véritable intérêt du genre humain, que ſa ſûreté conſiſte à ſuivre l'erreur ? Autant vaudroit-il nier que la Providence ſe mêle des choſes qui nous regardent, & dire qu'elle abandonne au hazard le ſort des hommes. Par conſequent la réunion que vous reconnoiſſez de notre intérêt & de notre ſureté avec le parti de la Religion eſt une preuve de ſa vérité & une raiſon ſuffiſante de l'embraſſer.

9. Toute notre diſpute avec le Déiſte roule ſur ces articles : ſi l'on doit révoquer en doute tous les faits d'un autre âge que le nôtre, & ſi les faits, ſur leſquels eſt appuyée notre foi, prouvent invinciblement dans l'hypothèſe qu'eux-mêmes ſont bien prouvés. Quant au premier article, je dis, 1°. que ſi nous devons refuſer de prononcer l'exiſtence de tout fait que nous n'avons point vu, nous devons nous défier de l'exiſtence des faits que nous avons vus ; car il faut ou que nos an-

cêtres aient été trompés, ou qu'ils aient voulu nous tromper sur les faits qu'ils nous attestent, en cas que leur témoignage soit insuffisant à en établir la réalité. Or, le second me paroît aussi impossible que le premier; je ne vois pas plus de raisons de me défier de leur cœur que de leurs yeux, de leur probité que de leur attention: d'ailleurs il est certain qu'ils ne furent point trompeurs, puisqu'ils crurent ce qu'ils ont voulu nous faire croire; ils crurent, puisqu'ils ont réglé ou prodigué leur vie sur la croyance de ces faits; & que leur vie ou leur mort est un témoignage de leur persuasion. Reste donc qu'ils aient été séduits. Or, s'ils ont pu s'imaginer qu'ils voyoient lorsqu'ils ne voyoient pas, ou s'ils ont pu voir ce qui n'étoit pas, le charme qui les séduisit a-t-il perdu sa force? Ne sommes-nous point exposés à être le jouet de la même illusion?

2°. Si vous bornez la croyance des faits à ce petit nombre de faits qui a frappé vos yeux, le soldat qui ne se trouva point à Denain pourra révoquer en doute la défaite de Milord Albermale; car les hommes ne sont plus hommes aujourd'hui qu'ils ne l'étoient il y a dix-sept siecles.

3°. Si vous convenez qu'il y a des faits que leur éloignement ne rend point indignes de notre croyance, que, séparés par l'espace des siecles qui sont écoulés, ils sont

rapprochés & mis sous nos yeux par des témoignages si décisifs, si authentiques, d'une autorité si nette & si marquée, qu'ils deviennent comme contemporains : je vous prie de me prescrire vous-même les loix & la nature d'un témoignage digne de foi; & si les faits qui prouvent la Religion ne sont pas marqués au sceau des faits les plus autorisés, je ne vous presse plus de croire.

Quand au second article, nous avons discuté dans plus d'un discours la force & l'autorité des miracles.

10. Je trouve également déraisonnable de se défier trop de sa raison & de s'y fier trop. Comme en fait de guerre le lâche & l'avanturier sont nuisibles, & que le héros est entr'eux deux, de même le sage fait marcher d'un pas égal entre le Pyrrhonnien & le Dogmatiste outré. Une raison saine connoît ses limites & sa force; il ne faut ni la retenir, ni la pousser : c'est à elle de nous conduire; ce n'est point à notre orgueil de l'entraîner. Prononçons avec elle sur ce qu'elle voit; ne la forçons point de prononcer sur ce qu'elle ne voit pas : elle ne peut nous tromper; nous pouvons la séduire.

11. Le Déiste est-il bien tranquille? Il y a un Dieu; c'est mon maître, c'est un législateur qui punira la violation de ses loix. Me voilà astreint à lui consacrer les hommages de mon cœur & de mon esprit. Je dois donc être fidele à mes engagemens, juste,

ſobre, tempérant, doux, libéral, modéré dans l'uſage des plaiſirs : d'ailleurs Dieu a pu établir & il convenoit qu'il établît un culte révélé, s'il y en a un, c'eſt la religion Chrétienne, & je ne l'embraſſe point ! .... Que manque-t-il à ce Déiſte pour être Chrétien ? que lui en coûteroit-il ? Auſſi n'y a-t-il guères de Déiſtes que dans la ſpéculation ; ils ſont Athées dans la pratique.

12. Les incrédules aboutiſſent à dire quelquefois & toujours à penſer que la Religion n'eſt point aſſez prouvée. Je vous demande, 1°. ſi vous aviez vécu dans l'âge de Jeſus-Chriſt, ſi vous aviez été témoin de ſes miracles, auriez-vous pu réſiſter ? La preuve n'eut-elle point paru complette ? Un certain bon ſens, qui eſt le premier jugement de la raiſon déſintéreſſée, ne vous eût-il point entraînés ?

2°. Les miracles de Jeſus-Chriſt ne ſont-ils pas bien prouvés ? Vous êtes donc, quant à la raiſon, dans le même état que ſi le ciel avoit placé votre naiſſance ſous le regne d'Auguſte. Les ſens ſont moins frappés, la raiſon n'eſt pas moins éclairée.

13. Vous portez une affaire devant un Juge vous plaidez contre une perſonne qu'il aime à la premiere lecture des pieces, la raiſon, l'équité prononcent en votre faveur, mais la paſſion murmure ; on relit, on examine, on approfondit, on cherche l'endroit foible, on croit l'avoir trouvé & l'on s'ap-

plaudit; telle eſt la conduite que l'on tient d'ordinaire à l'égard de la religion.

14. Que chacun s'examine : ne craint-on pas de croire? n'apporte-t-on pas à l'étude de la religion de l'orgueil, de l'attrait pour le plaiſir, &c?

15. Si la religion étoit vraie, Dieu lui auroit donné les caracteres les plus lumineux, toutes les nations ſeroient inſtruites, voilà l'abus de la raiſon. Examinez la choſe relativement à vous; les preuves ſont-elles bonnes, n'en demandez point de meilleures; que vous importe des autres? penſez à vous; Dieu éclaircira, Dieu juſtifiera ſa conduite, réglez la vôtre.

16. Ceux qui croient, auroient, s'il étoit poſſible, le même intérêt que vous de ne pas croire... Il y en a tant, direz-vous, qui ne ſont Chrétiens que comme ils ſeroient Turcs, examinez, penſez à ceux qui ont examiné: oubliez les autres.

17. Je vous montrerai dans le Chriſtianiſme des hommes ſimples & groſſiers, plus ſubtils que vos ſages; l'infini, la nature, la dignité de Dieu, voilà l'abyme devant lequel s'arrête épouvanté le plus fier philoſophe, & cet homme ſimple, porté ſur les aîles de la grace, le franchit.

18. Je vous montrerai dans le Chriſtianiſme des hommes ruſtiques, avec des ſentimens élevés, ſupérieurs aux événemens, juſtes, droits, vrais incorruptibles: ce que la droite raiſon ne peut exécuter dans les

plus fermes génies, une religion qu'on ose dire fabuleuse, l'opere dans un esprit si étroit & si borné.

19. Le cathéchisme a bien servi aux méditations de Descartes.

20. L'Athée qui mettra ses spéculations & son systême dans ses actions, sera un monstre ennemi de la société. Spinosa réduit toute la vertu à suivre les loix de la République...... chez les Cannibales il auroit dévoré son pere ! & qui m'oblige à suivre ces loix de la société ?... l'intérêt, rien de plus... les hommes, dit-on, ne se conduisent point par leurs opinions. Les Chrétiens vivent-ils selon l'évangile ? foible objection ! on peut croire bien & agir mal, parce que le cœur est porté au mal que la raison réprouve ; mais dès que la raison favorisera les penchans, comment pourra-t-on y résister ? donnez-moi un Chrétien qui ne pratique pas un précepte évangélique, lorsque l'intérêt, l'honneur, le plaisir, hâtent l'éxécution de la loi...

La société, dites-vous, obligera les hommes de vivre en gens de bien ; mais autant qu'il est certain que la société a intérêt de bannir le vice, autant est-il certain que le vice est vice ; la raison dit l'un comme l'autre..... c'est-à-dire que l'intérêt de la société est qu'il n'y ait point d'Athées, & on veut prouver le contraire..... supposons une société d'Athées qui se gouvernent sur le plan de leurs idées, ce seroit une société sans

loix, sans regle, ne fut-ce que parce qu'ils ne connoissent ni liberté dans l'homme, ni conséquemment faculté de choisir & de se déterminer.

21. Que l'homme est bien fait pour réunir & allier en lui toutes les contradictions : tel est en même temps hypocrite & de vertu & de libertinage ; il donne au monde des apparences de vices qu'il déteste, & des dehors de vertus qu'il n'a point.

22. Bayle objecte que la religion Chrétienne est la destruction de la société : plus d'émulation, plus de commerce, plus de guerre, plus de crimes réprimés..... on ne cherchera qu'à souffrir..... 1°. L'Expérience décide quels soldats plus braves, quels officiers plus vigilans, quels magistrats plus laborieux & plus intégres, quels négocians plus fideles, plus exacts, plus rangés dans leurs affaires que les hommes qui ont la religion bien avant dans le cœur ? Saint Louis dèshonoroit-il le Trône ? Turenne & Condé, revenus des égaremens de la jeunesse, perdirent-ils le génie de la guerre avec le goût des plaisirs ? Théodose n'eut-il pas les vertus du maître du monde avec les vertus du Christianisme ? Charles de Blois, couvert d'un cilice, livre des batailles, & si ces grands hommes eurent des défauts, la religion pouvoit les leur ôter sans rien diminuer de leurs éminentes qualités : quels bataillons redouterez-vous, ou ceux que le plaisir amollit, ou ceux qui ne tiennent point à la vie,

qui n'enviſagent plus le péril dès qu'on leur a montré le devoir ; ce ſont pour le moins les troupes d'Annibal avant d'avoir goûté les délices de Capoue.

2°. Suppoſez-vous que les conſeils évangéliques s'adreſſent à tous les hommes ? la plus grande partie eſt appellée à la vie civile & politique : relativement aux inclinations, au tempérament, aux paſſions même, le meilleur pour pluſieurs eſt de fuir la ſolitude ; il faut une vocation particuliere pour l'état religieux ; voilà donc le barreau, les armées, le négoce, les campagnes peuplées de Chrétiens ; tous, pour le bien public de la ſociété & pour l'avantage particulier de leur famille, obligés de travailler avec ſoin & application.

3°. Plus de guerre : le Roi pardonnera comme Chrétien les injures faites à l'homme, & comme Roi, il ſaura réunir & venger les atteintes faites au droit de ſa couronne & de l'état ; il ne fera point de guerres injuſtes ; il pouſſera avec vigueur une guerre juſte & néceſſaire.

4°. Le vice ne ſera point réprimé : les magiſtrats oublieroient donc l'évangile ; les particuliers peuvent défendre leur bien & leur honneur, pourvu que ce ſoit ſans haine & ſans animoſité.

5°. Le commerce tombera, parce qu'il ne ſera point ſoutenu par l'ambition & par l'avarice. Je réponds qu'au plus, une ſociété Chrétienne reſſemblera au royaume de

Salante dépeint dans le Telemaque..... L'esprit du Christianisme ne va-t-il point à mépriser le bien ? oui à ne pas s'y attacher, mais non à n'en point acquerir par des voies légitimes.... On aura d'autres vues, & ces vues ne seront pas suffisantes pour soutenir & animer les hommes..... ils ne seront donc qu'à demi Chrétiens, & alors la cupidité les menera ; nous les supposons pénétrés des vues que la religion leur inspire, & remplis de zèle pour leur devoir.....

On se croira heureux d'être dépouillé..... oui, & l'on fera son possible pour arrêter ou réparer le mal.... on s'interdira tous les plaisirs qui sont défendus ; on usera de ceux qui sont permis, sans s'y livrer ; la philosophie sur ce point est d'accord avec la religion...... un Roi qui se regardera comme l'homme, comme le pere du peuple, travaillera à le rendre heureux, à le conserver, à le bien gouverner, à défendre ses droits & sa liberté ; le peuple lui donnera l'amour, l'obéissance, le respect : les peres feront pour leur famille ce que le Roi fait pour l'Etat, les magistrats arrêteront la violence, & maintiendront l'ordre & l'harmonie, ce peuple sera invincible. Ce n'est pas du côté des conseils, mais du côté des préceptes qu'il faut envisager la religion, quand il s'agit de l'universalité des hommes : ajourons même qu'il n'y a que la religion qui puisse faire le parfaitement honnête homme, car il n'y a qu'elle qui

donne des motifs suffisans de probité. Ceux qui sont vertueux ou qui le paroissent, seroient bien différens s'ils avoient été élevés ailleurs que dans la religion, ils lui doivent cette horreur constante qu'ils ont du crime & de toute mauvaise action.

Ceux qui trouvent quelque force dans le raisonnement de Bayle, ne prennent point garde qu'en supposant l'homme dépris des passions, ils le supposent dénué de tout motif, du moins assez puissant : ils voyent que l'intérêt est l'ame de tout, ils concluent donc; si l'intérêt & l'amour propre étoient bannis ou gênés par des loix séveres, plus de travail, ni de mouvement.... mais Bayle doit supposer que la religion serviroit de motif très-puissant & aussi puissant que l'intérêt dans tout ce qu'elle condamne, & qu'elle n'empêcheroit point un amour légitime de soi-même, & l'usage modéré de ce qu'elle ne défend pas. Voici donc sur quoi il faut prononcer: une société composée d'hommes véritablement Chrétiens, & résolus de ne sacrifier leur devoir à aucun intérêt périssable, seroit-elle une société essentiellement défectueuse & prochaine de sa ruine ? je réponds que la religion Chrétienne ne défend & n'empêche rien de ce qui est essentiel à la société, & qu'un peuple Chrétien sera sobre, vigilant, laborieux, brave, intrépide, on en convient ; & ce même peuple pourra être industrieux, riche, puissant, bien policé, bon voisin, guerrier redoutable : que

lui manque-t-il donc pour se conserver ?

23. Machiavel a dit que la Religion Chrétienne amollit le courage : comment le prouve-t-il? les Romains, dit-il, les Grecs avoient leurs augures & leurs oracles qui répandoient le courage & l'espoir dans les troupes.... Que la conduite des Athées & des Déistes annonce bien la foiblesse de leur cause; ils croyoient ne pouvoir jamais s'armer assez contre la vérité qu'ils sentent & qui perce leurs ténébres affectées ; l'Athéisme & le Déisme sont d'accord sur ce point avec la Religion chrétienne, & anéantissent les augures.

Ce n'est donc point sur la Religion comme Religion, mais sur la raison qui s'accorde avec la Religion que tombe cette objection... de plus ; qui croira que les augures, les présages, les superstitions Grecques & Romaines aient tant contribué à la destinée des empires, & que nous devions les regretter ; 1°. est-il bien sûr qu'ils aient effectivement frappé les imaginations autant qu'il a plû aux Historiens de le dire : à la sanglante journée de Cannes les Romains se battirent avec autant d'intrépidité que si les prodiges leur avoient annoncé la victoire ; on vit des escadrons & des bataillons, après la mort du Consul & la déroute de l'armée, percer les troupes victorieuses & se retirer en bon ordre, cela ne sent point des soldats consternés ; 2°. rarement le Général donnoit bataille, qu'il ne fit croire aux soldats

que les entrailles des victimes présageoient la victoire, ainsi même confiance dans les deux armées opposées; 3°. ou il y avoit dans l'art dedeviner, des regles dont les aruspices ne s'éloignoient point, ou ces aruspices parloient au gré des Généraux : dans la premiere hypothèse, la superstition répandoit quelquefois la terreur; dans la seconde supposition les présages étoient toujours heureux dans les deux armées; 4°. combien de fois les troupes ont-elles été battues avec de bons présages, & victorieuses après des présages funestes? elles le savoient, & quand après la perte d'une bataille le soldat se plaignoit que les Dieux n'avoient point été appaisés, ce n'étoit point religion, mais orgueil pour cacher sa lâcheté; 5°. ces augures dépendoient du hazard, donc ils pouvoient faire autant de mal que de bien; 6°. nous ne voyons point que les grandes affaires aient dépendu des augures, il n'en fut pas question, par exemple, à Pharsales, à Arbelles, à Cannes, à Zama : il est vrai qu'à Philippes, les Conjurés furent menacés par les prodiges, mais ils se battirent comme si les augures avoient promis la défaite d'Auguste & d'Antoine; 7° se bat-on avec moins de vigueur qu'autrefois : qu'ont perdu les empires à ramener le soldat au bon sens & au courage dégagé de la superstition? ils y ont gagné de pouvoir compter sur les troupes à tous les instans, de faire la guerre selon les régles de l'art, & indépendamment du

caprice d'un aruſpice rêveur & crédule : nos Généraux voudroient-ils ſe voir dominés par des hommes de cette eſpece ? la guerre en iroit-elle mieux ? 8°. Enfin ce que les uns gagnoient aux augures, les autres le perdoient; autrement, ſi tout le monde y gagnoit, perſonne n'y gagnoit.

24. La foi augmente & croît avec la piété ; ſi la religion ne conſiſtoit que dans des vérités ſpéculatives, on croiroit auſſitôt qu'on eſt convaincu ; mais le cœur empêche l'eſprit de ſe rendre ; il eſt donc néceſſaire qu'une partie de la force & de l'action des vérités ſoit employée contre le cœur ; dès que vous avez gagné ſur vous de vivre bien , vous n'avez plus d'intérêt à ne pas croire ; la raiſon eſt rendue à elle-même, ce n'eſt plus qu'à la raiſon que la religion doit parler.... les impies ſe moquent de ce qu'on leur dit qu'ils ne ſont pas bons juges ſuivant la maxime d'Horace, parce qu'ils ſont ſéduits : perſuadez-moi d'abord, diſent-ils, enſuite j'agirai ; vous voulez que je croie avant que de croire, non : mais je veux que vous mettiez votre raiſon en état de ſuivre ſes lumieres, que vous l'affranchiſſiez de l'eſclavage & des ténébres où la tiennent les paſſions, car c'eſt à une raiſon ſaine & droite que Dieu veut parler. Commencez par faire vos efforts pour vivre en honnête homme, pour vous mettre en état de décider ſi vous devez vivre en Chrétien.

25. Un homme ſage c'eſt celui qui penſe bien & qui agit bien.

26. Un bel eſprit a dit en parlant de la religion : lorſque je ſuis en ſanté, je l'empêche de troubler mon bonheur ; lorſque je ſuis malade, je lui permets de me conſoler. Celui qui appelle & qui congédie ſi facilement ſa religion, qui a une foi mobile, ſoumiſe à ſes caprices, & qui attend ſes audiences, prend inutilement des précautions contre la religion, & attend encore plus vainement ſes conſolations ; auſſi ce petit mot s'adreſſe-t-il à l'eſprit de pointes & non à la raiſon.

27. Le même, en traitant du ſuicide, a preſque le langage des auteurs Anglois ; il n'y manque que la profondeur de la réflexion ; il penſe comme eux, mais non autant qu'eux.... on l'avoue, vous pouvez renoncer à la ſociété, dès qu'elle vous rend malheureux juſqu'à un certain point ; vous la ſoulagerez peut-être en la quittant ; vous n'êtes qu'un poids inutile & incommode : enſéveliſſez-vous dans une ſolitude profonde ; plongez-vous dans la nuit éternelle ; ce n'eſt point le droit que la ſociété a ſur vous, qui fait eſſentiellement un crime de l'un & une vertu de l'autre : ſi vous raiſonnez en Athée, cet argument eſt victorieux ; il ne falloit point le développer, il ne falloit que vous démaſquer : mais d'après les principes de la religion, vous avouerez que votre ſentiment eſt inſoutenable ; car, ou vous

ſuppoſez un Dieu ſans providence, & ici encore il ne falloit qu'établir l'état de la queſtion ; ou vous ſuppoſez un Dieu qui veille ſur les hommes, qui a eu ſon but & ſon deſſein en les plaçant ſur la terre, qui a compté leurs jours, réglé leur courſe, meſuré, défini les hommages qu'il attend d'eux, qui veut les tenir dans la dépendance, & que ſoumis à ſes ordres abſolus, ils ne viennent le trouver que lorſqu'il les appelle, & alors que deviennent vos ſophiſmes : ſelon l'hypothèſe à laquelle vous daignerez vous fixer, votre ſentiment eſt néceſſairement vrai s'il n'y a point de providence, mais il eſt néceſſairement faux, parce qu'on doit en connoître une.

28. D'après ce que vous dites contre la preſcience, êtes-vous Athée, n'êtes-vous que Socinien ? pouvez-vous le décider vous-même ? autre énigme ! voulez-vous ne parler qu'au peuple incapable de réfléchir ; oſez-vous livrer vos ſentimens au Philoſophe qui approfondit ? vous parlez à celui-là un langage qu'il n'entend pas, vous offrez à celui-ci des objections trop foibles, vous êtes trop philoſophe pour le peuple, vous êtes preſque peuple pour le philoſophe : Dieu ne voit-il point les effets qui réſulteront néceſſairement des loix du mouvement? ces effets qui ne ſont point encore dans leur être phyſique, n'ont-ils point de réalité intelligible ? n'étoit-il pas auſſi vrai l'an de la fondation de Rome que Céſar déclareroit

la guerre à Pompée, qu'il étoit vrai que l'année où mourut César, des cometes se feroient voir sur notre horison? une vérité est-elle plus intelligible que l'autre? & l'intelligence infinie est-elle moins proportionnée à une vérité qu'à une autre vérité qui n'est pas moins intelligible?.... ce qu'on cite de l'écriture prouveroit, pris à la lettre, au-delà de ce qu-on veut prouver: Dieu semblable aux hommes ignoreroit ce qui est caché dans le fond du cœur: c'est à présent, dit-il à Abraham, que je connois que vous m'aimez; Dieu ignoroit donc qu'il étoit cher à Abraham, & quel amour étoit dominant dans son cœur, puisqu'il le met à une épreuve, pour sonder & découvrir au juste si Isaac ne l'emporte pas sur lui dans son cœur paternel?.... on sait que l'écriture nous représente sous des expressions métaphoriques & sous l'emblême des affections humaines, les actions de la divinité dont les effets sont analogues à celles des hommes; voilà pourquoi elle dit que Dieu se répent, que Dieu s'irrite, que Dieu attend, &c. L'Athéisme & le Déisme se confondent dans un esprit peu juste & peu précis; on veut un Dieu, on le forme au gré de ses desirs, on l'anéantit en le limitant.... un être qui a une perfection bornée, est un être borné; & un être borné n'est point Dieu, il est même évident qu'il ne peut avoir aucune perfection sans limites, & que ce qui n'est pas infini en tout sens ne peut être infini

dans un ſens, cela eſt ſolidement établi par M. de Cambrai: quoiqu'il en ſoit, je dis que ſi la connoiſſance de Dieu ne s'étend point ſur l'avenir libre, ſa connoiſſance eſt limitée; on me répond que la puiſſance de Dieu eſt infinie, quoiqu'il ne puiſſe point créer un cercle dont tous les rayons ne ſoient point égaux: remarquez que pour que la puiſſance de Dieu ſoit infinie, il n'eſt pas néceſſaire qu'elle s'étende à l'impoſſible, au contradictoire, au chimérique; mais il eſt néceſſaire que hors le chimérique, qu'excluant le contradictoire & l'impoſſible, il reſte à la puiſſance de Dieu une infinité d'objets capables de recevoir ſon action: car ſi vous dites, la puiſſance de Dieu s'étend-là, & non plus loin, ſa puiſſance eſt bornée: or d'après votre argument, je pourrai dire, la connoiſſance de Dieu ſe borne au préſent, donc elle eſt limitée; de plus l'avenir libre n'eſt point un pur néant, je le prouve; il eſt le terme de la penſée de l'homme; or l'auteur que nous refutons, convient que le rien ne peut être apperçu & conſidéré, tout ſon raiſonnement roule ſur ce principe: l'homme penſe à l'avenir libre, il le devine quelquefois, il le conjecture, donc c'eſt quelque choſe d'intelligible.... je prouverois à notre philoſophe, en ſuivant ſes principes, que Dieu ne connoît point les rapports qui ſont entre les figures mathématiques, car ces rapports ne ſont rien de phyſique; les figures de mathématiques même, les points,

les lignes, les surfaces, les globes, ne sont rien de physique.

29. Les libertins en mettant au jour & en livrant à la critique, leurs erreurs & leurs systêmes ne font point à la religion tout le tort qu'ils s'imaginent & qu'ils desirent, car leurs raisonnemens sont pour l'ordinaire si absurdes, qu'ils laissent aisément appercevoir ce qu'ils ont de défectueux, & par-là ils fournissent en partie les remedes aux maux dont ils sont la cause.

30. S'il est sage de croire, il est sage d'amener les autres à croire ; le zèle n'est donc point un ridicule.

31. Sur ce que quelques-uns de nos philosophes disent du Pape : *tantôt il leur fait croire que trois ne sont qu'un*, &c. pensez-vous que le Chrétien n'ait jamais réfléchi à l'absurdité apparente de ce qu'il croit ? vous vous flattez peut-être d'avoir levé le voile qui lui cachoit la contradiction, de lui avoir ouvert les yeux, & d'avoir détruit la religion en présentant un précis si net & si serré de la doctrine Chrétienne : vous vous trompez ; ceux qui ont annoncé l'Evangile l'ont appellé la folie apparente, le scandale de la sagesse humaine, l'écueil contre lequel viendroit se briser toute la raison fiere & orgueilleuse ; ceux qui l'ont reçu n'ont point été éblouis & entraînés par les charmes de l'éloquence, par la finesse du raisonnement : on n'a point couvert la doctrine d'un nuage mystérieux, & le langage obscur n'a point dé-

robé à leurs yeux la profondeur, l'inintelligibilité des mysteres : on leur a dit, voilà la doctrine, voilà les miracles, voyez si l'un prouve l'autre : ceux-ci éclairent votre raison, celle-là captive votre esprit.... delà il résulte que l'ennemi de l'Evangile prend mal son parti de l'attaquer par la nature des dogmes qu'il renferme.

32. Je ne suis pas surpris qu'aujourd'hui tant de gens en veulent au Pape & à la religion Romaine : est-ce qu'on est Calviniste, Luthérien, &c. non; pour être hérétique il faut être Chrétien : si l'on n'est point Chrétien, pourquoi plus de fureur contre l'Eglise Catholique que contre l'Eglise Anglicane ; l'erreur tolere l'erreur, elle est intolérante pour la seule vérité.

33. Il est autant certain qu'il y a une loi naturelle & une religion ; qu'on est certain qu'il y a des vertus qui sont l'ame de la société, la bonne foi, la justice, la reconnoissance, &c. car ôtez la religion & la loi d'un Dieu supérieur à la société, la religion tombe en contradiction avec elle-même ; je ne puis être vertueux sans être fol & inconséquent.

34. Parlez Déiste : quelle marque de vérité manque-t-il à la religion ? quel genre de preuves ne sert point à en établir la certitude ? vous pouvez chicanner contre ces preuves, lutter contre leur force, vouloir vous dérober à la conviction qu'elles portent au-dedans de vous ; mais si ces preuves sont

foibles ; dites-nous jusqu'à quel degré plus fort & plus dominant Dieu doit pousser la certitude de la révélation d'un culte ; & si vous ne pouvez rien imaginer de supérieur, avouez enfin que Dieu vous a donné une démonstration palpable, puisque vous savez qu'il a fait tout ce que vous savez qu'il devoit & qu'il vouloit faire : en effet, que manque-t-il ; n'avons-nous pas l'authenticité des miracles, leur ordre supérieur, l'excellence du culte, la pureté de la morale, la sainteté respectable dans ceux qui la pratiquent ?

35. Vous voudriez des preuves auxquelles on ne pût rien répliquer : j'en veux aussi auxquelles on ne puisse rien répliquer de positif, de solide, de juste, de sensé ; mais quel est l'argument contre lequel l'intérêt n'essaye sa subtilité ? avec des *pourquoi*, *que savons nous* ? je vous mene au Pyrrhonisme ; à ce que vous savez, vous opposez ce que vous ne savez pas ; depuis plus de dix-sept siécles quel argument décisif & tranchant a-t-on imaginé contre la religion ?

36. Plusieurs évitent de faire le mal, quel est celui qui s'empresse de faire le bien ? vous ne voyez dans votre vie ni crimes ni vertus ; vous n'avez point offensé Dieu, mais l'avez-vous servi ? L'inaction sera-t-elle récompensée

37. *Deus cui proprium est miserere semper & parcere*, dit l'Eglise, les hommes pardonnent une premiere offense ; celui qui retombe

est puni du second crime & du premier, & encore plus sévérement du pardon qu'on lui a accordé.

38. La pauvreté, la mortification; la solitude doit m'être plus chere, depuis qu'elle a été consacrée par le choix & par l'amour d'un Dieu homme; je vous l'accorde : avouez aussi que Jesus-Christ ne les a choisies que parce qu'elles vous sont utiles, & que si vous devez les aimer pour lui, il ne les a aimées que pour vous, & afin de vous les rendre aussi aimables qu'elles vous sont nécessaires : votre cœur appartient à Dieu; les richesses, les plaisirs, le monde s'en rendent les maîtres; fuyez cet écueil, & vous conserverez à Dieu ce que vous devez lui présenter au jour des vengeances.

39. Ce n'est pas tant l'éternité que je redoute, que la pensée de l'éternité; je me suis assez trompé dans cette vie pour mon malheur; on m'en punit en ne permettant pas que je me trompe dans l'autre pour mon bonheur.

40. Comment jugera-t-on du monde, des plaisirs du monde, des affaires du monde, au moment qu'on se trouvera devant Dieu? comme on juge de l'éternité & des choses de l'éternité dans les accès & les transports de la passion; on sera touché de l'un comme on l'étoit de l'autre; il y aura néanmoins bien des différences: premiérement le passé nous paroît toujours beaucoup plus petit, plus méprisable que l'avenir, parce que le

paſſé n'émeut point notre amour propre & ne tient plus à nous : ſecondement, l'éternité ne nous touche point à préſent, parce que nous ne la voyons pas ; Dieu ſemble, à nos yeux, s'éclipſer & s'anéantir, parce qu'il ne frappe point nos ſens ; mais lorſque nous verrons Dieu, pour bien ſentir le vuide des créatures, il faudra les voir, les toucher, les manier ; leur réalité meſurée ſur la réalité de Dieu, nous paroîtra s'élever à peine au-deſſus du néant.

41. Ce qui déſolera un réprouvé, c'eſt cette penſée, j'ai pu me ſauver ; on convient aſſez qu'on peut ſe ſauver ; on ſe plaint auſſi qu'il faut bien du courage pour oſer ſe ſauver, & que ſi le ſalut eſt poſſible il eſt bien difficile : jugement bien contraire dans l'eſprit du réprouvé ; il trouvera qu'il ne lui étoit pas ſi difficile de ſe ſauver ; ſe gêner pendant cinquante ans, ce ne ſera à ſes yeux qu'un inſtant auſſi-tôt paſſé que commencé ; c'eſt que l'éternité anéantit le temps : penſons comme nous penſerons, & ne portons point à l'éternité des idées à réformer ; c'eſt un maître bien dur, qui vous apprend tout en un inſtant, mais qui recommence ſans ceſſe ſa douloureuſe leçon.

42. Quand on nous dit que la perte de Dieu nous déſolera, nous n'en croyons rien, c'eſt que nous ſuppoſons que nous ſerons alors auſſi peu ſenſibles que nous le ſommes à la privation de Dieu.... Nous n'aimons que par le penchant que Dieu nous a imprimé

vers le vrai bien : ôtez les autres objets, tout ce qu'il y a de fougue, d'impétuosité, de transports dans les autres passions, se réunit au bien véritable que seul on aimoit, en aimant les faux biens qui en ont l'apparence..... Qu'est-ce qui allume votre ambition & vous donne des regrets si douloureux d'avoir perdu cette grande place ? c'est un vif desir, c'est un élancement de l'ame vers la gloire : or, Dieu sera le terme de vos amours, tournera vers lui vos desirs ; & il faudra vous en séparer pour toujours, quel sujet de désespoir !

43. La foi est une grace qui suppose la raison qui l'aide & qui l'éclaire, la réflexion la perfectionne, la piété l'augmente : pour pratiquer les maximes morales de la religion, il faut croire ; mais l'on ne croit jamais mieux par conviction que lorsqu'on pratique.

44. Vous ne croyez pas l'enfer, vous manquez à la raison même qui vous oblige de vous soumettre à la foi ; vous croyez l'enfer, & vous ne craignez pas le péché, vous y manquez encore davantage.

45. Les damnés par leur état sont une preuve de la grandeur de Dieu : par leur douleur profonde d'en être séparés pour jamais, ils nous montrent qu'il est le vrai bien ; & par leurs peines, qu'il est la majesté souveraine ; que la créature n'est rien, que Dieu est tout.... Ils ne sont séduits ni par le plaisir, ni par la reconnoissance, leur

hommage est un hommage forcé ; ils voudroient le trouver moins grand, moins adorable, moins aimable, moins juste, & il suit de-là qu'il l'est, puisqu'ils l'avouent : ce sont des coupables livrés au supplice, qui louent leur Juge ; sa vertu, sa justice est donc bien pure.

46. Comment définirons-nous celui qui péche ? un homme qui oublie de penser : celui qui vit habituellement dans le péché avec des remords ? un homme qui pense foiblement : celui qui vit dans le crime sans agitation, sans allarmes ? un homme qui ne pense point : le libertin qui se vante de son crime, qui rafine sur l'art de pécher ? un homme incapable de penser. Les vérités de la religion ont une terrible force ; leur action est vive & pénétrante ; il ne faut que s'approcher de ce soleil, bientôt on est tout en feu ; le Saint est celui qui se livre à leur action, & qui pense autant que la religion le fait penser.

47. Nous sommes si sensibles à la perte des faux biens, pourquoi sommes-nous insensibles à la perte du seul vrai bien ?

48. On ne peut peindre qu'imparfaitement la félicité du Ciel.... On ne peut peindre même que foiblement ce qu'on appelle bonheur sur la terre, aussi les tragiques n'ont-ils jamais osé entreprendre de décrire la joie, ni de mettre un homme heureux sur la scène ; les génies les plus habiles à manier en quelque sorte notre ame, ont rarement

essayé de nous inspirer la joie, c'est que les autres passions, ou plutôt les autres situations, sont des mouvemens, une agitation; & la joie est un repos de l'ame, une espece d'inaction délicieuse; Dieu qui a bien voulu attacher des plaisirs à l'usage des choses créées, pourroit-il ne pas rendre leur possession pleine de charmes : les sens ne sont que l'occasion du plaisir; celui qui les a rendus capables d'en donner à l'ame, seroit-il destitué du pouvoir de la rendre parfaitement heureuse ? non, il peut modifier l'ame à son gré, & les plaisirs terrestres ne sont qu'une ombre foible du plaisir céleste.... Les Saints sont croyables quand ils nous parlent de la satisfaction que Dieu leur fait quelquefois goûter dans cette vie; ils savoient ce qu'ils sentoient, ils étoient heureux, & le bonheur n'est point imaginaire : le plaisir est un sentiment, je ne le connois que lorsque je le sens; je sais que Dieu peut tout, quoique j'ignore ce que mon ame peut devenir en ses mains.

49. Toutes les passions sont insatiables; l'ambition croît par les honneurs.... dans le service de Dieu il n'est que trop ordinaire de se rallentir; la ferveur devroit croître chaque jour, & on regarde comme un prodige, qu'après un an un homme soit aussi fervent que le premier jour : on peut en donner la raison, c'est que les passions sont trompées, elles esperent toujours trouver au-delà de ce qu'elles ont, le bonheur qu'elles ne trou-

vent pas dans ce qu'elles ont : l'amour du service de Dieu, ou plutôt le desir & la résolution de lui être fideles ne nous trompe point, & quand on s'y livre entiérement, on se trouve tout-à-coup heureux & tranquille.

50. Le respect humain soutient souvent, & encourage dans le vice ceux qu'il arrête au commencement.

51. Dans la pratique de la vertu, l'essentiel est de bien commencer ; c'est à l'entrée de la carrière que l'on trouve les plus grands obstacles : la route s'applanit pour ceux qui répondent à l'impression de la grace ; domptons notre imagination, ne balançons point, faisons un pas ; étonnés de la facilité de notre marche, nous sentirons la force & le courage se répandre dans notre ame : il n'en est pas de la vertu comme du reste ; un premier péril, un premier travail essuyé diminue d'autant l'activité & la force : ici un combat prépare à un autre combat, parce que la grace s'accroît par notre fidélité à y répondre ; si vous attendez que le péril croisse, la passion se fortifie, la grace se retire ; cependant ce qui est nécessaire aujourd'hui le sera demain ; il faut renoncer au salut, ou y aller par cette voie de la fidélité, de la vigilance, de l'exactitude & du courage.

52. Respect humain, chimère que l'enfer a trouvé le secret de réaliser ! servitude que tout le monde déteste & que tout le monde rend plus terrible ! monstre qui ne subsiste

que dans l'imagination ; je me déplais pour plaire aux autres.... que penseront les hommes ? mais Dieu, que pensera-t-il ? moi-même, que penserai-je ? osons être libres, osons suivre nos desirs ; on n'a point assez approfondi le ridicule du respect humain ; c'est petitesse d'esprit, c'est bassesse d'ame : conciliez-moi ces deux choses : respect humain & hypocrisie ; l'un fait le bien dans la crainte de déplaire, l'autre fait le bien dans la vue de plaire ; combien de personnes cependant sont dominées par l'une & l'autre de ces passions ? mais revenons au respect humain ; vous craignez les clameurs qu'excitera votre piété naissante ? ces clameurs ne sont qu'un son qui se perdra dans les airs, un bruit qui se dissipera.... ce n'est point un murmure de mépris, c'est un murmure de surprise ; ce n'est point la chose qui déplaît, c'est la nouveauté qui étonne : on fait une course, vous n'avez jamais passé pour aimer cet exercice pénible ; on vous voit entrer dans la carrière, eh quoi, s'écrie-t-on, il y vient aussi, voyons comme il s'y prendra ? les regards se réunissent sur vous : vous courrez plusieurs jours & en plusieurs occasions, vous voilà confondu dans la foule des tenans, on s'est accoutumé à vous, les cris sont réservés pour le premier qui surprendra le spectateur par sa présence inopinée.... ce bruit du monde est encore quelquefois un cri de dépit contre lui & contre vous ; votre exemple l'agite & l'inquiéte, il aime à s'endormir

dans le sein de la volupté, il fuit la lumière importune qui viendroit ouvrir ses paupières appésanties, vous excitez des réflexions qui le chagrinent & qui le désolent, il pensoit comme nous, il pense autrement, & quitte la route dans laquelle nous courions avac lui, il a apperçu le précipice; on m'abandonne, veut-il dire par ses cris, bientôt je serai seul, ma solitude m'effraye; c'est la voix des passions qui reproche au pénitent qu'il les quitte, *dimittis nos*.... avoir plus de peine à se déprendre d'autrui que de soi-même, quelle folie! je sacrifie mon plaisir au salut, & je sacrifie mon salut au monde..... agir contre ses idées & souvent contre ses inclinations, réunir les peines de la vertu & du vice.... je hais, je déteste le parti que je prends.... définissons celui qui domine le respect humain; un pécheur qui hait le péché, qui cede un moment & résiste ensuite à la grace, qui craint l'enfer & qui consent à se damner, qui a assez de férocité pour braver des peines qu'il redoute & qui n'a point assez de courage pour choquer un monde qu'il méprise & qu'il n'aime pas, qui dans ce monde commence l'enfer qu'il craint dans l'éternité.

53. Pourquoi rarement se trouve-t-on heureux dans l'emploi qu'on désire, & malheureux dans celui qu'on a redouté? l'auteur de l'imitation en a vu la raison, c'est que l'imagination grossit tout, & que nos espérances & nos craintes viennent de l'imagi-

nation ; or j'ai cru que tout iroit au gré de mes desirs dans l'emploi que je souhaitois, quelque chose y va moins bien que je ne m'en flattois ; mon espérance est trompée, me voilà malheureux : dans l'emploi que j'avois appréhendé je trouve moins de mal que je n'en prévoyois ; je trouve que je me suis trop préparé à souffrir, ma crainte trompée me rend heureux, le mal que je n'éprouve point me tient lieu de bien.

54. Ceux qui obéissent dans l'état religieux sont partagés en deux classes : les uns obéissent avec plaisir & sans contrainte, les autres se dédommagent de l'obéissance extérieure par la désobéissance intérieure, par les murmures, le mépris ; ils colorent ce défaut du titre de grandeur d'ame, d'esprit perçant & éclairé ; se soumettre à un homme plein de défauts, ne pas appercevoir les motifs secrets qui le gouvernent, respecter ses caprices.... ils traitent les premiers d'hommes simples & nés pour l'esclavage ; démasquons leur petitesse & la véritable grandeur de ceux qu'ils méprisent.... vous appercevez les défauts du supérieur qui vous gouverne, les autres s'arrêtent au titre dont il est revêtu & ne vont pas plus loin.... ils voyent les défauts comme vous, mais dans cet homme plein d'imperfections, ils voyent des traits du maître à qui tout obéit : Dieu gouverne les hommes par les hommes, donc par des ministres défectueux ; c'est qu'il fait que la raison saine & pure, que la raison

éclairée & dirigée par la foi, percera au-delà de l'homme qui intime le commandement, & trouvera Dieu qui commande : mais vous, vous lui obéiriez sans murmure, si ses qualités répondoient à son emploi ; ô homme, ce n'est donc qu'à l'homme que vous obéissez ; oubliez-vous que votre état même releve votre soumission & l'ennoblit ; un mérite supérieur demande votre estime ; Dieu seul & ceux qui le représentent ont droit à votre obéissance : l'obéissance, si elle n'est qu'extérieure, ressemble en quelque manière à celle de ces apostats qui présentoient de l'encens à l'idole que leur ame détestoit.... dans tout gouvernement politique & militaire, ce n'est qu'au Roi que tous obéissent ; un soldat de fortune s'est poussé jusqu'au commandement des armées ; la plus fiere noblesse se range sous ses drapeaux, elle oublie le soldat & ne regarde que le Général ; ainsi oublions l'homme & envisageons le supérieur ; ses défauts sont étrangers à l'emploi ; ils sont à l'homme & non au supérieur, & je n'obéis qu'au supérieur.

55. La paix, l'union & la concorde sont l'ame & le soutien de toute société religieuse : on convient que la division ébranle jusques dans les fondemens une société politique, & de celle-ci on conclut à l'autre ; c'est ne pas sentir assez tout le mal que la discorde fait à une Congrégation religieuse : il peut arriver & il arrive ordinairement que dans un empire profane, après bien des agi-

tations, des revers, des révolutions, des viciſſitudes, un des partis l'emporte ſur l'autre, & quelques années effacent alors les ſuites de la diſcorde : pour la ſociété religieuſe la diſcorde a des ſuites éternelles; pendant que les deux partis ſubſiſtent, l'étude & la piété ſont ſans crédit, ils ſont inutiles à l'avancement; il n'y a de mérite utile que le mérite de la faction ; l'eſprit ſe remplit d'idées d'indépendance, le cœur ſe livre à des deſirs d'ambition, de haine & de vengeance; l'aigreur & les murmures alterent les vertus; la vraie piété une fois bannie ne revient guère plus : on voit des ordres qui ſubſiſtent long-temps dans la ferveur, on en voit peu qui y reviennent d'eux-mêmes : dans l'état politique, quand un parti a prévalu, une ſoumiſſion de raiſon dictée par l'intérêt, la fortune, la ſupériorité du parti dominant remet tout dans l'ordre; mais qu'il eſt difficile de rappeller la régularité dans une ſociété religieuſe, où il faut pour la maintenir & la ranimer une ſoumiſſion intérieure du goût, d'attrait & de vertu.

56. C'eſt quelquefois dans ſa colere que Dieu place dans le ſein des états politiques ces génies du premier ordre, ces hommes capables de précipiter la ruine d'un empire, comme d'en perpétuer la durée; mais c'eſt toujours dans ſa vengeance qu'il donne à une ſociété religieuſe un de ces hommes hardis & entreprenans ; il voudra dominer & cherchera à faire un parti; il trouvera de

l'opposition, les religieux forment une espece de république, on ne naît point dans la religion avec des distinctions ; on s'y voit tout d'abord de niveau avec les autres ; il n'y a que la vertu & l'autorité légitime qui doive assujettir.

57. Les personnes consacrées à Dieu péchent ordinairement avec plus de connoissance ; le religieux, par exemple, le prêtre, n'ignore point son devoir, ou s'il l'ignore, n'a-t-il pas eu le temps & les moyens de s'instruire & de demander la lumière : si Dieu dit anathême aux crimes d'un homme distrait & absorbé par les affaires, d'un pauvre presque dénué de secours & de lumières ; que pense-t-il des crimes d'un religieux qui péche après tant d'instructions ; d'un prédicateur, d'un confesseur qui péche avec tant de discours pathétiques, tant de réflexions touchantes, une morale si approfondie, des obligations si développées, des conséquences & des suites du péché si bien pénétrées, qui péche avec l'exemple de tant de Saints qui l'environnent, qu'il a formé peut-être, qu'il dirige, qu'il mene dans les voies de la justice.

Il péche avec plus de sang froid. Il n'est point, il ne tient qu'à lui du moins de n'être pas dans l'agitation & dans l'yvresse des mondains chez qui les affaires remplissent le vuide que laissent quelquefois les passions.

L'émotion n'est pas toujours si forte dans le cerveau, l'imagination n'est pas continuel-



lement en feu, le sang s'appaise, l'esprit revient à lui, la raison & la conscience ont le loisir de se faire entendre, la réflexion survient, on n'envisage ce qu'on a fait & on l'approuve, ou bien on se contente de gémir sur son état, & on prend le parti d'y demeurer.

On demande pourquoi Dieu laisse tant de peuples dans les ténébres, je demande comment il ne laisse pas tomber dans l'aveuglement ceux qui abusent de tant de lumieres; l'un est un mystere de miséricorde comme l'autre un mystere de justice; mais notre amour propre fait que nous n'avons de la peine à concevoir & à approuver dans la conduite de Dieu que ce que nous nous jugeons favorable.

Le religieux sent la nécessité de changer; il faut qu'il soit impie d'esprit comme de cœur, qu'il brave hautement la majesté, la puissance & la colere de Dieu; mais le mondain peut ne pas tomber dans ces mêmes excès, parce qu'il fait moins & qu'il pense moins; on est surpris de trouver des Prêtres & des Moines sans religion, qu'on soit donc surpris d'en trouver quelquefois de libertins & d'ambitieux! un esprit qui est à soi & qui réfléchit, ne demeure pas long-temps dans une guerre ouverte avec lui-même; il saisit avidement tout ce qui peut calmer ou du moins pallier ses agitations; on tâche d'obscurcir la vérité pour se jetter soi-même dans le doute, & pour abandonner ses anciens

principes avec moins de remords : chez les Séculiers, l'héréſie conduit à l'irréligion : chez les perſonnes conſacrées à Dieu, c'eſt pour le plus ſouvent l'irréligion qui conduit à l'héréſie.

Le Religieux péche avec plus d'ingratitude ; Dieu étoit plus offenſé des péchés des Iſraëlites que de ceux des Incirconcis. Il repréſente aux autres leur ingratitude envers Dieu ; il la blâme, & il la ſurpaſſe : c'étoit à lui de le dédommager ; c'étoit pour cela qu'il l'avoit attiré à lui : il tourne contre lui ſes bienfaits ; il déſavoue ſon ſacrifice ; il méconnoît & il déteſte ſa vocation ; il a en horreur ſa ſolitude & ſa regle. Un Religieux ne peut ſe porter à certains excès qu'il ne ſouhaite de pouvoir ſe livrer plus pleinement à d'autres plus grands. Il s'irrite de ce que ſon état gêne ſes plaiſirs, ſon ambition, ſa vengeance.

Il péche avec des ſuites plus funeſtes. Il ne peut pécher au-dehors ſans ſcandaliſer le monde, ſans décrier ſon état, ſans autoriſer le libertinage, ſans enhardir au crime les eſprits ſimples, ſans faire paſſer la Religion pour un jeu. Il corrompt, par ſon exemple, ceux du dedans ; & comme leurs crimes ſont plus griefs, les ſiens, qui en ſont la ſource, deviennent plus énormes.

Les péchés du Religieux le menent aux plus grands déſordres. On a un dehors de vertu à conſerver, il faut ſe déguiſer, ſe maſquer,

masquer. Après avoir porté au crime des mains consacrées, il est à craindre qu'on ne les rapporte à l'autel. L'homme du monde peut n'être qu'impie, il faut que le Religieux & le Prêtre, s'il est impie, soit profanateur, hypocrite. Tandis qu'on n'est pas pleinement endurci, quel supplice! si le mondain jouit en quelque sorte de son crime, le religieux ne porte que la peine du sien: il tremble, il frémit, il déteste son état & sa misere, sa foiblesse & son audace.

58. Pourquoi l'impureté paroît-elle un crime si affreux? On croit que les préjugés ont beaucoup de part au Cathéchisme sur cet article; & quelqu'un a dit que les dévots ne connoissent point d'autre crime que l'impureté.... Je ne parlerai point de l'aversion que Dieu a témoignée pour les hommes impudiques. J'examine la chose par la raison seule.... Il est certain que l'ordre demande que Dieu régne seul dans nos cœurs, & que par rapport à nous, ce même ordre exige que nous tenions l'esprit dans la supériorité qui lui est due sur le corps.

Or, nul vice ne blesse plus l'ordre; il remplit l'ame des sentimens les plus vifs, & il en occupe toute la capacité; il dégrade l'ame, & il ne laisse à Dieu aucune place dans le cœur.

Aucune passion n'est si impétueuse, si vive, si dominante.

Elle fait oublier aux grands le soin de leur famille, de leur fortune, de leur honneur;

le libertinage les dégrade pour l'ordinaire ; les avilit, les rend lâches, injustes, avides & dissipateurs ; ils laisseront dans le besoin le plus pressant leurs femmes, leurs enfans, leurs vassaux, leurs créanciers pour parer indécemment l'idole à laquelle ils sacrifient tout.

Pour le peuple, quand il n'a point de mœurs, de quoi n'est-il pas capable ? Les crimes les plus affreux ne l'effrayent plus ; & quand l'impureté lui a fait franchir les barrieres que la Religion s'efforce de mettre à cette passion, il n'en est plus qui puisse arrêter le cours de désordres de toute espece dans lequel elle le précipite.

Si les apologistes de cette malheureuse passion, qu'ils veulent presque ériger en vertu, écoutoient la voix de l'expérience, ne verroient-ils pas qu'elle est souvent la cause de tous nos maux ; que malgré ses charmes prétendus, elle endurcit le cœur, elle aveugle l'esprit ; qu'incapable de se soumettre à aucune régle, de respecter aucune espece d'autorité, l'impudique, s'il a du crédit & du pouvoir, devient oppresseur ; & s'il est foible, il devient faux, lâche & fripon.

59. On croit que les Saints n'ont été si mortifiés que parce qu'ils étoient adonnés à l'oraison. Il est vrai que dans la priere ils ont perfectionné leurs vertus : mais il suffit de lire l'Evangile pour se convaincre de la nécessité & de l'utilité de la mortification in-

térieure. Elle nous approche de Dieu; elle nous tient dans l'attention & la vigilance : il y a entre Dieu & le monde une espece d'opposition ; il faut être à l'un des deux ; & à mesure que notre ame se vuide de l'un, elle se remplit de l'autre.

60. Ce qui nous jette dans un si grand éloignement de Dieu, c'est que nous ne le sentons point, & que les vérités de la Religion n'ont imprimé dans notre cœur que des traces peu profondes. Donnez-moi un orateur véhément qui peigne avec force, qui domine l'imagination, qui rapproche les objets, qui donne du corps & de la couleur aux vérités chrétiennes. Dans le moment où il montre l'enfer aussi terrible qu'il l'est, si la grace a prévenu le cœur, il n'y a point de passion qui ne frémisse. Tandis qu'on ne voit l'éternité qu'en perspective & dans le lointain, ou plutôt qu'on ne fait que la croire & qu'on ne la voit point, ce qu'on verra effacera presque toujours ce que l'on croit.

Or, que fait la méditation ? elle montre à l'ame ces vérités; elle supplée à l'orateur que nous desirons, en les approchant de nous, en les réalisant, en les mettant en action. Comme à force de réfléchir sur un affront, sur les suites d'un procès l'ame s'agite, ainsi le méditatif à force de penser aux vérités de l'Evangile & de s'en pénétrer, se remue & se détermine à les pratiquer; en approfondissant la vanité des choses d'ici bas, il parvient à s'en déprendre, ou du

moins à jetter dans son esprit tant de lumieres, qu'il n'y a plus que le penchant du cœur qui résiste : mais la grace en triomphe, en opposant attrait contre attrait, plaisir contre plaisir, crainte contre crainte.

61. L'examen de conscience a les mêmes avantages ; outre cela, il vous fait connoître vous-même à vous-même ; il dévoile vos passions, vos penchans, votre endroit foible ; il occasionne les réflexions ; .... il va au-devant des scrupules, sur-tout si vous avez soin d'écrire vos examens, parce que l'imagination n'étant point étonnée par les mêmes craintes que lorsqu'il s'agit de confession, elle voit les objets nettement & sans embarras... La mémoire des faits est récente ; tout est distinct ; rien n'est confondu.... Je sais que l'ame scrupuleuse vaincra encore cette barriere ; mais il faut avoir la raison bien foible pour se fier aux idées qui pourroient naître dans le tumulte d'un examen troublé par la crainte de ne pas dire tout, ou de se déshonorer en disant tout, plutôt qu'aux vues paisibles qu'on aura eues dans un examen où l'ame ne cherchoit point à se tromper, parce que l'intérêt de se tromper n'étoit point présent ; & l'on n'aura du moins du scrupule qu'à l'examen, au lieu que les scrupules dans le temps de la confession & de la communion exposent à bien des fautes.

62. Les Saints nous disent, d'après le Saint des Saints, que de même que les mon-

dains cherchent tout ce qui peut plaire au monde, nous devons chercher tout ce qui peut plaire à Jesus-Christ. Le monde & Jesus-Christ ont un empire séparé. Maximes, intérêts, projets, terme, rien de commun. Il y a des hommes qui veulent tenir à l'un & à l'autre; c'est un grand nombre de chrétiens dans le siécle. Mais l'un & l'autre ont leurs partisans rigides; les libertins & les Religieux. Ceux-là doivent servir en quelque sorte de modeles à ceux-ci, qui seront jugés sur la mesure de leur attachement à Jesus-Christ & de leur opposition au monde, par comparaison avec l'attachement du libertin à toutes les choses du temps.... Le Religieux doit donc chercher ce que le monde fuit. Quand le monde le méprise, l'humilie, l'insulte, le dépouille, il le met dans la place qu'il doit occuper. C'est un soldat qu'on envoie au feu, lui conviendroit-il de se plaindre?

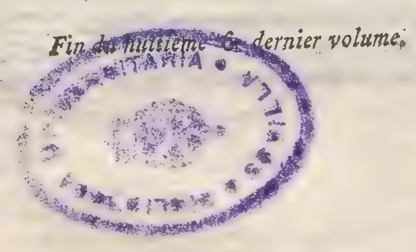
Le monde connoît les limites de son empire. Il regarde un Religieux déréglé comme un transfuge digne de mépris; il a pour un saint Religieux la haine que dans la guerre on a pour un brave ennemi... Il s'attend à le trouver armé contre lui. Son habit lui donne droit & autorité de défendre la cause de Dieu, avec le même zèle que doit montrer un généreux soldat pour son prince.

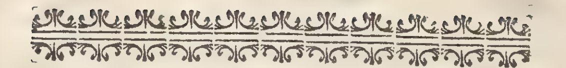
63. Un pécheur mourant à la vue de l'enfer & de ses péchés s'agite & s'inquiete. Le crime est certain, le repentir est bien douteux;

Dieu eſt terrible dans ſes jugemens. . . . Le pécheur pâlit, il ſoupire; le déſeſpoir commence à couler dans ſon ame. Le Prêtre le raſſure, & lui dit : Dieu eſt bon ; s'il eſt juſte, il eſt miſéricordieux ; ſi le pécheur étoit en ſanté ; on lui diroit : après la mort le temps de la miſéricorde n'eſt plus ; la juſtice implacable régne ſeule. La vérité, lorſqu'elle doit ſur tout éclairer, dicte l'un ; la charité, qui veut conſoler, ſuggere l'autre : mais ne l'oublions jamais, que Dieu juge, eſt le Dieu des vengeances.

64. Le péché n'a-t-il rien de honteux ? ne dégrade-t-il point, n'avilit-il pas l'homme. L'horreur que nous ſentons ; la honte qui nous couvre, lorſque nous ſommes ſurpris ; ce ſoin délever un mur, un nuage, des ténébres épaiſſes entre nous & les autres, lorſque nous voulons pécher, n'eſt-il que l'ouvrage du préjugé & de l'éducation ? Bravons le préjugé ; ramenons les hommes à la raiſon, cela n'eſt pas difficile, quand leur intérêt ſeconde le bon ſens... Mais pourquoi rougiſſons-nous nous-mêmes de nos crimes ? pourquoi ceux des autres nous font-ils horreur ?... Mais enfin, ſi le péché eſt honteux, nous ſommes bien lâches de craindre plus les autres que nous, de préférer le fantôme à la réalité de l'honneur, d'aimer mieux paroître hommes que de l'être.

Fin du huitième & dernier volume.





TABLE

Des Méditations & Exhortations contenus dans ce Volume.

MÉDITATION.

PREMIER JOUR.

PREMIERE MÉDITATION.

SECONDE MÉDITATION.

SECOND JOUR.

PREMIERE MÉDITATION.

SECONDE MÉDITATION.

TROISIEME

TROISIEME JOUR.

PRMIERE MÉDITATION.

SECONDE MÉDITATION.

QUATRIEME JOUR.

PREMIERE MÉDITATION.

SECONDE MÉDITATION.

CINQUIEME JOUR.

PREMIERE MÉDITATION.

SECONDE MÉDITATION.

SIXIEME JOUR.

PREMIERE MÉDITATION.

SECONDE MÉDITATION.

SEPTIEME JOUR.

PREMIERE MÉDITATION.

SECONDE MÉDITATITION.

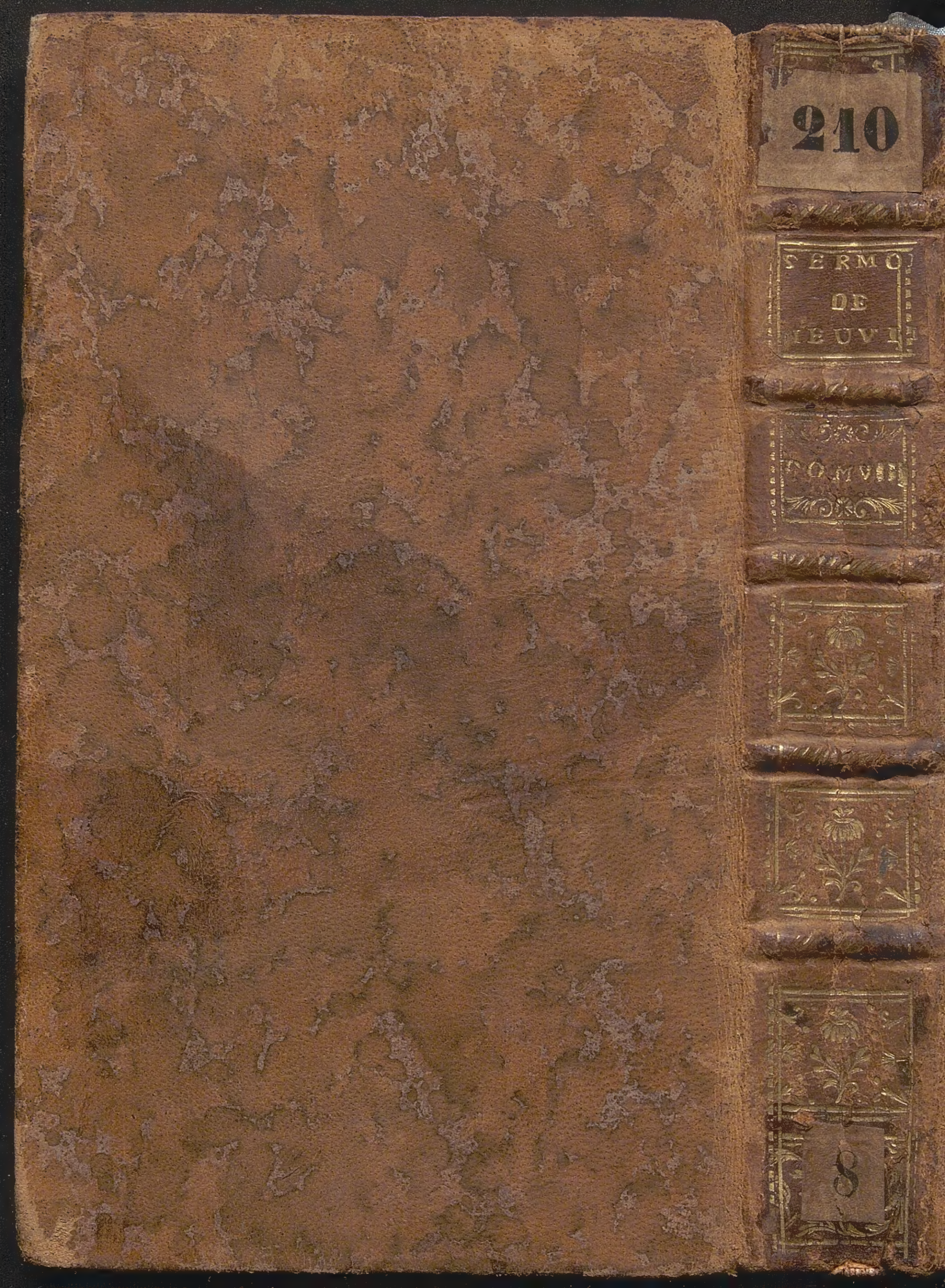
SECONDE MÉDITATION.

Fin de la Table.









210
SERMO
DE
8


colorchecker CLASSIC
calibrite
mm